WIDENER LIBRARY
HX DZCR 8

Afr. 2344.10

Harvard College Library

FROM

George E. Woodberry

NOTES

SUR

L'HISTOIRE DE LAGHOUAT

PAR

E. MANGIN

LIEUTENANT AU 1er TIRAILLEURS ALGÉRIENS

AVEC UNE CARTE

ALGER
ADOLPHE JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
IMPRIMEUR-LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE
4, Place du Gouvernement, 4

1895

NOTES

SUR

L'HISTOIRE DE LAGHOUAT

EXTRAIT DES PUBLICATIONS DE LA *REVUE AFRICAINE*
Bulletin de la Société historique Algérienne

0

NOTES

SUR

L'HISTOIRE DE LAGHOUAT

PAR

E. MANGIN

LIEUTENANT AU 1er TIRAILLEURS ALGÉRIENS

ALGER

ADOLPHE JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

IMPRIMEUR-LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE

4, Place du Gouvernement, 4

1895

Ag 2.344.10
v

NOTES

SUR

L'HISTOIRE DE LAGHOUAT

INTRODUCTION

L'oasis de Laghouat est séparée en deux parties par le Djebel-Tisgrarine, ou Rocher des Chiens, dont la direction générale est sensiblement du Nord-Est au Sud-Ouest.

L'oasis Nord s'étend dans la petite plaine quaternaire, comprise entre le Djebel-Ras-el-Aïoun au Nord et le Djebel-Tisgrarine au Sud. Cette plaine, formée par un terrain d'alluvions de la période diluvienne ou quaternaire, présente au pied des montagnes un dépôt de cailloux roulés, empâtés dans du calcaire. A mesure que l'on s'approche de Laghouat, les galets diminuent de grosseur et le calcaire domine. La roche calcaire, d'un blanc jaunâtre, est très dure à l'extérieur; elle devient friable à une certaine profondeur, et se mélange avec de l'argile grise ou verte. Elle renferme également des cristaux de gypse, qui, en certains endroits, sont assez nombreux pour former des dépôts réguliers.

La terre végétale de l'oasis est argilo-sableuse et d'une épaisseur variable; mais les terres cultivables sont bien plus importantes dans la partie Nord de l'oasis que dans la partie Sud.

Au Nord et à l'Est, des sables, apportés par les vents,

s'accumulent au pied du mur de ceinture, et menacent d'envahir les jardins. Pour les arrêter, on cherche à les fixer en faisant des plantations sur le versant méridional du Ras-el-Aïoun.

Mais l'effet le plus remarquable produit par ces sables est celui relatif aux cours d'eau. Apportés par les vents dans le lit d'une rivière, les sables ne tardent pas à le combler. Tant qu'ils reposent sur un terrain dur et qu'ils forment une couche peu épaisse, l'eau les entraîne dans son cours; mais, lorsque cette eau arrive en un endroit où se trouvent des masses de sable, elle disparaît pour ne reparaître que lorsque le lit de la rivière se relève suffisamment pour rendre très mince la couche de sable. Ce phénomène est surtout remarquable dans le cours de l'Oued-Mzi.

Le Djebel-Tisgrarine ou Rocher des Chiens présente l'aspect d'un prisme triangulaire reposant par sa grande base sur la plaine quaternaire de Laghouat. Sa crête est formée de roches dolomitiques. Dans les carrières, ouvertes dans cette montagne pour l'exploitation de la chaux, on a trouvé des fossiles crétacés, des ammonites principalement. Sur les deux flancs de l'extrémité Nord-Est du Djebel-Tisgrarine, se trouve un gîte minéral composé d'une matière colorée en noir par de l'oxyde de manganèse associé à du gypse et alternant en zones parallèles avec une matière jaune. Auprès de ce dépôt manganésifère, on remarque du calcaire couleur café au lait, veiné de parties rouges, qui peut être utilisé comme marbre.

Les autres montagnes de cette région affectent une forme générale, qui est surtout remarquable dans le Djebel-Milok. Pour se faire une idée exacte de cette montagne, il faut concevoir plusieurs cuvettes elliptiques, de grandeur décroissante, empilées les unes au-dessus des autres; la cuvette inférieure, la plus vaste, repose sur un terrain plat, qui sert de base à tout le système. Elles correspondent toutes à des couches

crétacées (calcaires, dolomies et gypses) inclinées d'environ 45° sur la base. Dans l'épaisseur des couches crétacées, s'élevant au-dessus de la cuvette inférieure, se trouve une grande fracture, qui permet l'écoulement des eaux. La roche dominante est une dolomie saccharoïde que l'on trouve fréquemment, colorée en rouge par l'oxyde de fer, surtout à la base de la montagne.

Le calcaire constitue la crête du Djebel-Milok; il est de couleur variable, mais le blanc grisâtre domine; sa surface extérieure a été polie, par suite de l'action des agents atmosphériques. Il donne par la cuisson de la chaux grasse. Ce calcaire renferme des couches de grès quartzeux, intercalées par assises variables en couleur et en dureté, et donnant fréquemment de bonnes pierres de construction. On y trouve aussi des galets de silex transparents. Sous l'action des agents atmosphériques, les grès se dégradent; le sable résultant est emporté par le vent, et il se forme alors des sortes de plages couvertes de galets. Sur la rive droite de l'Oued-Metlili, au pied du versant Sud-Est de la montagne, on trouve dans ces grès des couches de marnes crétacées, vertes ou couleur lie de vin, qui se divisent parfois en gros fragments à cassure conchoïdale.

L'assise supérieure du calcaire est caractérisée par la présence de couches régulières et étendues de gypse stratifié, blanc et saccharoïde. Une zone gypseuse de dix à quinze mètres d'épaisseur règne sur presque tout le pourtour extérieur de la montagne et est parfaitement visible.

Cette régularité et cette étendue des couches de gypse du Milok se présentent également sur le pourtour extérieur du Djebel-Dakla, du Kef-Metlili et du Ras-el-Aïoun, et sont des caractéristiques de ce terrain qui appartient à la période secondaire (terrain crétacé inférieur). A l'Ouest de Laghouat, le Djebel-El-Haouïta forme, avec le Djebel-Djelouadj et le Djebel-es-Smara, une sorte de cuvette qui présente tous les caractères saillants du Dje-

bel-Milok et appartient également à la période secondaire.

Il en est de même du Djebel-oum-ed-Deloua, du Kef-Metlili, du Djebel-Dakla et du Ras-el-Aïoun, qui appartiennent à un système de cuvettes, ayant en un point de leur pourtour un étranglement qui leur donne la forme grossière d'un huit. Cet étranglement correspond à la coupure traversée par l'Oued-Mzi.

Le Djebel-Lazereg, au Nord-Ouest de Laghouat, est constitué en grande partie par un système de calcaires et de dolomies appartenant au système jurassique.

La ville et l'oasis de Laghouat se trouvent sur la rive droite de l'Oued-Mzi, nom que porte l'Oued-Djedi dans cette partie de son cours. Cette rivière, formée par la réunion de deux ruisseaux, l'un descendant du plateau d'Aïn-Mansour, l'autre du Djebel-Raboth, vient de la partie du Djebel-Amour qui s'étend à l'Est du département d'Oran. L'Oued-Mzi coule parallèlement à la mer dans une vallée assez large, limitée au Nord par le Djebel-Amour ; il passe à Tadjemout, où il présente une eau bonne et abondante et se trouve resserré entre les contreforts du Djebel-el-Haouïta, au Sud, et du Djebel-Lazereg, au Nord. Puis il se répand sur un large lit de sable, et disparaît sous terre pour ne reparaître qu'à Recheg, où sa vallée est étroitement resserrée entre le Djebel-oum-ed-Deloua, au Sud, et le Djebel-Milok, au Nord. A la sortie de ce défilé, l'Oued-Mzi disparaît à nouveau pour reparaître en amont de Laghouat, après avoir franchi l'étranglement formé par le Djebel-Ras el-Aïoun et le Djebel-Dakla. Il se perd à nouveau par suite de l'irrigation des jardins de l'oasis, et traverse le Djebel-Tisgrarine par une brèche faite à hauteur de la ville. L'Oued-Mzi prend alors la direction de l'Ouest à l'Est, passe à El-Assafia et à Ksar-el-Hiran. En cet endroit, le lit de la rivière ne se reconnaît plus que par le courant de l'eau pendant l'inondation, à l'époque des crues, et par l'humidité du sol, qui permet à l'herbe et aux arbres de résister à l'ardeur du soleil.

A partir de son confluent avec l'Oued-el-Hamar, la rivière prend le nom d'Oued-Djedi, et après avoir passé à Sidi-Khaled, traverse la région sud du Zab, et va se perdre dans le Chott-Melghir. Les Romains connaissaient déjà l'Oued-Djedi et supposaient que ce fleuve était la source du Nil. Voici, en effet, d'après Pline, ce qu'en disait Juba : « L'origine du Nil est dans une montagne de la Mauritanie inférieure; il y forme un lac marécageux, nommé Milidès. Indigné, au sortir de ce lac, de couler dans ces lieux stériles et sur des plaines de sables, il se cache sous terre l'espace de plusieurs journées. Il reparaît bientôt dans la Mauritanie Césarienne, chez les Massésiliens, en s'élançant d'un lac plus considérable que le premier, et offre pour preuves d'identité les mêmes animaux. Après avoir examiné en quelque sorte la civilisation des hommes dans ces contrées, il se cache encore sous les sables, l'espace de vingt journées, jusqu'à ce qu'il atteigne les Éthiopiens Orientaux. Là, sentant qu'habitent des hommes, il jaillit probablement de la source appelée Nigris ; puis servant de limite entre l'Afrique et l'Éthiopie, il coule sous le nom d'Astapus, qui, dans la langue de ces pays, veut dire : eaux sortant des ténèbres. » Ce fleuve, dont parle Juba, n'est autre que l'Oued-Djedi, qui se perd en effet dans le lac Melghir, lequel est à vingt journées environ des sources du Gir. Plusieurs auteurs ont suivi cet errement et, du temps des Romains, l'opinion la plus accréditée était que le Nil prenait sa source dans la Mauritanie. Ainsi, Julius Honorius, qui vivait en 460 après Jésus-Christ, nous apprend que « le fleuve Nilotès a son origine dans le versant méridional de l'Atlas, et s'engouffre dans un lac du même nom qui n'a point d'issue ».

Dans son trajet de 150 lieues, l'Oued-Djedi reçoit un grand nombre d'affluents; mais leur lit est desséché, l'eau se perd dans les sables et ce n'est qu'au moment des pluies que ces rivières coulent à ciel ouvert. Il se

produit alors des crues subites, qui donnent lieu à des inondations fort dangereuses dans ces pays plats, et qui déposent fréquemment des couches de limon, très favorables à la végétation.

Les plus importants des affluents de rive droite sont : l'Oued-Reddat qui, non loin d'Aïn-Mahdi, prend le nom d'Oued-Mkrabet; il se jette dans l'Oued-Mzi en aval de Tadjemout; l'Oued-Messaad, qui, sous le nom d'Oued-Guimen, sort du Djebel-el-Haouïta; il coule d'abord de l'Est à l'Ouest, le long du versant méridional du Djebel-es-Smara et du Djebel-Djelouadj, prend ensuite la direction du Nord-Est, passe entre le Djebel-Moudloua et le Djebel-Ras-el-Aïoun, et pénètre par une échancrure du Djebel-Tisgrarine dans une dayat qui se trouve auprès de l'oasis de Laghouat; en temps ordinaire l'Oued-Messaad n'a pas d'eau, même en hiver (1); l'Oued-el-Hamar qui sort du Ras-el-Hamar.

Parmi les affluents de rive gauche, nous pouvons citer : l'Oued-Merzoug, l'Oued-Metlili, qui coule du Nord au Sud entre le Djebel-Milok et le Kef-Metlili; l'Oued-Demmed, qui sous le nom d'Oued-Hammouïda passe à Messaad, Demmed, El-Hania et El-Bordj; l'Oued-En-Namous; l'Oued-Biskra.

Située à quatre cent vingt et un kilomètres d'Alger, sur la rive droite de l'Oued-Mzi, par 0°30' de longitude orientale et 33°48' de latitude Nord, la ville de Laghouat se développe du Nord-Est au Sud-Ouest, sur trois collines appartenant à la petite crête dolomitique du Djebel-Tisgrarine ou Rocher des Chiens.

L'altitude de Laghouat est de sept cent quatre-vingt-sept mètres. Le versant nord des collines est couvert de maisons; celui du Sud, plus escarpé, quelquefois à

(1) Toutefois, à la suite de pluies exceptionnelles, on ne pouvait le traverser le 12 novembre 1855, lors de la marche sur Ouargla, qu'en certains endroits, où l'eau était encore animée d'une très grande vitesse.

pic, n'en présente que de distance en distance.

Les jardins s'étendent au Nord et au Sud du Djebel-Tisgrarine qui les sépare en deux groupes bien distincts.

La ville est entourée d'un mur d'enceinte. Deux forts, l'un au Nord-Est, le fort Morand, l'autre au Sud-Ouest, le fort Bouscaren (1), couronnent les sommets extrêmes des collines sur lesquelles s'élève Laghouat. Sur le mamelon, qui fait suite à celui qui porte le fort Bouscaren, se trouve la Kouba de Si-El-Hadj-Aïssa, le saint marabout à qui Laghouat doit son existence.

Les maisons indigènes sont bâties en mottes de terre argilo-sableuse, que l'on délaye dans de l'eau et que l'on place dans des moules en bois. On obtient ainsi des prismes rectangulaires que l'on fait sécher au soleil. On dispose un premier lit de prismes bout à bout, suivant leur longueur, et on place deux, trois, quatre rangées de prismes, selon l'épaisseur que l'on veut donner à la muraille. Par-dessus, on étend une couche argileuse, gâchée avec de l'eau, puis une deuxième assise de mottes dont les axes sont perpendiculaires à ceux de la première, et l'on continue ainsi toute la muraille, par doubles assises de mottes dont les axes sont respectivement perpendiculaires; on recouvre enfin les deux parois du mur avec un enduit formé de terre comme le reste; quelquefois on met un peu de paille hachée dans les mottes pour leur donner plus de solidité. Les maisons n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée, et sont recouvertes en terrasses. On emploie comme poutrelles des fragments de troncs de palmier, divisés en plusieurs segments parallèlement à la longueur des arbres (2).

La rareté de combustible autour de Laghouat, rend la fabrication de la chaux très chère, et force les indigènes

(1) Le général Bouscaren et le commandant Morand sont morts à Laghouat des suites des blessures reçues à l'assaut de cette ville, le 4 décembre 1852.

(2) Ville, *Exploration géologique du M'zab, du Sahara et de la région des steppes de la province d'Alger*, p. 95.

à employer dans leurs constructions le système que nous venons d'indiquer. Le service du Génie s'est vu, pour le même motif, dans l'obligation de ne pas repousser ce système d'une manière complète; mais, pour donner plus de solidité aux mottes de terre, il y fait intercaler quelques assises en maçonnerie de pierre et de chaux.

Quand on arrive à Laghouat par la route d'Alger, on aperçoit sur la droite, au pied du Djebel-Ras-el-Aïoun, les ruines du « Vieux Camp », où étaient autrefois installés les éléments de la colonne mobile de Laghouat; puis, on pénètre dans l'oasis par l'avenue Cassaigne, tracée dans les jardins, et à l'extrémité de laquelle on voit la mosquée Pélissier se détacher toute blanche sur le ciel toujours bleu.

La partie nord de la ville est habitée par les Européens; de grandes rues à arcades y ont été tracées et des constructions européennes ont remplacé les maisons indigènes. Seul, le quartier du Sud, le Chtett, est resté à peu près semblable à ce qu'il était, le 4 décembre 1852, lors de la prise de la ville.

Laghouat est traversée par l'Oued-Lekhier, dérivation de l'Oued-Mzi, dont les eaux apportent la fertilité dans les jardins, grâce à la construction de plusieurs barrages.

« Un premier barrage arabe, en pierres sèches et terre, dérive les eaux de l'Oued-Mzi et les amène, par une conduite particulière, dans l'oasis Sud à travers l'échancrure sur laquelle est bâtie Laghouat. Un deuxième barrage arabe, situé à une petite distance en aval du précédent et construit de la même façon, dérive les eaux qui ont échappé au premier et les amène, par une deuxième conduite, dans l'oasis Nord. Ces deux barrages n'ont aucune solidité et sont emmenés par les grandes crues. Depuis l'occupation française, un troisième barrage a été construit à l'extrémité du contrefort qui porte Laghouat. Il se compose de sables et de touffes d'alfa maintenues par des piquets. Sur la rive droite, il s'attache directement au rocher dolomitique du Djebel-

Tisgrarine, et dévie naturellement les eaux de ce côté pour l'irrigation des terres de l'oasis Sud. Sur la rive gauche, il s'attache à un mur en maçonnerie, placé transversalement au cours de la rivière (1). »

L'oasis de Laghouat a la plus riche végétation qu'il soit possible de voir. La vigne, le figuier, le grenadier y croissent mêlés à tous les arbres à fruits du midi de la France. On y trouve des légumes en abondance. Mais le roi de cette végétation luxuriante est le palmier, l'arbre au port majestueux, à la tige svelte et élancée, au feuillage toujours vert. Sous son dôme touffu, les plantes les plus faibles croissent à l'abri des ardeurs d'un soleil brûlant, et les arbres fruitiers, entremêlés de vignes aux ceps vigoureux, forment une véritable forêt, un deuxième dôme de verdure, sous le « djerid » des palmiers.

La vraie culture du pays, celle dont les habitants ont le plus de soin, est à coup sûr celle du dattier ; et, bien que la qualité de celui de Laghouat soit inférieure et que les fruits ne puissent se conserver longtemps, cet arbre est cependant d'une grande utilité, puisque ses fruits constituent le fond de la nourriture des habitants, et qu'une récolte abondante dispense de faire des achats et permet de se procurer par voie d'échange les objets qui manquent à Laghouat.

L'union du palmier mâle et du palmier producteur est facilitée à l'époque de la floraison qui a lieu en mars. L'enveloppe contenant le régime du palmier femelle commence alors à se fendre. On introduit dans cette ouverture une grappe de fleurs mâles contenant la poussière fécondante, et on l'attache de manière qu'une cause quelconque ne puisse la faire tomber. Plus tard, au commencement de juillet, lorsque les fruits commencent à grossir, le poids du régime, gênant la branche qui le supporte et pouvant la faire casser, on a soin de mettre le régime dans une meilleure position, en l'appuyant sur

(1) Ville, *ut. sup.*, p. 97.

les branches voisines. Les dattes sont mûres en octobre, et les pluies dans ce mois sont funestes pour une bonne récolte ; il en est de même des vents d'Est et du Nord aux mois de mars et d'avril, époque de la fécondation.

Les palmiers commencent à produire dès l'âge de huit à dix ans, et les meilleurs sont ceux qui proviennent des plants. Les semis donnent de mauvais résultats. Chaque année, on élague la rangée des branches inférieures, de sorte que, comptant les rangées de spirales sur le tronc, si toutefois elles restent apparentes, on peut connaître *grosso modo* l'âge du palmier. La production moyenne, lorsque l'année est bonne, est de huit à dix régimes par arbre.

De la sève du palmier, on retire une liqueur fade, doucereuse, nommée aguemi. Il suffit pour cela de couper la tête de l'arbre, en ayant soin de faire une incision au cœur. On met un vase sous la gouttière formée par cette incision, et la sève qui en découle donne jusqu'à dix litres de liqueur tous les matins. On peut en extraire ainsi pendant deux mois, à condition de rafraîchir tous les jours la tête du palmier, pour empêcher l'incision de se fermer en séchant. Cette opération est nuisible au dattier, et il ne faut pas la prolonger trop longtemps.

Il y a, à Laghouat, une quinzaine de variétés de dattes, presque toutes de qualité médiocre. Les touadjat et les tizaout sont cependant assez bonnes lorsqu'elles sont fraîches.

Dans les environs de Laghouat on trouve des betoums (pistachiers térébinthes), qui disparaissent peu à peu à mesure que l'on s'avance dans le Sud, et sont remplacés par une espèce de tamaris, à laquelle les Arabes donnent le nom d'atsal. On y voit aussi le sedra (jujubier sauvage) ; mais les plantes dominantes sont : el-adjerem (salsola ligneuse), remz (salsola ligneuse), rega (hélianthème), djefna (gymnocarpe), gueddem (espèce de gueule

de loup), chich (armoise), selian (aristidée graminée) en-neci (aristidée graminée), el-arfedj (Rantherium).

Non loin de Laghouat on trouve quelques bois qui fournissent le combustible nécessaire à la consommation des habitants. A environ seize kilomètres à l'Ouest, il existe sur les bords de l'Oued-Mzi une certaine étendue de terrains couverts de tamaris d'une belle venue ; à l'Est, les bois de Reg, à peu près à la même distance que les précédents, sont également importants. Au Sud de l'oasis, il y a de nombreuses dayas garnies de betoums, qui fournissent un bois de chauffage d'une qualité supérieure.

Le cercle de Laghouat comprend : 1° Laghouat et les ksours d'El-Assafia, Ksar-el-Hiran, El-Haouïta, Aïn-Madhi et Tadjemout ; 2° les tribus des Mekhalif-Lazereg et des Mekhalif-el-Djorb ; 3° l'aghalik des Larbâa. Il est compris entre les cercles de Djelfa au Nord, de Biskra à l'Est, de Ghardaïa au Sud et l'annexe d'Aflou à l'Ouest.

Le cercle est divisé en deux communes : la commune mixte et la commune indigène. Le Commandant supérieur est administrateur de ces deux communes ; il est assisté par un conseil municipal distinct pour chacune d'elles. Elles s'administrent d'après les règles en vigueur pour les communes de plein exercice.

En 1889, la commune mixte de Laghouat avait une population de trois mille huit cent trente-neuf habitants, se décomposant en cinq cent dix-neuf Européens (y compris les Juifs indigènes) et trois mille trois cent vingt musulmans (y compris les Tunisiens et les Marocains). Sa superficie était de deux mille soixante-deux hectares.

La commune indigène avait une population de treize mille quatre cent soixante-trois indigènes musulmans. Sa superficie était de trois millions quatre cent quinze mille hectares, répartis en dix-huit annexes formant des sections spéciales.

CHAPITRE PREMIER

I

L'histoire des peuples qui ont occupé primitivement la région de Laghouat est enveloppée d'une certaine obscurité. Les Romains eux-mêmes ne connaissaient que très imparfaitement ces contrées où ils n'avaient envoyé que de rares expéditions. Dans le principe, ils avaient donné à toutes les populations du Nord de l'Afrique le nom générique de Numides, c'est-à-dire nomades, nations errantes. Plus tard, cette dénomination ne fut appliquée qu'aux habitants des pays limitrophes des Carthaginois; ceux des régions de l'Ouest reçurent le nom de Maures. Quant à la région des Hauts-Plateaux, située au Sud de la Numidie et des Mauritanies, ils l'avaient appelée Gétulie. Selon toutes probabilités, Laghouat faisait partie de la Gétulie, dont elle devait être un des points extrêmes. Plus au Sud, se trouvait la Melano-Gétulie.

Des données aussi simples ne purent suffire longtemps aux historiens romains qui s'empressèrent de rechercher l'origine de ces peuples. Procope nous apprend que le Nord de l'Afrique a été peuplé par des nations chassées de la Palestine par les Hébreux. Il estime d'autre part que les Hycsos, conquérants sémites qui ont occupé l'Égypte pendant plusieurs siècles, après avoir renversé la XIII[e] dynastie, en furent chassés par le pharaon Ahmès I[er] de la XVIII[e] dynastie, et qu'une partie des fuyards se réfugia dans le Moghreb et s'y mêla aux populations autochtones.

Il y aurait eu également, à une époque correspondante au XV[e] siècle avant Jésus-Christ, une invasion de nomades aux yeux bleus et aux cheveux blonds qui venaient de l'Ouest. Salluste, qui s'inquiéta de la formation des peu-

ples africains, rapporte à ce sujet des traditions qu'il prétend avoir recueillies dans les livres du roi Hiemsal, « écrits en langue punique ». L'Hercule tyrien aurait entraîné jusqu'au détroit qui porte son nom (Colonnes d'Hercule) des guerriers mèdes, perses et arméniens. Cette armée fut détruite en Espagne et ses débris passèrent le détroit. Les Perses arrivèrent chez les Gétules, se confondirent avec eux, et prirent le nom de Numides. Les Mèdes et les Arméniens se réunirent aux Libyens, qui leur donnèrent le nom de Maures « *barbara lingua Mauros, pro Medis, appelantes* ».

Il est, en somme, incontestable que « des invasions importantes de peuples asiatiques ont eu lieu à différentes époques dans l'Afrique septentrionale et que cette région a été habitée anciennement par une race blonde ayant de grands traits de ressemblance, comme caractères physiologiques et comme mœurs, avec certaines peuplades européennes », les Ibères et les Celtes. « La race berbère peut avoir subi à différents degrés cette double influence, et il peut exister parmi elles des branches qu'il est possible de rattacher à l'une et à l'autre de ces origines. Mais il n'en est pas moins vrai que, comme ensemble, elle a persisté avec son type spécial de race africaine, type bien connu en Égypte dans les temps anciens, et que l'on retrouve encore maintenant dans toute l'Afrique septentrionale. »

« Il est certain qu'à une époque très reculée, la race berbère s'est trouvée formée et a occupé l'aire qui lui est propre, l'Afrique du Nord. » Sont venues ensuite « des invasions dont l'histoire a gardé de vagues souvenirs, et ce contact a laissé une empreinte dans la langue, les mœurs et les caractères physiologiques » (peuples chananéens et race blonde). « Mais cette action des étrangers a eu des effets plus apparents que profonds, et il s'est passé en Afrique ce qui a lieu presque partout et toujours, avec une régularité qui permettrait de faire une loi de ce phénomène : la race vaincue, dominée, asservie, a,

peu à peu par une action lente et imperceptible, absorbé son vainqueur, en l'incorporant dans son sein. »

« Le même fait s'est produit lors de l'invasion des Arabes. » L'élément arabe, malgré son nombre, a été absorbé; « mais, en se fondant dans la race autochtone, il lui a fait adopter, en beaucoup d'endroits, sa langue et ses mœurs ».

« Malgré les influences étrangères subies, la race autochtone du Nord de l'Afrique est restée libyque, c'est-à-dire berbère (1). »

Les Gétules étaient des Berbères. Avant la conquête romaine, ils étaient entièrement sous la dépendance des rois numides pour leurs approvisionnements en grains. Mais, cette dépendance, ils la supportaient difficilement; et Marius, en laissant subsister la Numidie, avait eu soin de nouer parmi les Nomades des intelligences dont Rome put au besoin profiter. Nombre de Gétules étaient devenus ses clients, ou avaient reçu le titre de citoyens romains. César, en réveillant ces souvenirs, entraîna la nation tout entière, et la diversion faite par ce peuple aida beaucoup à la défaite des Pompéïens.

Lorsque les rois maures Bocchus III et Bogud, qui avaient été les alliés de César, moururent sans postérité, Auguste donna à Juba, roi de Numidie, les Maures farouches et les Gétules indomptés. Plus tard, on créa la province romaine de Mauritanie, qui allait jusqu'à l'Oued-Djedi.

M. le capitaine Ragot a signalé l'existence d'un barrage romain sur l'Oued-Djedi à l'Est de Laghouat. En 1857, le docteur Maillefer a trouvé dans cette ville, non loin du fort Morand, une médaille romaine. « C'est un Maxentius, petit bronze, ayant au revers une figure assise dans un temple hexastyle, et autour pour légende :

CONSERV. VRB. SVAE.

Au conservateur de sa ville

(1) Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. I, p. XXI à XXV.

« Le règne de Maxentius est compris entre les années 308 et 312 de l'ère chrétienne (1). » Il est vrai que la trouvaille d'une médaille romaine à Laghouat n'implique nullement l'existence d'un établissement romain en cet endroit. Toutefois, il est certain que les Romains furent appelés, au cours des rares expéditions qu'ils firent dans le Sud, à traverser la région de Laghouat. Théodose, en effet, poursuivit Firmus et les Gétules à travers le pays des Isafliens (région montagneuse du Djebel-Sahari) et atteignit le pays des palmiers. Une autre expédition, prudemment exécutée, amena Septimius Flaccus et Julius Maternus dans l'Agisymba, région qui n'est autre que l'oasis d'Aïr, dans le pays des Touareg-Kel-Oui.

Lorsque les Vandales, conduits par Genséric, envahirent le Nord de l'Afrique, les Gétules firent d'abord cause commune avec eux et les aidèrent à saccager le pays (420 après Jésus-Christ). Mais Huméric, successeur de Genséric, ne sut pas les attirer à lui, et ils finirent par se dégoûter tellement de la domination vandale que sous Thrasamond, troisième successeur de Genséric, ils aidèrent les Maures dans leur lutte contre les Vandales.

Lorsque les Arabes, après avoir conquis l'Égypte, s'avancèrent vers l'Ouest sous la conduite d'Ikbah-ben-Nafi, lieutenant du khalifa Marviah (vers 653), ils prirent possession de la Gétulie avant de conquérir le littoral. A cette époque, la région de Laghouat était occupée par des tribus berbères appartenant à la confédération maghraouïenne. Ces tribus maghraouïennes formaient la plus grande branche de la race zénatienne, race très ancienne qui datait de la fondation des Berbères ; elles en étaient aussi la portion la plus brave et la plus puissante.

Les Maghraouïa vivaient sous la tente, et avaient leur terrain de parcours dans le Moghreb central, au Sud du

(1) *Revue Africaine*, t. II, p. 150.

Chéliff. Ils n'avaient jamais accepté franchement le christianisme, et, lorsque les nouveaux envahisseurs les eurent confirmés dans leurs possessions, ils embrassèrent l'islamisme avec sincérité. La nouvelle religion convenait mieux à ces natures sauvages, et leur était d'ailleurs apportée par des gens qui avaient beaucoup de rapports avec eux quant aux habitudes. Ainsi qu'il arrive souvent chez les convertis, ils furent les plus ardents partisans de la nouvelle foi, et ce fut de leur pays que sortirent les premiers Berbères qui la firent accepter aux tribus ignorantes.

De toutes ces invasions successives, il est résulté que deux populations, différentes par leur origine et leur genre de vie, se partagent aujourd'hui le Sahara algérien : les Berbères, qui habitent les ksours, et les Arabes nomades.

Les Berbères sont les autochtones. Ils sont le produit de la fusion des deux peuples primitifs qui habitaient l'Afrique septentrionale : les Libyens à l'Est, les Gétules à l'Ouest, avec lesquels se sont fondus les Romains d'abord, les Vandales ensuite.

Les Arabes conquérants ont tout d'abord refoulé la population primitive qui s'est réfugiée dans les montagnes du Tell, le Sahara algérien et même plus au Sud, puisque les Touareg doivent être englobés dans la grande famille des autochtones berbères. Quelques hordes arabes se sont ensuite aventurées dans la zone des oasis et y ont rencontré les vaincus déjà établis sur les parcelles de terre cultivable. Éloignés du littoral, d'où ils eussent difficilement tiré des secours, imbus d'ailleurs d'une antipathie innée pour la vie sédentaire et presque de mépris pour l'agriculture, les Arabes se sont répandus dans les plaines, après s'être emparés d'une partie des terres des oasis, mais en laissant les Berbères paisibles possesseurs des ksours.

Devant cette ingrate nature qui refuse presque de nourrir ses enfants, vaincus et vainqueurs ont compris

que leurs différentes aptitudes avaient leur utilité, et devaient être simultanément mises à profit dans l'intérêt commun. La paix a surgi de la nécessité. Le Ksourien a besoin du Nomade, et le Nomade se passerait difficilement du Ksourien.

Les Arabes ne peuvent transporter avec eux dans leurs continuels déplacements leurs provisions et leurs objets précieux; ils les déposent dans les ksours et les confient aux Berbères qui les habitent. Ces dépôts sont ainsi à l'abri des maraudeurs et des tribus ennemies. Souvent aussi, dans les oasis, le Berbère est fermier, et l'Arabe propriétaire. C'est dans les ksours que l'Arabe se procure des vêtements, des armes, des selles. Les habitants de l'oasis ont besoin des Nomades pour garder leurs troupeaux, pour mettre les ksours en communication et les relier avec le littoral, pour échanger les dattes, produit du Sud contre les céréales, produit du Nord.

Le Tell est le grenier du Sahara, et les habitants du littoral sont forcément les suzerains des peuples du désert. Aussi les Sahariens, convaincus de cette nécessité, disent-ils souvent: « La terre du Tell est notre mère; celui qui a épousé notre mère, est notre père et notre maître. »

Au commencement du X^{e} siècle, il y avait déjà sur l'Oued-Djedi, à l'emplacement actuel de Laghouat, une bourgade occupée par des Berbères qui y menaient une vie de privations, conséquence d'une situation aussi avancée dans le désert. Ce qui leur était indispensable pour vivre leur venait du Zab, où leurs caravanes se rendaient régulièrement. Ibn-Khaldoun nous apprend que ces peuplades se rallièrent au parti nekkarien, et s'enrôlèrent sous les drapeaux de Makhled-Ibn-Keidad, surnommé Abou-Yezid (l'homme à l'âne), chef de ce parti, lorsque vers l'an 936 il traversa la région comprise entre Ouargla et l'Aurès.

Il est bien difficile d'indiquer l'époque à laquelle La-

ghouat fut fondée. Il semble rationnel d'admettre qu'une très petite bourgade existait de longue date sur cette partie du cours de l'Oued-Djedi, où les Nomades trouvaient toujours de l'eau. Cette bourgade fut souvent détruite et ses habitants dispersés. Toutefois, elle se releva de ses ruines, et sa fondation définitive semble dater des premières années de l'invasion hilalienne (vers 1045). Quelques années après cette invasion, en effet, les Oulad-Salem, chassés du Gourara par des guerres intestines, émigrèrent et vinrent établir leurs tentes sur l'Oued-Djedi, où ils rencontrèrent une fraction des Lar'ouates-Ksel, les Beddara, qui faisaient paître leurs troupeaux en cet endroit et avaient déjà construit quelques abris.

Cette tribu des Lar'ouates-Ksel appartenait au groupe des Maghraouïa, et occupait le Zab depuis de longues années, lorsque survint l'invasion hilalienne, qui la refoula vers l'Ouest; ses diverses fractions vinrent occuper la région des Hauts-Plateaux située à l'Est du Djebel-Amour, de Laghouat à Djelfa. Les Oulad-Sekhal et les Oulad-Zid, chassés du Zab par l'invasion hilalienne, vinrent s'installer auprès des précédentes fractions, et de concert avec elles fondèrent un ksar qui prit le nom de Ben-Bouta.

Bientôt des migrations de tous pays, attirées par la présence de l'eau, vinrent s'établir à peu de distance de Ben-Bouta.

Les Oulad-bou-Ras, venant du Zab, fondèrent le village de Bou-Mendala; les Oulad-bou-Zian, des Hamian-Gheraba, bâtirent Nedjal et Sidi-Mimoun; enfin, diverses fractions des tribus du Zab construisirent Bedlah et Kasbah-ben-Fetoh.

C'est à cette réunion de villages et de maisons disséminés sur une étendue de deux à trois kilomètres que Laghouat dut sa formation et de là qu'elle tira son nom. Le mot « gaouth » est, en effet, employé pour désigner une maison entourée d'un jardin et du pluriel auquel on

ajouta l'article, on eut El-Aghouat, dont nous avons fait Laghouat.

Quelques palmiers, plantés par des gens dont le séjour en cet endroit était presque continuel, quelques maigres jardins cultivés par des bergers et disséminés, constituaient les seules ressources de ces villages, dont les habitants, continuellement en dispute, hésitaient, par méfiance, à se réunir même pour repousser les attaques des Nomades, dont les bandes nombreuses venaient de temps à autre envahir cette partie du Sahara. Toutefois, ces villages subissaient le contre-coup des événements qui se passaient dans le Tell et dans la région des Hauts-Plateaux ; leur population s'augmentait de tous les malheureux que la guerre forçait à quitter leur pays. C'est ainsi que les Beni-Badin et les Zoghba de la tribu des Zenata, partisans dévoués des Almohades, laissèrent quelques-uns des leurs à Laghouat, lorsqu'ils allèrent s'installer au M'zab. Il en fut de même des Beni-Rached, lors de leur arrivée dans le Moghreb central, et des Lar'ouates-Ksel, lorsque, à la chute de l'empire des Almohades, vers 1269, ils furent refoulés dans les oasis du Sud-Ouest du Djebel Amour.

Vers 1368, Abd-el-Aziz, sultan de Fez, de la dynastie mérinide, ayant conçu le projet de chasser de Tlemcen le sultan Abou-Hammou, de la dynastie Abd-el-Ouadite, envoya contre lui son vizir Ibn-Ghazi. Abou-Hammou, battu en plusieurs rencontres, notamment à Ed-Doucen, et poursuivi avec acharnement, s'enfuit vers le désert. Il ne put rallier ses partisans qu'à Laghouat ; mais ne s'y trouvant pas suffisamment en sûreté, il se retira au M'zab (1368).

Tandis que les Barberousse fondaient la régence d'Alger, et que leurs successeurs se mettaient spontanément sous la tutelle de la Turquie, les peuples du Sud vivaient dans l'anarchie la plus complète, entièrement en dehors de l'action des gouvernements du littoral ; les historiens en parlent peu. Nous savons seulement qu'au

commencement du XVI[e] siècle Laghouat et les ksours environnants payaient l'impôt aux sultans du Maroc, qui venaient, à de très rares intervalles, faire une tournée de ce côté.

Vers 1666, les Arabes Youssef, qui habitaient le ksar de Bedlâh, après plusieurs querelles avec leurs voisins, furent accablés par le nombre et forcés de quitter le pays. Ils allèrent fonder Tadjemout, à 32 kilomètres au Nord-Ouest de Laghouat, sur les bords de l'Oued-Mzi.

A cette même époque, Kasbah-ben-Fetoh fut à peu près désertée par ses habitants et finit par disparaître. Voici ce que raconte à ce sujet le général Philebert, qui avait recueilli à Laghouat les légendes locales (1) :

« Au ksar Ben-Bouta se trouvait alors un marabout très célèbre, nommé Sidi-Nacer. Ce saint homme avait dans le pays une grande réputation, et quiconque sollicitait de lui la moindre faveur, était sûr de l'obtenir. Dieu, à cause de ses vertus, ne rejetait aucune de ses prières, et chacun se rendait auprès de lui pour avoir sa bénédiction. La femme stérile voyait en peu de temps s'accroître sa famille, le malade retrouvait la santé, le mari infidèle revenait à ses devoirs ; tout le monde enfin n'avait qu'à se louer des bontés du favori de Dieu.

» Le fils du chef de Kasbah-ben-Fetoh seul avait toujours trouvé le marabout inexorable à son égard, et, malgré toutes ses instances, n'avait jamais pu obtenir la moindre parcelle de cette pluie de bienfaits. Le marabout avait une fille d'une rare beauté et dont l'esprit ne le cédait en rien au visage. Le fils du chef de Kasbah en était amoureux et voyait toutes ses demandes repoussées par Sidi-Nacer, qui avait fiancé son enfant chérie à un jeune homme de Ben-Bouta.

» Furieux de voir ses démarches inutiles, l'amant repoussé résolut de se venger et d'exterminer son heu-

---

(1) Dans son ouvrage sur *le Général Margueritte* (2[e] édition, Paris, 1886, 8°), au chapitre relatif à Laghouat.

reux rival. Le jour des noces, il assemble plusieurs de ses compagnons; et, à la faveur d'une nuit sombre, il tombe à l'improviste sur la maison où les époux étaient en fête, tue le marié, enlève la fille et assouvit sur elle sa passion, si longtemps comprimée. Cerné par les gens du marabout, qui, revenu de sa stupeur, s'était mis à leur tête pour le poursuivre, et ne trouvant aucune issue pour s'échapper, il égorge la victime de ses fureurs, et se donne ensuite la mort sur le cadavre de celle qu'il n'avait possédée qu'un instant.

» A cette nouvelle, le marabout exaspéré, n'écoutant que son désespoir, prit une poignée de sable et soufflant dessus: « Que Dieu, dit-il, disperse les habitants de Kasbah-ben-Fetoh, comme mon souffle a dispersé ces grains de sable.» Dieu l'entendit; car, le lendemain, Kasbah-ben-Fetoh était désert, et ses habitants, jetés à deux cent quatre-vingts lieues de leur pays, furent surpris de se trouver à l'endroit où est bâtie actuellement la ville de Ghadamès. Là, ils trouvèrent installées depuis peu de temps quelques familles chassées du Fezzan pour avoir commis un assassinat sur un de leurs frères. Ces derniers leur demandèrent d'où ils venaient et depuis combien de temps ils étaient partis de leur pays. « Nous venons de Kasbah-ben-Fetoh, où nous étions encore à notre déjeuner d'hier », répondirent les nouveaux arrivants. Ils furent bien accueillis par des gens qui n'en demandaient pas davantage. C'est de cette réponse, Gheda-Amès (déjeuner d'hier), qu'ils tirèrent le nom de la ville fondée en commun. »

Il ne resta donc sur l'Oued-Mzi que quatre villages, qui continuèrent de vivre en désaccord.

En 1672, une insurrection, fomentée par un certain Abou-Zian, éclata dans la région du Tittery chez les Hossein. Les révoltés furent battus et quelques-uns d'entre eux se réfugièrent à Laghouat. Abou-Zian lui-même y resta quelque temps, puis se retira définitivement à Ouargla.

II

Vers 1698, vint s'établir au Ksar-ben-Bouta le marabout Si-El-Hadj-Aïssa, dont on voit encore le tombeau sur le mamelon ouest de Laghouat, où fut établie le 2 décembre 1852 la batterie qui ouvrit la brèche aux colonnes françaises.

Si-El-Hadj-Aïssa, né à Tlemcen en 1668, mourut à Laghouat en 1737. Il appartenait à une des principales familles de Tlemcen ; son père se nommait Aïssa-ben-Brahim ; sa mère Mahbouba, était fille de Si-El-Hadj-bou-Hafs, personnage important des Oulad-Sidi-Cheikh. Sa vocation pour la vie religieuse se déclara pendant un séjour qu'il fit dans cette tribu. Il quitta Tlemcen vers 1694, passa à Oran, alla chez les Harrar où il resta quelque temps, et de là vint à Ben-Bouta pour s'y installer définitivement.

Au bout d'un certain temps, il acquit, par ses connaissances et sa piété, une grande influence sur les ksours des environs et les Arabes nomades ; il fit respecter le ksar qu'il habitait et lui donna une prépondérance marquée, qu'il possédait déjà en partie, il est vrai, à cause du plus grand nombre de ses habitants et de sa forte position au centre des autres ksours.

Les habitants de ceux-ci, jaloux de ces résultats, et pleins de confiance dans l'équité du marabout et dans le bon sens dont il avait toujours fait preuve, se rassemblèrent et vinrent lui demander sa protection et ses conseils. Il leur fit comprendre que le seul moyen de se mettre à l'abri des exactions des Arabes était de se réunir et de ne former qu'un seul centre, capable par suite d'offrir une plus grande résistance. Gagnés par son éloquence, ils suivirent ses conseils prudents, et vinrent se grouper autour de Ben-Bouta (1700).

C'est à cette époque que la grande tribu des Larbâa

vint s'établir définitivement dans les environs de Laghouat. Son nom lui venait de sa division en quatre fractions, les Maamra, les Hadjadj, les Oulad-Salah et les Oulad-Zid. Depuis longtemps elle occupait le Zab, lorsque vers 1635, les Hadjadj, conduits par Si-Mohammed, et les Maamra par Si-El-Gendouz, vinrent s'établir sur le versant méridional du Djebel-bou-Khail où se trouvaient de bons pâturages. Ils avaient comme voisins les Oulad-Yacoub avec qui vivaient les Rahman. Depuis longtemps, cette alliance pesait à ces derniers et ils cherchaient à s'en affranchir; aussi les Hadjadj et les Maamra les décidèrent-ils facilement à se réunir à eux (vers 1660). Les Oulad-Yacoub, à la nouvelle du départ de leurs alliés, leur envoyèrent une députation et après de longs pourparlers, il fut convenu que les Rahman reviendraient, et que, pour se les attacher, les Oulad-Yacoub les aideraient dans leurs labours.

« La saison était avancée, chacun se mit à l'œuvre et toutes les terres arables de l'Oued-Djedi depuis Tadjemout jusqu'à hauteur de Ksar-el-Hiran furent labourées par les deux tribus. L'époque de la migration annuelle du Sud étant arrivée, les Oulad-Yacoub se mirent en route avec la conviction qu'ils tenaient les Rahman par l'intérêt. Mais ceux-ci n'avaient pas renoncé à leur projet; et à peine les Oulad-Yacoub étaient-ils partis, qu'ils se mirent en route de leur côté et allèrent rejoindre les Larbâa. Les Oulad-Yacoub eurent bientôt connaissance de la perfidie de leurs alliés, et leur écrivirent une lettre dans laquelle ils les prévenaient qu'ils s'empareraient de la récolte tout entière. « La récolte tout entière vous » appartient de droit, répondirent les Rahman, et nous » n'y perdons guère : car, au lieu de grains, dans la partie » que nous avons labourée, nous n'avons semé que de » la poussière de paille et des débris d'épis vides. » C'était la vérité; ils avaient employé cette ruse, pour ne pas éveiller l'attention des Oulad-Yacoub. L'Oued-Djedi fut appelé depuis, dans cette partie de son cours, Oued-Mzi,

du nom du chef des Rahman, qui avait inventé cette ruse (1). »

A leur arrivée chez les Larbâa, les Rahman se partagèrent en M'talia et Mouirat qui se mêlèrent aux Hadjadj, et en Oulad-Brahim et Oulad-Khelifa qui s'unirent aux Maamra. Cette augmentation de forces permit aux Larbâa de refouler les Oulad-Yacoub jusqu'à Tadjerouna et de chasser les Bou-Aich et les Zenakha, qui allèrent occuper le territoire où ils sont encore actuellement dans le cercle de Boghar. Les Larbâa s'installèrent alors au nord et à l'ouest de Laghouat et entrèrent bientôt en relations avec les habitants de ce ksar, auxquels ils confièrent leurs approvisionnements et leurs bijoux. Ils ne tardèrent pas être rejoints par les Oulad-Salah, leurs frères, chassés du Zab à la suite d'une trahison des Oulad-Djellal (2). Quant aux Oulad-Zid, ils n'émigrèrent pas.

La nouvelle ville de Laghouat eut bien des luttes à soutenir, bien des difficultés à surmonter, avant d'être établie sur des bases solides. Il ne fallut rien moins que

---

(1) Philebert, *op.* et *loc. cit.*

(2) Les Oulad-Salah et les Oulad-Zid étaient restés dans le Zab. Or, de tout temps les Oulad-Djellal leur avaient payé un tribut annuel ; mais, après le départ des Hadjadj et des Maamra, ils pensèrent pouvoir se soustraire à cette coutume qui leur pesait et refusèrent de payer. Le sort des armes leur fut contraire, et, battus dans plusieurs rencontres, ils eurent recours à la ruse pour se débarrasser de leurs ennemis. Feignant de se reconnaître vaincus, ils leur envoyèrent une députation chargée de leur proposer une réconciliation. Tout fut bientôt réglé à la satisfaction commune. Sous prétexte de consacrer l'oubli de leurs anciennes inimitiés, les Oulad-Djellal organisèrent une grande fête à laquelle furent conviés les principaux des Larbâa. Les Oulad-Salah seuls s'y rendirent ; au milieu de la nuit, à un signal donné, les Oulad-Djellal se précipitèrent sur leurs nouveaux amis plongés dans un profond sommeil et les massacrèrent sans pitié. Puis la tribu entière monta à cheval, surprit les Oulad-Salah privés de leurs chefs, leur enleva une grande partie de leurs troupeaux et les força à rejoindre leurs frères sur l'Oued-Mzi.

l'intervention de Si-El-Hadj-Aïssa pour l'empêcher de succomber aux attaques réitérées de ses ennemis.

A dix kilomètres à l'Est de Laghouat s'élevait le ksar d'El-Assafia, qui, jadis détruit et abandonné, venait de se repeupler par suite du retour de son ancienne population (1). Les habitants de ce ksar voyaient avec dépit la prospérité de leurs voisins ; leur jalousie alla en croissant, et bientôt la mauvaise intelligence qui existait en principe entre eux se changea en une haine implacable. Plusieurs combats furent livrés, combats sanglants qui ne furent pas toujours à l'avantage des Beni-Laghouat. Aussi, si l'on en croit la tradition, supplièrent-ils leur protecteur de les débarrasser d'un voisinage aussi dangereux. Ils lui promirent même une assez forte somme, s'il obtenait du ciel la ruine de leurs ennemis.

Le marabout ne pouvait rien refuser à ses enfants d'adoption. Il se mit en prières, et une affreuse tempête, qui dura plusieurs jours, renversa les maisons et détruisit les jardins d'El-Assafia. Les malheureux Meghazi durent à nouveau chercher un refuge chez les Larbâa. Mais les Beni-Laghouat, délivrés de leurs ennemis, oublièrent leurs promesses. Devant une telle mauvaise foi, El-Hadj-Aïssa ne put contenir son indignation.

---

(1) Voici ce que nous apprennent les Arabes sur l'origine d'El-Assafia. Du temps de Diab-ben-Ghaben, chef influent et propriétaire de nombreux troupeaux, il y avait en cet endroit une fontaine, où les bergers avaient coutume de venir pour faire boire leurs troupeaux. Pour éviter les vols et rendre la surveillance plus active, Diab-ben-Ghaben y avait établi des gardiens. C'est pourquoi l'on disait : Il y a une garde là, Assa-fi-ha ; d'où par corruption Assafia, nom qui est resté. En 1660 environ, les Meghazi, qui habitaient la ville de Guerrara, contraints par la misère à quitter leur patrie, suivirent des nomades qui leur avaient indiqué la position d'El-Assafia comme pouvant leur convenir. Ils s'installèrent près de la source, bâtirent des maisons et ensemencèrent quelques jardins. Ils vécurent tranquilles pendant plusieurs années. Mais un orage violent détruisit les maisons et obligea les habitants à chercher un refuge, les uns chez les Larbâa, leurs amis, les autres à Guerrara. Pendant trois ou quatre ans, le ksar El-Assafia resta désert.

« O Beni-Laghouat », s'écria-t-il, « vous avez voulu me faire du tort et vous n'en avez fait qu'à vous. Vous avez brisé le lien qui nous unissait. Quoique j'habite parmi vous, j'en suis venu au point de désirer votre ruine et de vous souhaiter le malheur après toute la prospérité que j'ai cherché à vous procurer. Que d'argent j'ai dépensé pour vous ! Que de soucis je vous ai évités ! J'ai sacrifié les Arabes pour votre cause, et tout cela me paraîtrait peu, si j'avais pu, comme je l'espérais, vivre heureux au milieu de vous, entouré de votre respect et de votre vénération. Que Dieu me préserve d'être enterré dans votre cimetière! car, malgré tout ce que j'ai fait pour vous, je ne suis pas même regardé comme un des vôtres. Je jure par les serments les plus sacrés qu'il m'est dorénavant impossible de mettre en vous ma confiance; vous manqueriez même à la foi due au Prophète; car vos cœurs sont vides de sentiments généreux ! »

Puis le marabout leur prédit que, en punition de leur mauvaise foi, ils se déchireraient entre eux jusqu'à l'arrivée des Français dans leur pays : « Le tourbillon de la puissance et de la volonté céleste m'a rendu victorieux », ajouta-t-il. « Le malheur et la destruction viennent de fondre sur mes ennemis. La victoire est descendue du ciel par l'intermédiaire du Roi des Saints et des Prophètes. La tristesse, escortée du vent, vient de les atteindre; les murs s'écroulent, battus par le canon; la ville en feu ressemble à une fournaise, les cadavres restent la proie des vautours. Semblables à des lépreux, ceux qui m'ont poursuivi de leur haine sont forcés d'abandonner la bonne chère et l'eau fraîche. D'autres habiteront leurs demeures. La colère de Dieu atteindra tous ces chiens. Creuse des tombes, ô fossoyeur, prépare des linceuls pour les femmes et les enfants. Un monceau de cadavres noirs et blancs couvre la terre. La malédiction de Dieu a atteint le plus beau des ksours; les habitants seront dépouillés de tous leurs biens. O toi, qui possèdes des

richesses, fuis promptement de la ville, pendant le mois qui vient après celui d'achoura (safer) ; des troupes sans nombre arriveront. Va plutôt boire de l'eau d'Ouargla ou de ses environs, avant que les malheurs de la destinée ne t'accablent. Ces troupes, vêtues de noir, semblables aux sauterelles par le nombre, apparaissent du côté de l'Occident. Elles sont envoyées par le Tout-Puissant; leurs cavaliers et leurs chefs sont en tête, des anges dirigent leur marche; ils abaissent votre orgueil. O insouciants, qui croyez que les torts que vous m'avez faits vont rester impunis ! Avec l'aide de Dieu, je vous confondrai et je vous ferai souffrir. Les envoyés de Dieu détruiront par la force de leurs bras ceux qui ont désiré le mal (1). »

Cependant les Meghazi, qui n'ignoraient pas la conduite de leurs adversaires envers le marabout, vinrent le trouver et déposèrent entre ses mains la somme promise par les Beni-Laghouat, lui demandant en retour des prières et des conseils. « Bâtissez une ville un peu au-dessus de l'ancienne », leur dit-il; « craignez Dieu et il vous protégera. » Ils suivirent ce conseil et s'installèrent de nouveau à El-Assafia (2).

Vers 1708, le sultan du Maroc, Mouley-Abd-el-Malek, vint avec une nombreuse armée établir son camp à l'Ouest de la ville et lui imposa un tribut.

A cette époque, Laghouat était déjà, comme aujourd'hui, bâtie en amphithéâtre sur les flancs de deux mamelons qui courent du Nord-Ouest au Sud-Est sur la rive droite de l'Oued-Mzi. Terminés vers le Sud par des pentes raides et rocheuses, ces mamelons affectent au contraire vers le Nord des pentes douces et en forme

(1) Philebert, *op.* et *loc. cit.*

(2) A la suite de son rapport sur l'*Expédition de Laghouat dirigée aux mois de mai et juin 1844* (Alger, 1844, 8°), le général Marey-Monge donne quelques extraits du livre en vers qu'a laissé le marabout Si-El-Hadj-Aïssa, et dans lequel il prédit l'arrivée des Français. Nous les reproduisons textuellement à l'Appendice I.

d'éventail. Une partie assez vaste de l'oasis séparait la ville en deux quartiers, autour desquels s'étendaient les jardins. La ville de l'Ouest était habitée par les Oulad-Serghin, celle de l'Est par les Oulad-Hallaf.

Les Oulad-Serghin étaient formés : 1° des Djemani et des Beddara, descendants des Lar'ouates-Ksel ; 2° des Oulad-Sekhal, venant des Oulad-Zid du Zab ; 3° des Felidjat, venus du sud de la Tunisie.

Les Hallaf comprenaient : 1° les Oulad-Kherig, originaires du Ferdjioua (province de Constantine) ; 2° les Megharba, venus du Maroc ; 3° les Oulad-Abdallah et les Oulad-Salem, qui venaient du Gourara ; 4° les Oulad-bou-Zian, appartenant à la fraction des Hadjadj.

Chaque quartier avait sa mosquée, son administration civile distincte, son marché spécial.

On comprend que des dissensions devaient agiter forcément deux populations vivant aussi près l'une de l'autre, et n'ayant ni les mêmes chefs ni les mêmes intérêts. Continuellement en discussion, les deux partis en venaient souvent aux mains ; mais jamais ils n'appelaient l'étranger pour s'en faire un auxiliaire ou régler en arbitre leurs différends. Jamais non plus ces combats n'avaient lieu dans la ville. Des deux côtés, lorsqu'on désirait en venir aux mains, on fixait un jour, et la querelle se vidait dans les jardins, sans que la lutte continuât dans l'intérieur.

Une déviation de l'Oued-Mzi, appelée Oued-Lekhier, qui sort de terre au Nord de la ville, dans un endroit sablonneux, traverse d'abord les jardins des Hallaf avant d'aller donner la fertilité à ceux des Serghin, et alimente toute la ville. Le parti le plus habile, le plus actif ou le plus vigilant, se rendait maître de ce ruisseau et pouvait alors dicter ses conditions à l'autre, qui, privé d'eau, se trouvait à sa merci.

Vers 1718, la lutte entre les Hallaf et les Serghin eut pour théâtre le malheureux ksar d'El-Assafia. A cette époque, en effet, un nommé Zeghir, des Rahman, acheta

à El-Assafia une maison et un jardin et voulut s'y installer. Les Meghazi, craignant de voir les Rahman suivre cet exemple, s'y opposèrent formellement, lui laissant toutefois la faculté de venir visiter sa propriété. Zeghir retourna chez ses frères et leur conta son aventure. Les Rahman soutenaient alors le parti des Hallaf, tandis que les Meghazi tenaient pour les Serghin. La guerre fut déclarée; les Hallaf vinrent attaquer El-Assafia et en chassèrent les habitants. Avec le secours des Larbâa, ceux-ci rentrèrent dans leur ksar et y résistèrent à leurs ennemis. Mais, un jour, deux Hadjadj, habitants d'El-Assafia, se laissèrent corrompre par les Hallaf, qu'ils introduisirent dans le ksar par une ouverture pratiquée de nuit dans la muraille. Tout ce qui tenta de résister fut mis à mort; les malheureux qui survécurent se retirèrent chez les Larbâa. Peu après, la paix se rétablit et les Meghazi revinrent à El-Assafia.

Vers 1727, Laghouat fit sa soumission au bey de Médéa, Cheban-Zenaghi, et passa sous la domination des Turcs, auxquels elle paya le faible impôt annuel de 700 réaux.

En 1736, les Oulad-Bekhra, fraction des Beni-M'zab, fuyant la discorde qui régnait dans leur pays, vinrent se réfugier à Laghouat. Ils formaient quarante familles et avaient pour chefs Hammou-ben-Toubal et Hamara-ben-Merzoug. Le caractère turbulent des nouveaux venus indisposa contre eux les habitants de l'oasis, et leur fit craindre l'intervention des Beni-M'zab en cas de querelle avec leurs hôtes. Aussi, en 1741, ils les chassèrent de Laghouat.

Les Oulad-Bekhra retournèrent au M'zab et, désireux de se venger, appelèrent aux armes leurs compatriotes et les tribus du Sud. Les coalisés vinrent camper au Nord de Laghouat, sur l'Oued-Mzi, et comblèrent la source de l'Oued-Lekhier, espérant réduire leurs ennemis par la soif. Mais la source trouva une nouvelle issue à l'endroit où elle sort actuellement, au Ras-el-Aïoun. Les coalisés, battus dans plusieurs rencontres, furent con-

traints de lever leur camp et de se retirer au M'zab.

La guerre se poursuivit pendant plusieurs années, à travers des alternatives de succès et de revers. Sur ces entrefaites, en 1752, une querelle éclata entre les Oulad-Yacoub et les Larbâa, à propos des pâturages. Les Beni-Laghouat prirent parti pour les Larbâa; les Oulad-Yacoub, battus, furent refoulés jusque sous les murs de Tadjerouna; ils appelèrent les Beni-M'zab et, soutenus par les cavaliers des Mekhadma, des Saïd-Otba et des Bou-Aich et par les goums du Djebel-Amour, ils marchèrent contre les Beni-Laghouat, au secours desquels étaient accourus les Larbâa, les Oulad-Saad-ben-Salem, les Oulad-Naïl, les Mekhalif et les Mouirat. Les deux partis se rencontrèrent près de Laghouat, en un endroit nommé Meghdeur-Dehem, au Sud-Ouest du mamelon sur lequel s'élève le tombeau de Si-El-Hadj-Aïssa. Les Mouirat, au nombre de 300 cavaliers, décidèrent du succès de la journée. Embusqués dans un bas-fond appelé El-Mehafer, ils en sortirent au milieu du combat, lorsque des deux côtés on luttait avec acharnement, et tombèrent sur les chameaux et les bagages des Beni-M'zab et de leurs alliés. Ces derniers abandonnèrent aussitôt le lieu du combat, pour courir à la défense du convoi; le désordre se mit dans leurs rangs et la victoire resta aux Beni-Laghouat.

III

Vers la fin de l'année 1784, Mustapha, bey de Médéa, vint camper au Ras-el-Aïoun (tête des sources) au Nord de Laghouat, afin de faire rentrer l'impôt qui, malgré son peu d'importance, était rarement versé dans la caisse du beylik. Les Beni-Laghouat refusèrent de se soumettre à cette obligation et ne s'émurent pas outre mesure du voisinage du bey et de son armée. Effectivement, après plusieurs combats malheureux livrés dans

la plaine qui s'étend au Nord-Ouest de la ville, Mustapha fut forcé de lever son camp et de reprendre honteusement la route de Médéa.

L'année suivante (1785), le bey d'Oran, Mohammed-el-Kebir promit au dey d'Alger de punir la ville rebelle, à condition qu'elle ferait à l'avenir partie de son commandement.

A la tête de troupes nombreuses, il vint d'abord mettre le siège devant Aïn-Madhi (1), ksar situé à soixante kilomètres environ à l'Ouest de Laghouat, au pied du versant sud du Djebel-Amour. Le marabout Si-Ahmed-ben-Salem-Tedjini (2), chef de ce ksar, trop faible pour pouvoir résister, fit sa soumission ; le bey lui imposa une redevance annuelle de cent quatre-vingt-huit réaux. Mohammed-el-Kebir s'empara ensuite de Tadjemout (3),

---

(1) D'après la tradition arabe, l'origine d'Aïn-Madhi remonterait à l'époque des Barberousse. Il y avait alors dans le Sud un homme fort instruit, qui tranchait toutes les difficultés et pour ce fait était nommé El-Madhi (le tranchant). Un de ses serviteurs, appelé Si-Mahmed, acheta aux Saïd-Oulad-Ameur les terrains situés au nord de l'Oued-Mekhabet. Il s'y installa et en souvenir de son maître donna à la source qui s'y trouvait le nom d'Aïn-Madhi. Le ksar qui peu après s'éleva sur cet emplacement garda ce nom. Cf. Philebert, *op. cit.*, au chap. relatif à Aïn-Madhi.

(2) Le marabout Si-Ahmed-ben-Salem-Tedjini naquit à Aïn-Madhi ; il acquit de bonne heure une très grande influence par sa piété et sa sagesse. Vers 1756, il fonda l'ordre qui a gardé son nom, et qui a des adhérents dans toute l'Afrique septentrionale et même dans le Soudan.

(3) Suivant les uns, le nom de Tadjemout (couronne de morts) vient de ce fait que de nombreux cadavres restèrent en cet endroit à la suite d'une bataille dont nous ignorons les détails. Suivant les autres, ce pays était autrefois gouverné par une femme très expéditive en matière de justice. Lorsque quelqu'un lui paraissait coupable, elle avait pour habitude de prononcer le seul mot « maout » (mort) ; l'individu était aussitôt exécuté. Cette façon d'agir lui avait fait donner le surnom de « maout » ; elle avait d'ailleurs toujours à côté d'elle sa couronne « tadj », insigne de son commandement. Aussi, lorsque l'on se rendait dans ce pays, l'on disait couramment : Je vais à la couronne de maout « Tadj-Maout », d'où on fit Tadjemout.

dont il destitua le chef Ali-ben-Bouker qu'il remplaça par Ali-ben-el-Arbi.

Il envoya alors un de ses principaux officiers avec quelques cavaliers du Maghzen porter aux Beni-Laghouat une lettre dans laquelle il les sommait de se soumettre à lui, de reconnaître les chefs qu'il leur imposerait et de lui payer un impôt annuel (1).

« Les habitants d'El-Arouat, après avoir lu cette lettre, la trouvèrent peu conforme à leurs désirs. « Non, non, » s'écrièrent-ils, « nous n'accepterons jamais des condi- » tions pareilles! » Et en même temps ils ordonnèrent à l'envoyé du Bey de partir sur-le-champ s'il voulait avoir la vie sauve. Dès cet instant, ils s'occupèrent de la défense de la ville au cri répété de : « Courons aux murailles ! » Ils envoyèrent des députations aux tribus arabes des environs et dans les bourgades voisines pour demander des renforts. Ils semblaient plongés dans l'ivresse qui les agitait alors. Cependant les secours et les renforts leur arrivèrent en assez grande quantité pour leur persuader que personne ne pouvait les forcer dans leur ville. Les notables du pays, les auxiliaires et le reste de la population furent placés dans les endroits menacés. Des tirailleurs occupèrent les habitations élevées qui dominaient la campagne ; les portes de la ville furent fermées. Après avoir ainsi réparé les brèches, ils pratiquèrent dans les édifices des ouvertures élevées par lesquelles ils entraient ou sortaient ; en un mot, ils ne laissèrent point ni endroit ouvert au danger sans en défendre l'approche, ni moyen de défense possible sans l'avoir préparé, relevant partout les vieux murs et recrépissant et fortifiant les neufs.

» Tandis que dans la ville on désignait à chaque groupe sa place en l'excitant à la défendre vigoureuse-

(1) Les paragraphes qui suivent sont la traduction d'un texte arabe existant en manuscrit à la Bibliothèque-Musée d'Alger, mss. 1643 (777 *a*) et 1644 (834). Cf. aussi *Revue africaine*, t. III, p. 188 sq.

ment contre l'ennemi, la nouvelle de ces préparatifs arrivait au bey. Aussitôt, quittant Aoua'sslou'a, il alla camper après trois jours de marche à environ un mille de la ville du côté de l'Ouest, et tandis que l'on dressait les tentes, il prit avec lui quelques troupes pour aller observer la ville. Ces troupes gravirent une des collines qui touchent à El-Arouat et la limitent à l'Est et à l'Ouest, dominant le Midi et le Nord. Ces troupes, s'étant établies dans un endroit d'où elles pouvaient tirer sur la ville, le commandant de l'artillerie dirigea contre celle-ci le feu de trois ou quatre canons. Ensuite le bey, ayant observé les endroits les plus faibles et ceux qui pouvaient offrir le plus de résistance, donna l'ordre de rentrer au camp. Il s'était déjà assuré qu'il entrerait dans la ville. C'est qu'il était doué d'une rare perspicacité et d'un jugement infaillible, joignant de plus à cela la pratique de la guerre et un coup d'œil auquel rien n'échappait.

» De retour à son camp, le bey fit rassembler tous les chefs et les grands, et leur fit part des dispositions qu'il voulait prendre pour l'attaque, afin que l'armée en fût juge et qu'il se mît, en les consultant, à l'abri de tout reproche.

» Tous se rangèrent à son avis et lui confièrent le soin de les diriger. Voici ce qu'il leur dit: « La ville qui est » devant vous est environnée de jardins et d'habitations » jusqu'aux remparts. Les murs de ces jardins et de ces » habitations s'enchevêtrent en tous sens. Une enceinte » à franchir ne pourrait vous arrêter; deux ou trois » feraient un obstacle peu redoutable. Or, puisque ces » nombreuses enceintes forment comme un réseau dont » les murailles se succèdent l'une après l'autre, il faut » rassembler ceux de vos serviteurs et vos esclaves qui » ne sont point armés; ils prendront des haches et des » pioches, et se dirigeront, accompagnés de soldats, du » côté de la ville. Chaque muraille, chaque enceinte sera » escaladée et renversée par la pioche; de cette manière,

» on ouvrira un passage à l'armée, en s'avançant de » proche en proche jusqu'aux murs de la ville même. » Voilà ce que nous ferons, s'il plaît à Dieu ! »

» En effet, dès que Dieu eut fait briller le matin, le bey ordonna aux soldats d'abreuver les chevaux et d'avoir terminé leurs apprêts dès le commencement de la journée, quoique son intention ne fût pas d'attaquer la ville ce jour-là, à cause de la sainteté du vendredi.

» Quand les chevaux eurent bu, que chacun eut terminé ce qu'il avait à faire, le bey ordonna aux pionniers désignés de prendre les pioches, et aux soldats de les escorter ; mais auparavant il leur défendit de couper un seul arbre, un seul dattier, leur disant que celui qui n'observerait pas cette défense aurait à compter avec Dieu qui vengerait ce méfait. D'après les dispositions arrêtées par le bey, les soldats turcs devaient réoccuper sur la montagne la position déjà occupée la veille, et le reste de l'armée cerner les jardins à l'Ouest et au Nord, ayant à sa disposition les hommes armés de pioches pour abattre tous les murs qui se rencontreraient sur son chemin, et s'opposeraient à l'approche de la ville. En même temps, le bey rappela aux soldats qu'il ne s'agissait pas ce jour-là de pénétrer dans El-Arouat. « Occupez-vous seulement, » leur dit-il, « d'ouvrir un » passage vers la ville, afin que, demain, lorsque nous » livrerons l'assaut, nous ne rencontrions aucun obsta- » cle qui retarde notre élan. Toutes ces murailles font » la force d'El-Arouat ; ne vous lassez point de les abat- » tre. » Puis il désigna à chaque tribu sa place, à chaque peloton son rang de bataille. La smala tiendrait le bas de la montagne, du côté de l'Ouest, et en face de la porte d'El-Arouat, seraient placés les Mnaïers. Les Douairs se porteraient aussi du côté de l'Ouest, à la gauche de l'artillerie. Enfin le Maghzen de l'Est occuperait le côté du Nord, à la gauche des Douairs. Tel fut l'ordre de bataille qu'indiqua le bey.

» Ces ordres à peine entendus, l'armée se précipita

comme un torrent, aussi nombreuse que les étoiles de la nuit. Chacun, empressé d'obéir, courut à son poste de combat. Il était grand jour, des tourbillons de poussière s'élevaient dans les airs. Chacun alors s'élança, et en moins d'une heure, l'ennemi fut atteint et refoulé dans les jardins et les diverses enceintes; chaque enclos que rencontrait le soldat était envahi et ses murs croulaient bientôt sous ses coups. Cependant la population voyait le châtiment fondre sur elle de toutes parts. L'heure de la dure expiation s'avançait. Comprenant qu'elle allait être atteinte, et que sa perte était certaine, la population se mit à fuir à droite et à gauche, abandonnant toutes ses positions, si bien que les premiers rangs ennemis se confondirent bientôt avec les derniers. Ceux-ci furent enfoncés à leur tour, et nos soldats, se précipitant à leurs trousses, firent main basse sur eux, où et comme ils voulurent; ils en prirent un certain nombre qu'ils amenèrent prisonniers. Les nombreux enclos qui nous séparaient de la ville rebelle avaient été franchi tour à tour. A chaque muraille qui tombait, l'ennemi poursuivi s'était réfugié derrière une autre, de telle sorte qu'on assure qu'il fallut renverser plus de cinquante enceintes ce jour-là.

» Cependant les pionniers s'étaient fatigués à démolir; mais on était tout près de la ville, il ne restait plus qu'une dernière enceinte. Les troupes rentrèrent à leurs postes, déjà sûres de la victoire. Le succès était évident, et si même le bey eût accordé la permission de pénétrer dans la ville, elle était prise ce jour-là.

» Cette journée fut surtout glorieuse pour les Douairs qui soumirent l'ennemi à une dure épreuve. Ils furent d'ailleurs vaillamment secondés par ceux qui combattaient à leurs côtés. Ce fut sur eux que pesa la plus grande partie de l'affaire.

» Tout s'était passé sous les yeux du bey, il avait pu se rendre compte de toutes les circonstances de l'action ; aussi, lorsque les soldats furent tout près de la ville, il

craignit qu'ils ne voulussent y pénétrer. Or, le jour était sur son déclin et la nuit serait arrivée avant que tout ne fût terminé. L'ennemi pouvait tirer parti de cette circonstance, à cause de la connaissance exacte des lieux ; c'est pour cela qu'il envoya l'ordre de rentrer aux postes, ce qui mit fin à la lutte. Les Beni-El-Arouat et leurs auxiliaires avaient eu plus de soixante tués ou blessés et on leur avait fait onze prisonniers.

» Lorsque les contingents accourus au secours d'El-Arouat virent comment ils avaient été traités, ils comprirent qu'ils succomberaient tous jusqu'au dernier. Résister un jour de plus leur parut impossible ; une nouvelle lutte d'une heure était au-dessus de leurs efforts. Ils sentirent donc augmenter leur crainte et leurs alarmes, et finirent par abandonner la ville par masses, chacun s'en retournant dans sa tribu. Quelques-uns même, au moment de la déroute, s'étaient sauvés courant toujours devant eux sans jeter un regard sur la ville. C'étaient surtout ceux qui n'avaient ni famille, ni propriété à sauver. Quant à ceux qui avaient une famille, ils restèrent jusqu'à ce que la tombée de la nuit vînt les protéger dans son ombre. Ils en profitèrent pour s'échapper à leur tour, avec leurs femmes et leurs enfants, et emporter tout ce qu'ils purent.

» Le premier jour, le feu, dirigé par les Turcs du haut de la montagne, avait tué huit hommes et une femme. Celle-ci, qui excitait au combat contre nous, fut atteinte par mégarde.

» Lorsque les troupes furent de retour au camp, les soldats s'excitant entre eux réclamèrent l'assaut de la ville, qu'ils regardaient comme une proie à eux destinée. Alors le bey, pour qui le succès n'était plus douteux, disposa son armée pour l'assaut et se plaça à l'arrière-garde avec les troupes attachées à sa personne et particulièrement composées des siens. Cependant il réfléchissait au sort de la ville menacée ; il voyait déjà tout ce qu'elle allait éprouver de malheurs ; et pourtant elle

renfermait dans son sein ces savants qui conservent dans leur cœur la crainte de Dieu et à qui Dieu, pour ce motif, a promis le paradis, ceux qu'il a nommés les plus parfaites des créatures, ceux à qui il réserve ses faveurs les plus grandes, parce qu'ils ont confessé son nom. Il voulut donc leur conseiller la prudence, en les prévenant de tout ce qui les menaçait, et après avoir prié Dieu de ne point faire périr un seul d'entre eux par ses mains, il leur écrivit une lettre ainsi conçue :

« Louange à Dieu, salut et bénédiction sur son pro-
» phète ! à tous les savants de la ville d'El-Arouat, salut
» et miséricorde ! A l'arrivée de cette lettre, préparez-
» vous pour faire, dès demain, sortir vos femmes et vos
» enfants de cette ville perverse, et allez vous réfugier
» quelque part en dehors de ces murs. L'amour de Dieu
» vous protégera. Ne craignez point qu'il vous arrive le
» moindre mal de la part des soldats. J'ai confié à cer-
» tains des miens de vous garder. Ne restez plus con-
» fondus parmi ce peuple dont Dieu a décidé la perte ;
» si vous suivez mes conseils, vous éviterez l'ignomi-
» nie ; si vous les repoussez, que le châtiment de vos
» enfants retombe sur vos têtes ! Salut ! »

» Le bey scella sa lettre et la donna à porter au messager qu'il avait envoyé la première fois. Celui-ci, en arrivant à El-Arouat, trouva les habitants en proie à l'affliction et aux alarmes. Les Arabes, qui défendaient avec eux la ville, étaient partis, ainsi que tous ceux qui avaient pu se faire transporter. Ceux qui restaient étaient comme anéantis, ne sachant que faire, ni de quel côté tourner leurs regards. En apercevant le messager, ils se mirent à le questionner.

» Quand ils eurent connaissance de la générosité du bey, ils remercièrent Dieu, et s'empressèrent de faire leur soumission. Ils acceptèrent toutes les conditions qu'on leur imposa, trop heureux d'avoir échappé à la mort. »

Mohammed-El-Kebir entra dans la ville et donna des

chefs aux deux partis, Ahmed-ben-Lakhdar aux Serghin, et Saïah-ben-Zanoun aux Hallaf. Après avoir perçu la contribution de guerre, il retourna à Oran.

Mais cette dure leçon fut perdue pour les Beni-Laghouat; car, dès l'année suivante, les dissensions recommencèrent, et les représentants du bey ne purent percevoir l'impôt.

Mohammed-El-Kebir revint en 1786 à la tête d'une puissante armée. Mais il ne put réduire Aïn-Madhi, que le marabout Si-Ahmed-Tedjini avait fait entourer à grands frais d'un rempart en pierres de taille, et où il avait réuni des approvisionnements considérables. Après un siège de deux mois, le bey fut forcé de lever son camp, et, dans sa colère, il fit saccager les jardins qui entouraient le ksar et couper les palmiers. Puis, il se rendit à Laghouat. Gagné par les avances de Saïah-ben-Zanoun, il prit le parti des Hallaf et détruisit le quartier des Oulad-Serghin, dont il déporta les habitants à Tadjemout. D'ailleurs, six mois après son départ, les Oulad-Serghin quittaient furtivement Tadjemout, et, à la faveur d'une nuit obscure, s'installaient dans leur ancien quartier et s'y fortifiaient.

En 1787, le bey Osman, successeur de Mohammed-El-Kebir, voulant venger l'échec d'Aïn-Madhi, vint mettre le siège devant ce ksar et menaça les habitants de couper les récoltes. Pour éviter la ruine et aussi les ennuis et les fatigues d'un siège, ceux-ci firent leur soumission et payèrent l'impôt. Si-Ahmed-Tedjini parvint à s'enfuir, et se retira à Bou-Semghoun, puis à Fez, où il resta jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1814 (1).

(1) Il laissait deux fils : Si-Mohammed-El-Kebir, né en 1795, et Si-Mohammed-Es-Srir, né en 1799. Avant de mourir, comme ses fils étaient trop jeunes pour le remplacer dans la direction de l'ordre, Si-Ahmed désigna pour lui succéder le chef de la zaouïa de Temacin, Si-El-Hadj-Ali, qu'il institua son khalifa. Celui-ci se rendit à Fez et ramena à Aïn-Madhi les deux fils de Si-Ahmed-Tedjini; puis il retourna à Temacin. Les fils du marabout se trouvèrent par ce fait les chefs de la zaouïa d'Aïn-Madhi.

Appelé à Laghouat par Ahmed-ben-Lakhdar, chef des Oulad-Serghin, auquel il avait donné l'aman, le bey Osman détruisit Tadjemout en passant et dispersa les habitants, qui avaient pris fait et cause pour Si-Ahmed-Tedjini. A Laghouat, il dispersa les Hallaf, partisans de Tedjini, et leur défendit de jamais rentrer dans la ville, sous peine d'encourir sa colère. Malgré cette menace, les Hallaf reprirent possession de leur quartier, dès le départ du bey. Pendant quelque temps, la lutte continua avec acharnement entre les deux partis; les Hallaf, favorisés par leur position qui leur donnait la possession des eaux, forçaient presque toujours leurs adversaires à venir à composition.

Dans le but d'accroître encore le nombre de ses partisans, Saïah-ben-Zanoun fit construire en 1800, à l'Ouest et à environ dix kilomètres de Laghouat, un petit ksar appelé Kheneg-Nefdjil, dont on voit encore les ruines sur un mamelon qui domine le col du Grand-Kheneg. Ce ksar fut habité par les Oulad-Sidi-Abdallah. Mais deux ans après, il fut abandonné à la suite d'un meurtre commis par ses habitants sur un homme des Oulad-Yacoub et aussi à cause de la misère que l'on eut à supporter pendant cette année de disette, si connue chez les Arabes sous le nom de Am-el-Arar (1).

Les gens d'El-Assafia étaient, nous l'avons vu, les partisans des Oulad-Serghin, et par leur situation géographique inquiétaient fort les Hallaf qu'ils prenaient à revers. Pour se garder de ce côté, Saïah-ben-Zanoun résolut de leur opposer une force équivalente et d'utiliser dans ce but les Rahman, ennemis jurés des Meghazi. A quinze kilomètres à l'Est d'El-Assafia, se trouve une vaste plaine, traversée par l'Oued-Mzi et couverte de tamaris et de guettaf; elle est dominée au Sud par une hauteur, sur laquelle il y avait à cette époque un enclos

(1) Am-el-Arar ou année des genévriers, ainsi appelée parce que les Arabes durent se nourrir pendant une partie de l'année avec la graine rouge du genévrier.

servant à l'élevage des jeunes chameaux. C'est en cet endroit que les Rahman, aidés par les Hallaf, construisirent un ksar qui prit le nom de Ksar-el-Hiran.

Les Rahman étaient alors divisés en quatre fractions, qui naturellement formèrent quatre quartiers : c'étaient les Mouirat, les Oulad-Khelifa, les Oulad-Brahim et les M'talia. Le premier cheikh de la nouvelle ville fut Saad-ben-Salem, qui appartenait à la fraction des M'talia.

Vers 1820, une grave mésintelligence éclata entre les diverses fractions des Hallaf, à propos de la répartition des eaux. Les Oulad-bou-Zian et les Oulad-Kherig en possédaient la majeure partie. Saïah-ben-Zanoun, des Oulad-Salem, et son frère Maamar, soutenus par les Megharba, voulurent en faire une répartition plus égale, et enlever aux Oulad-bou-Zian ce qu'ils avaient en trop. Les Oulad-Serghin intervinrent; les uns embrassèrent la cause des Oulad-bou-Zian, les autres appuyèrent les prétentions des Oulad-Salem ; et bientôt on en vint aux mains.

A Ksar-el-Hiran, les Rahman se divisèrent également; les M'talia soutinrent les Oulad-Salem, les autres fractions prirent fait et cause pour les Oulad-bou-Zian. Comprenant que la lutte n'était pas égale, les M'talia restèrent dans l'inaction. Mais les Oulad-Salem, battus en plusieurs rencontres, leur reprochèrent leur lâcheté et finirent par les décider à les introduire secrètement à Ksar-el-Hiran. La surprise fut complète. Quelques Rahman furent égorgés, les autres furent chassés et durent chercher un refuge à El-Assafia.

Après le départ de leurs alliés, les M'talia furent très embarrassés. Trop peu nombreux pour pouvoir occuper Ksar-el-Hiran et le défendre en cas d'attaque, redoutant en outre un retour offensif des réfugiés d'El-Assafia, ils engagèrent des pourparlers tendant à une réconciliation et exprimèrent tous leurs regrets d'avoir combattu leurs frères. Tout ce qui avait été enlevé aux Rahman devait leur être rendu, à l'exception toutefois de ce qui était entre les mains des Beni-Laghouat.

Les Rahman restèrent à Ksar-el-Hiran, et pendant trois mois l'accord fut parfait. Toutefois, la vue continuelle des orphelins, les plaintes et la misère des femmes de ceux qui avaient succombé, le dénuement de ceux qui autrefois avaient eu quelques biens et qui maintenant se trouvaient sans ressources, excitèrent insensiblement la haine et le désir de la vengeance. Secrètement, ils se réunirent et décidèrent le massacre des M'talia. Le lendemain, pendant que ceux-ci travaillaient aux jardins, leurs ennemis se jetèrent sur eux et en firent un affreux carnage.

Ceux qui échappèrent à la mort se réfugièrent à Laghouat. Saïah-ben-Zanoun, voulant venger ses alliés, appela ses partisans aux armes. La levée de boucliers fut générale. Les gens du Djebel-Amour, les Mekhalif accoururent, et une colonne nombreuse vint investir Ksar-el-Hiran, où s'étaient enfermés les alliés des Rahman. Pendant six jours, Saïah-ben-Zanoun fit ravager les jardins et tint le ksar étroitement bloqué; mais tous les assauts échouèrent. Les M'talia essayèrent alors une surprise de nuit ; mais les assiégés faisaient bonne garde ; du haut des murailles ils lancèrent sur les assaillants du beurre et du goudron bouillants et les forcèrent à se retirer. Le septième jour enfin, quelques guerriers des Oulad-Salem parvinrent à faire une brèche dans un endroit mal gardé et se précipitèrent dans la place, mais dans le plus grand désordre. Cette attaque mal dirigée ne réussit pas. Revenus de leur surprise, les Rahman accoururent de tous côtés et refoulèrent les assaillants jusque sur la brèche. Maamar-ben-Zanoun fut tué et une lutte acharnée s'engagea sur son corps qui finit par rester aux siens. La nuit vint séparer les combattants, et les Oulad-Salem couchèrent sur la brèche, espérant être plus heureux le lendemain. Mais, au petit jour, les assiégés, résolus à tenter un coup décisif, se précipitèrent sur eux et les mirent dans le plus grand désordre. Saïah-ben-Zanoun fut tué

en voulant rallier les siens. Sa mort donna le signal de la fuite, qui se changea bientôt en déroute. Les Mekhalif seuls se retirèrent en bon ordre.

Après cette sanglante défaite, les Hallaf se trouvaient sans chefs. Saïah-ben-Zanoun ne laissait pas d'enfant, et Maamar, son frère, n'avait que deux fils en bas âge : Ahmed-ben-Salem, l'aîné, qui plus tard devint notre khalifa, et Yahia-ben-Maamar, qui mourut en 1853 en combattant sous les drapeaux du chérif Mohammed-ben-Abdallah. Les Oulad-bou-Zian, redoutant l'influence que ces enfants pourraient acquérir dans la suite, tentèrent de s'en débarrasser, et ils y seraient parvenus, sans l'intervention d'un nommé Mohammed-ben-Abdallah, de la tribu des Hadjadj, chez lequel les fils de Maamar allèrent chercher un refuge.

La djemâa prit alors la direction des affaires. Mais, les divergences incessantes d'opinions dans un conseil où chacun voulait jouer le premier rôle, l'influence des Oulad-Serghin, qui allait chaque jour en augmentant, étaient autant de causes qui affaiblissaient les Hallaf. Tout bien pesé, ils se décidèrent à prendre un chef.

Les enfants de Maamar étaient devenus grands. L'aîné, Ahmed-ben-Salem, fut proposé par les Oulad-Kherig ; ce jeune homme, très ambitieux, avait, pour se ménager un appui, demandé en mariage et obtenu la fille d'Ahmed-ben-Lakhdar, chef des Oulad-Serghin. Celui-ci soutint la candidature de son gendre, et parvint à le faire nommer cheikh des Hallaf, sous la tutelle de deux conseillers choisis dans cette fraction, Si-Ahmed-ben-Noui et Saad-ben-Brahim. Impatient d'être son maître, Ahmed-ben-Salem se débarrassa en 1828 de ses deux conseillers et de son beau-père, et s'empara du pouvoir. A partir de cette époque, il gouverna sans opposition, non seulement Laghouat, mais encore les ksours des environs.

CHAPITRE II

I

L'autorité entre les mains d'un seul fut un heureux événement pour Laghouat, et malgré une certaine inimitié qui subsista entre les deux partis, le calme et la paix régnèrent dans la ville. Les caravanes arrivèrent en grand nombre, apportant les produits du Sud en échange des denrées venues du Tell. Les Arabes nomades vinrent de tous côtés déposer leurs grains chez les Beni-Laghouat, et, pendant plusieurs années, Ahmed-ben-Salem réussit à maintenir une paix profitable et à faire respecter son autorité.

Malheureusement, en 1837, un certain El-Hadj-el-Arbi, des Oulad-Serghin, descendant du marabout Si-el-Hadj-Aïssa, eut une vive contestation avec Ahmed-ben-Salem, au sujet de certaines propriétés et fut chassé de Laghouat, couvert d'humiliations. Il se retira à Zenina et proposa à Abd-el-Kader de lui soumettre le Sahara.

Ce projet sourit à l'émir. El-Hadj-el-Arbi lui présentait une double garantie : en qualité de proscrit, il serait sans nul doute aveuglément fidèle à celui qui lui rendrait sa patrie ; en qualité de marabout, il serait un instrument puissant entre les mains de l'émir qui, marabout lui-même, voulait constituer son autorité par la théocratie absolue. Abd-el-Kader quitta Mascara à la tête d'une forte colonne, composée de réguliers et de goums ; il feignit d'abord de marcher vers l'Ouest, puis vint camper au milieu des Oulad-Khelif (cercle de Téniet); de là il se rendit chez les Oulad-Chaïb (cercle de Boghar) et s'arrêta chez les Oulad-Aïad. Partout où il passa, il fit saisir les caravanes des Beni-Laghouat et des Larbâa et ne les rendit à la liberté qu'en échange d'une forte rançon. Il nomma El-Hadj-el-Arbi son khalifa à Laghouat,

et lui confia des armes, des munitions et soixante-dix de ses réguliers pour lui servir de garde.

Le nouveau khalifa rassembla à Sidi-bou-Zid (1) les goums des Harrar, des Oulad-Khélif et des Oulad-Chaïb; l'agha Djelloul du Djebel-Amour et Si-Mohammed-es-Srir-Tedjini (2), marabout d'Aïn-Madhi, lui envoyèrent des chevaux de soumission. Il marcha sur Laghouat et vint camper sur la rive droite de l'Oued-Mzi, entre le Ras-el-Aïoun et les jardins. Les Serghin firent cause commune avec lui, tandis que les Hallaf, résolus à se défendre, s'enfermèrent dans leur quartier.

Cependant, les Larbâa offrant de se soumettre, le khalifa exigea d'eux la remise de tous les troupeaux que leur avait confiés les Hallaf. Ne voulant pas trahir leurs alliés, les Larbâa leur exposèrent l'embarras dans lequel ils se trouvaient, et les prévinrent qu'ils seraient forcés de céder aux exigences d'El-Hadj-el-Arbi. Pour éviter la perte de leurs troupeaux, les Hallaf ouvrirent leurs portes au khalifa et reconnurent son autorité (1837). Ahmed-ben-Salem se retira avec les siens chez son gendre Ben-Nacer-ben-Chora, caïd des Larbâa; puis, ne s'y jugeant pas suffisamment en sûreté, il se rendit à Beni-Isguen (M'zab).

En 1838, Abd-el-Kader, décidé à reprendre la guerre contre nous, voulut faire d'Aïn-Madhi un point extrême de défense et une place de dépôt pour ses trésors et ses munitions. Tedjini refusa de se prêter à ses exigences; l'émir vint mettre le siège devant Aïn-Madhi; il argüait,

(1) Petit ksar situé sur le versant est du Djebel-Amour, non loin de Zenina.

(2) Si-Mohammed-el-Kebir, l'aîné des deux fils du fondateur de l'ordre de Tedjini, avait remplacé son père comme chef de la zaouïa d'Aïn-Madhi. Il fut pendant longtemps en lutte avec les beys d'Oran et conduisit une expédition contre Mascara. Tué dans une rencontre avec le bey Hassan, sous les murs de cette ville, il fut remplacé par son frère, Si-Mohammed-es-Srir, homme sage et prudent, doué néanmoins d'une grande bravoure et d'une grande fermeté de caractère.

pour ne pas se déconsidérer aux yeux des musulmans, que Tedjini avait refusé de se rendre à un rassemblement de guerre contre les chrétiens, auquel tous les chefs musulmans avaient été convoqués.

Tedjini avait réuni des approvisionnements considérables et s'était enfermé dans son ksar avec les contingents des tribus voisines accourues à son appel. Bien qu'il ne l'eût pas soutenu l'année précédente, Ahmed-ben-Salem lui envoya son frère Yahia-ben-Maamar, avec une centaine de combattants. Cette politique lui réussit, car l'émir lui promit de l'autoriser à rentrer à Laghouat et de nommer son frère chef de la milice du khalifa, s'il abandonnait la cause de son ennemi. Le chef des Hallaf ne se fit pas longtemps prier; il rappela son frère et revint à Laghouat.

Le siège d'Aïn-Madhi est l'événement le plus remarquable de cette époque troublée; nous n'en entreprendrons pas le récit, qui a été fait d'ailleurs par le général Daumas et par M. Léon Roches. Toujours est-il que Tedjini se défendit avec énergie et intelligence et qu'après huit mois de siège, l'émir, qui n'était pas plus avancé qu'avant, dut employer la ruse pour se rendre maître de la place. Rappelé dans le Tell par les événements, et n'ayant pas le temps d'organiser le ksar, il en fit abattre les murailles et ruiner les maisons.

Tedjini, autorisé à se retirer à Laghouat, se réconcilia avec Ahmed-ben-Salem et commença à battre en brèche l'influence d'El-Hadj-el-Arbi. Inquiet de ces dispositions hostiles, le khalifa quitta secrètement Laghouat à la tête de deux ou trois cents fantassins et alla s'enfermer à El-Assafia. L'émir, auquel il rendit compte de la situation et demanda des secours, le destitua et le remplaça par un certain Abd-el-Baki, homme considérable des environs de Takdempt. Mais, lorsque le nouveau khalifa se présenta devant Laghouat avec sept cents réguliers et une pièce de canon, on refusa de le recevoir. Il obtint toutefois l'autorisation de se rendre à la mosquée et en

profita pour s'emparer d'une porte de la ville. Maître de la situation, il fit entrer ses troupes et les répartit dans les différents quartiers. L'émir, informé de son succès, lui donna cet ordre laconique : « Arrête tous les principaux de Laghouat, exécute-les ou envoie-les à Takdempt, détruis la ville ainsi que les jardins et établis-toi à Tadjemout. »

Abd-el-Baki avait sous ses ordres les aghas Djedid, des Oulad-Chaïb, et El-Kharroubi, des Oulad-Khélif, qui campaient avec leurs goums sous les murs de la ville. Il les prévint de ses intentions, et malgré leurs observations, fit venir chez lui sous divers prétextes Ahmed-ben-Salem, Yahia-ben-Maamar et une dizaine des principaux de Laghouat, qu'il fit mettre aux fers au fur et à mesure de leur arrivée. Mais bientôt les Beni-Laghouat apprirent ce qui se passait; une émeute furieuse éclata aussitôt. Les réguliers, dispersés de tous côtés, ne purent résister; ils furent massacrés ou faits prisonniers : quelques-uns seulement parvinrent à s'échapper. Abd-el-Baki, attaqué dans sa maison, dut rendre la liberté à ses prisonniers et fut sauvé par les aghas Djedid et El-Kharroubi. La pièce de canon et le matériel de guerre tombèrent aux mains des Beni-Laghouat (1839).

Abd-el-Kader, occupé par les préparatifs d'une guerre prochaine avec nous, était dans l'impossibilité de tirer vengeance de cet affront. Ne voulant nommer khalifa ni Ahmed-ben-Salem devenu son ennemi, ni un chef du Tell, il rendit le pouvoir à El-Hadj-el-Arbi, qui comptait encore quelques partisans dans le Sud et pourrait peut-être contrebalancer l'influence d'Ahmed-ben-Salem. Il lui envoya à Sidi-bou-Zid trois cents réguliers et quelques cavaliers. Avec ces faibles ressources, El-Hadj-el-Arbi ne pouvait prétendre s'installer à Laghouat; après avoir mûrement réfléchi, il résolut d'occuper Aïn-Madhi, dont les murs n'avaient pas encore été relevés. Il fit tout d'abord reconnaître son autorité à Tadjemout, puis se dirigea sur Aïn-Madhi. Ahmed-ben-Salem et Tedjini

vinrent l'attaquer avec des forces supérieures aux siennes. Le combat dura deux jours. Pendant la première journée, le khalifa eut l'avantage; mais, à la fin du second jour, la fortune se déclara contre lui, il dut se réfugier à Tadjemout (1840).

Ahmed-ben-Salem et Tedjini l'y poursuivirent, et, grâce à la complicité des habitants, khouans de la confrérie de Tedjini, parvinrent à pénétrer dans la ville. Après une lutte désespérée, dans laquelle il perdit une cinquantaine des siens, le khalifa s'enfuit. Il réussit cependant à rallier ses partisans et à s'emparer d'El-Assafia, puis gagna à sa cause un certain nombre de Larbâa et s'installa à Ksar-el-Hiran.

En 1842, Abd-el-Kader, mis en échec de tous côtés par les Français, n'était plus à craindre. Ahmed-ben-Salem résolut de profiter de cette situation pour se débarrasser de son rival, et marcha sur Ksar-el-Hiran. Battu dans une première rencontre, El-Hadj-el-Arbi se vit abandonner par la plupart des Larbâa, et fut réduit à s'enfermer dans Ksar-el-Hiran.

Ce siège est surtout célèbre par un acte d'héroïsme d'une jeune fille du ksar assiégé. Dans ses *Chasses de l'Algérie,* p. 549 sq., le général Margueritte le raconte ainsi qu'il suit :

« Une jeune fille, entre autres, de la tribu des Harazlias, se faisait remarquer par sa vaillance ; elle se nommait Messaouda. Cette jolie fille de dix-huit ans possédait une beauté remarquable, éclose et dorée aux rayons du soleil du Sud; elle avait une taille élevée et élégante, de magnifiques proportions... Elle avait de nombreux admirateurs parmi les guerriers des Harazlias et s'en faisait gloire ! Sa beauté était chantée par tous les ménestrels du pays...

» Un soir, les guerriers des Larbâs, des Beni-Laghouat et des Mekhalifs résolurent d'en finir avec les assiégés par un dernier effort... Ils se ruent sur les murs de la ville... Les défenseurs de Ksar-el-Hirâne sont obligés

de céder au nombre... Ils abandonnent la défense de l'enceinte, particulièrement à un endroit où une sorte de brèche avait été ouverte par un flot d'assaillants. C'en était fait du ksar et de ses défenseurs, si ce premier élan eût continué...

» La jeune Messaouda, attirée par le feu et les vociférations des vainqueurs, arrive sur le lieu du combat... Saisie alors d'une exaltation causée par la honte et la douleur, animée d'une sublime résolution, elle s'élance au-devant des fuyards, les interpelle d'une voix vibrante : — « Où courez-vous, fils des Harazlias ! L'ennemi n'est pas de ce côté ; il est derrière vous, il vous chasse comme un troupeau de brebis. Vous abandonnez vos femmes et vos enfants à la rage de ces chiens de sang. O jour du deuil noir ! Il n'y a plus d'hommes de la race de Harzallah (1) ; il faut que ce soit une femme qui vous fasse souvenir que du sang rouge coule dans vos veines. »

» Dénouant aussitôt sa ceinture, elle s'écrie : « Où sont ceux qui disent des chants d'amour pour moi ? Où sont mes frères ? C'est ici que je les aimerai, qu'ils se montrent, qu'ils me suivent, s'ils ne veulent me voir devenir la proie des jeunes guerriers des Larbâs... » Puis, joignant l'action aux paroles, elle se précipite au milieu des assaillants.

» Peindre la confusion, la douleur et la rage qui s'emparent des guerriers des Harazlias n'est pas possible... Ils se rejettent à la suite de Messaouda au plus épais des rangs ennemis.

» Cependant Messaouda est tombée au pouvoir des Larbâs, qui veulent l'entraîner vers leur camp. Elle se prête à ce mouvement ; elle l'accélère même en se jetant de l'autre côté de la brèche. Son but est d'attirer la lutte

(1) Celui qui fut la souche de cette tribu se nommait Si-Ahmed-ben-Harzallah. C'était un saint marabout qui mourut à Demmed, où il s'était établi ; on y voit encore la kouba qui renferme ses restes.

sanglante en dehors de l'enceinte qui protège les siens. Arrivée à vingt pas des murs, elle se retourne..., elle résiste alors à ceux qui l'entraînent et se débat de leurs étreintes. Ce spectacle, ces appels déchirants portent jusqu'à la frénésie le courage des Harazlias. Rugissant comme des tigres..., ils renversent et foulent aux pieds leurs adversaires, qui, de vainqueurs qu'ils étaient, passent successivement de l'attaque à la défense, et enfin à la fuite. Ils cèdent à une force surhumaine.

» Dans leur retraite précipitée, les Larbâs et les Beni-Laghouat essayent d'entraîner l'enthousiaste Messaouda. Mais celle-ci, qui résiste maintenant autant qu'elle s'est laissée emporter d'abord, est enfin rejointe par ses frères, par ses amis, et c'est autour d'elle que se portent les derniers coups qui décident une complète victoire en faveur des défenseurs de Ksar-el-Hirâne. »

Malgré ce brillant épisode, la prise de Ksar-el-Hiran ne fut retardée que de quelques jours. Ahmed-ben-Salem s'empara peu après de la place et fit le khalifa prisonnier. Il fallait en finir avec cet homme. Yahia-ben-Maâmar le fit tuer par un domestique, pour ne pas se souiller du sang d'un traître (1).

A cette nouvelle, la fureur impuissante d'Abd-el-Kader, alors sérieusement aux prises avec nous, éclata dans cette imprécation : « Je jure de faire arracher les yeux à tous les habitants de Laghouat qui tomberont entre mes mains, de les faire écorcher, et de faire faire des tambours avec leurs peaux. » Cette terrible menace reçut une fois son exécution, en partie du moins. Un malheureux Beni-Laghouat, prisonnier de l'émir, eut les yeux arrachés avec un éperon arabe.

II

Le bruit de nos succès commençait à se répandre dans

(1) Le drapeau que l'émir avait donné à El-Hadj-el-Arbi fut pris et remis au général Marey-Monge, lors de l'expédition de 1844.

les populations sahariennes; on y savait le nombre de nos soldats, leur bravoure et leur discipline. Ahmed-ben-Salem, redevenu le maître à Laghouat, comprit que pour parer aux révolutions futures, il devait s'étayer d'une puissance qui pût le protéger contre Abd-el-Kader et le maintenir au pouvoir. Il résolut de se mettre sous la protection de la France.

Précisément, au mois de mars 1844, le général Marey-Monge, commandant de la subdivision de Médéa, était arrivé au Ksar-Zakkar, dans le Djebel-Sahari, avec une colonne forte de quinze cents hommes. Ahmed-ben-Salem s'empressa de lui envoyer des chevaux de soumission et une députation dont le chef, son propre frère, demanda en son nom le titre de khalifa de Laghouat, afin qu'il régît, au nom de la France, non seulement Laghouat et les cinq ksours voisins, El-Assafia, Ksar-el-Hiran, El-Haouïta, Tadjemout et Aïn-Mądhi, mais encore les Larbâa, les Harazlia et les Beni-M'zab : « Car, disait Ahmed-ben-Salem dans sa lettre, tous les sultans musulmans, à qui je me suis confié, m'ont trahi; je trouverai peut-être le repos dans la justice du sultan français. »

Cette offre parut au général Marey d'un haut intérêt; il jugea que l'occasion devait être saisie avec empressement de faire succéder l'ordre à l'anarchie dans cette partie du Sahara, d'y opposer l'exemple de notre justice aux souvenirs des vexations et des cruautés de l'émir, de régulariser le commerce des grains que les tribus faisaient avec le Tell, et de leur ouvrir la route et les marchés d'Alger. En conséquence, il s'empressa d'envoyer Yahia-ben-Maamar à Alger avec un rapport favorable.

Le maréchal Bugeaud, gouverneur général, se prêta volontiers à l'arrangement : « Il ne faut pas, » écrivait-il au maréchal Soult, ministre de la guerre, « négliger les dons que la fortune nous offre. La partie habitée du désert nous est nécessaire politiquement et commercialement. Nous devons régner partout où a régné Abd-el-Kader, sous peine d'être sans cesse sur le qui-vive dans

le Tell. Ce n'est que par la domination que nous pouvons ouvrir à notre commerce des relations avec l'intérieur de l'Afrique. Il faut aussi enlever à Abd-el-Kader les ressources qu'il pourrait trouver dans cette contrée, et jusqu'à l'apparence même d'un reste de puissance. »

En conséquence, le gouverneur approuva toutes les dispositions déjà prises et donna l'ordre de préparer une expédition dont le commandement fut confié au général Marey-Monge (12 avril 1844).

« Pour agir rapidement dans le Sud, le général Yusuf avait inventé le *cavalier-fantassin* monté à mulet; le général Marey voulut faire mieux. Ayant à s'enfoncer plus avant dans le désert, il s'inspira des souvenirs de la grande expédition d'Égypte, et rétablit à sa façon le régiment de dromadaires jadis institué par Bonaparte (1). Pour commencer l'expérience, il mit cent hommes sur cent chameaux et leur fit exécuter des manœuvres: marches en bataille, en colonne, formations sur la droite, sur la gauche, en avant, en bataille. Au commandement de « A terre! » les hommes sautaient à bas de leur monture, les numéros 1 à 3 se formaient en ligne, tandis que les numéros 4 gardaient les animaux. L'épreuve fut satisfaisante, mais il constata qu'une certaine habitude de cet exercice était nécessaire. Aussi n'organisa-t-il qu'une petite troupe montée, dont le commandement fut donné au chef de bataillon Carbuccia, du 33e de ligne, qui avait dirigé les essais. Chaque chameau portait un homme avec son fusil, les sacs de deux hommes, une besace contenant les vivres

(1) L'emploi des mulets dans le désert, pour une expédition de grande durée, présentait en effet un grave inconvénient, car pour une expédition de 30 jours, la simple ration d'orge à 4 kilos constituait pour chaque mulet une charge de 120 kilogs qui le rendait impropre à en porter d'autre. Le chameau était de beaucoup préférable, parce que cet animal n'avait pas besoin d'orge, que l'herbe du désert lui suffisait et qu'il pouvait se passer d'eau pendant longtemps. Le prix en était d'ailleurs le quart de celui du mulet.

pour 25 ou 30 jours et deux outres renfermant ensemble 10 à 12 litres d'eau, en somme une charge de 150 à 160 kilos. Un bridon de corde, un bât arabe légèrement modifié, avec des étriers de bois à deux échelons, constituaient tout le harnachement. L'un des deux hommes marchait à pied avec son fusil, pendant que l'autre était monté. Tous deux alternaient. De la sorte on pouvait faire douze à treize lieues par jour (1). »

Le 1er mai, la colonne partit de Médéa. Le 14, elle était à Tagguin, où ellle achevait de s'organiser. Elle comprenait 1,700 hommes du 33e de ligne, 230 du train, 30 artilleurs avec deux obusiers de montagne, 140 chasseurs d'Afrique ou spahis, 400 cavaliers du goum, 100 chevaux ou mulets et 1,400 chameaux de guerre ou de charge. Il y avait vingt et un jours de vivres de réserve au convoi, six dans les sacs, 72,000 cartouches de réserve et 60 dans chaque giberne. La colonne devant opérer contre des ksours, comportait une force de cavalerie relativement faible; l'importance du convoi en était naturellement diminuée. C'était la première fois qu'on employait sur une grande échelle les chameaux comme moyen de transport; on n'eut d'ailleurs qu'à s'en féliciter.

Le 17 mai, la colonne quitta Tagguin; le 21, elle arriva à Tadjemout, où elle fut reçue par Ahmed-ben-Salem, entouré de tous les chefs des ksours. Tedjini seul n'était pas venu; il avait envoyé un cheval de soumission et une députation. Pour en imposer aux Arabes, le général fit déployer la colonne et la fit marcher dans cet ordre jusqu'à l'arrivée au camp.

Un marché fut installé aussitôt; et, peu à peu, voyant que la propriété était respectée, que personne n'était maltraité, que tout était payé intégralement, les habitants de Tadjemout accoururent; la plus grande confiance

(1) Camille Rousset, *Histoire de la conquête de l'Algérie de 1841 à 1857*, p. 275-276.

ne cessa dès lors de règner, et les habitants firent aux soldats un accueil que jusqu'alors on n'avait trouvé nulle part en Algérie.

Tedjini, le marabout d'Aïn-Madhi, avait une très grande influençe dans le pays et les populations s'étaient souvent sacrifiées pour lui. Pour être bien vu, il fallait le traiter honorablement, mais aussi en obtenir une soumission complète. Il était politique de montrer que ce marabout, ennemi d'Abd-el-Kader, était le sujet et l'ami des Français. Mais il était à craindre, si la colonne marchait sur Aïn-Madhi, que Tedjini, effrayé, ne prît le parti de fuir ou de fermer ses portes, ce qui eût porté une grave atteinte au prestige de la colonne et eût contraint celle-ci à faire le siège du ksar (1). Tout bien pesé, et après avoir pris l'avis d'Ahmed-ben-Salem, le général Marey se décida à envoyer à Aïn-Madhi quelques officiers pour reconnaître la place et faire acte d'autorité devant les chefs indigènes; il fixa de plus un impôt qui devait être immédiatement acquitté. Laissons la parole au lieutenant-colonel de Saint-Arnaud, chef de cette mission (2):

« A Tedgemout, nous devions faire séjour, et nous n'étions plus qu'à six lieues d'Aïn-Maïdi. J'offris d'y aller moi-même avec ce qu'on voudrait me donner, et d'entrer dans la place. Le lendemain matin, le général Marey me fit demander, à six heures, et me dit: « Vous allez partir avec quelques officiers que vous choisirez dans toutes les armes pour représenter l'armée. Je vous donnerai douze chasseurs à cheval et cent hommes du goum, et vous entrerez dans Aïn-Maïdi; le khalifat Zenoun vous accompagnera. J'espère que vous serez bien reçu. Soyez prudent. Vous visiterez la ville, ferez vos observations, vous ferez aussi lever des plans

(1) Cf. pour tout ce qui suit : Marey-Monge, *Expédition de Laghouat, dirigée aux mois de mai et juin 1844*, Alger, 1844, 8°.

(2) *Lettres du maréchal de Saint-Arnaud*, Paris, Lévy, 1855, 8°, t. I, p. 526-529.

et me rendrez compte. Je désire que vous soyez rentré avant la nuit. »

» Ravi de ma mission, je suis parti du camp, à huit heures du matin, avec un état-major de dix officiers et la petite escorte de cent quinze chevaux environ. A onze heures et demie, j'étais sous les murs d'Aïn-Maïdi, je faisais venir les principaux habitants au-devant de moi, et je leur disais que nous venions en amis, qu'ils s'étaient soumis et que nous leur devions protection, mais que partout les Français étaient maîtres, et que rien ne les arrêtait pour entrer où il leur plaisait d'entrer. Ensuite, j'ai fait prendre douze des principaux comme otages; je les ai mis entre les mains de six chasseurs et de quelques cavaliers du goum, avec ordre de les bien traiter, mais de ne les lâcher qu'après mon retour, et je suis entré dans Aïn-Maïdi avec mes dix officiers, six chasseurs et quelques chefs des goums. Je me suis promené partout à cheval pendant le temps nécessaire pour parcourir la ville, qui est petite et en ruines, puis, j'ai mis pied à terre et me suis encore promené à pied. Nous avons été reçus dans la maison d'un chef, qui nous a donné des dattes à manger. Nous les avons dévorées, nous mourions de faim. Des dattes ont été portées par les gens de la ville à notre escorte. A midi, j'avais envoyé un courrier au général Marey avec deux lignes : « Je sais que vous êtes inquiet, rassurez-vous. Je suis entré dans la ville sans coup férir et je m'y promène; nous avons été bien accueillis. Ce soir, à six heures, je serai au camp. » Quant à Tedjini, se renfermant dans sa dignité de marabout et de chérif descendant du Prophète, dignité qui lui défend d'admettre en sa présence un chef chrétien, il était resté fort inquiet dans sa maison. Par le moyen du khalifat Zenoun, je l'ai fait engager à recevoir mon chargé d'affaires arabes, le capitaine d'état-major Durieu, qui le rassurerait sur nos intentions toutes pacifiques et conciliantes. Il y a consenti après bien des hésitations.

» Tedjini est un homme de trente-six à quarante ans,

replet, bien portant, la peau cuivrée, se gardant dans sa maison comme dans une forteresse... Du reste, Aïn-Maïdi est une ville forte pour des Arabes... Il peut y avoir un millier d'âmes et trois cents fusils... Plus du tiers de la ville est en ruines. L'intérieur des maisons est misérable. La seule casbah de Tedjini a un étage... Aïn-Maïdi est un oasis dans le désert. Hors l'enceinte des jardins, plus un arbre, plus la moindre végétation : des sables, des terrains rocheux.

» Le soir, à six heures, j'étais au bivouac, où j'ai reçu des compliments du général Marey. »

Le général renvoya à Tedjini l'impôt qui avait été exactement payé.

Le 23 mai, la colonne campa à El-Haouïta; le 28, elle était sous les murs de Laghouat, où les habitants lui firent un excellent accueil. Cinq à six cents fantassins armés vinrent à sa rencontre, tirant des coups de fusil en son honneur; le drapeau et la musique du khalifa escortèrent le général. Un marché fut installé dans le camp et une garde de police placée pendant le jour dans la ville, où se rendirent, successivement et par petits groupes, presque tous les officiers et les soldats de la colonne.

Laghouat se développait du Sud-Ouest au Nord-Est sur trois collines, sorte d'arête rocheuse isolée entre la plaine au Nord et le désert au Sud. La pente nord de la ville était déjà à cette époque couverte de maisons; celle du Sud plus escarpée, quelquefois à pic, n'était bâtie que de distance en distance. Les deux sommets extrêmes étaient couronnés par deux tours; sur l'éminence intermédiaire s'élevait une vaste construction de maçonnerie, blanche, sans aucune fenêtre extérieure et appelée le Dar-Sfah (la maison des roches), à cause de l'énorme piédestal de rochers, sur lequel ce palais-forteresse, qui était la kasba de Ben-Salem, était placé avec assez d'audace. Cette citadelle contenait quatre grandes maisons rectangulaires à deux étages, sans fenêtres extérieures, et reliées entre elles par un mur épais. Elle dominait

surtout la partie Sud-Ouest de l'oasis. Un mur séparait les deux quartiers de la ville (1). Chacun d'eux avait son marché, vaste terrain battu situé près des portes. Celui des Serghin s'appelait Souk-el-Kâ, celui des Hallaf Souk-Lekhier (2).

Laghouat comptait alors trois mille cinq cents habitants et cinq cents maisons environ, toutes construites en terre et présentant une cour intérieure et une porte d'entrée très basse ; on pénétrait dans l'intérieur de la maison par un couloir obscur et tortueux. Quelques portes avaient leur encadrement blanchi à la chaux, d'autres étaient surmontées d'une main ouverte, peinte en bleu, destinée à conjurer les mauvais esprits. Toutes ces constructions conservaient une teinte générale brune, qui jetait sur la ville comme un manteau de deuil.

Outre les deux tours carrées, plus habituées à se menacer que prêtes à résister aux attaques de l'extérieur, Laghouat avait une enceinte rectangulaire, formée par un mur de quatre mètres de haut, construit en briques de terre, crénelé et percé de meurtrières. La tour de l'Est, sorte d'obélisque à large base, dominait de haut la plaine et le désert ; la tour de l'Ouest, au contraire, celle des Serghin, était commandée par le petit mamelon sur lequel se trouve le tombeau de Si-el-Hadj-Aïssa, à une petite portée de fusil du rempart. Quatre portes, ménagées dans les murs, au bas de l'escarpement des mamelons, donnaient accès dans Laghouat.

Au Nord et au Sud s'étendaient les jardins, formant comme les ouvrages avancés du système de défense, système excellent d'ailleurs, car ces jardins, coupés en tous sens par des murs de clôture élevés et peu nom-

(1) Ce mur existe encore en partie, ainsi que la porte de communication qui s'ouvrait ou se fermait suivant que les deux partis étaient en état de paix ou de guerre.

(2) Ainsi nommé, parce qu'il se tenait sur les bords de l'Oued-Lekhier.

breux, rendaient extrêmement difficiles les abords de la ville.

La colonne Marey séjourna à Laghouat les 26 et 27 mai; le 28, elle alla camper à Ksar-el-Hiran, le 29 à Boudrine. Ahmed-ben-Salem l'accompagna; sur toute la route, elle reçut les témoignages de soumission des habitants. Le général fit une reconnaissance au Sud de Boudrine et poussa jusqu'au confluent de l'Oued-Djedi et de l'Oued-el-Hameur, réalisant ainsi la prédiction de Si-el-Hadj-Aïssa, ce qui ne contribua pas peu à augmenter la considération déjà très grande dont jouissait ce marabout.

Le général était arrivé au bout de son itinéraire; il reprit la route de Laghouat. Le 1er juin, il reçut sous les murs de cette ville une lettre du général de Bar, commandant la division d'Alger, qui lui annonçait les préparatifs de guerre contre le Maroc et lui donnait l'ordre de hâter son retour. Le général Marey avait eu l'intention de ramener avec lui la pièce de canon que les Beni-Laghouat avaient prise à Abd-el-Baki; mais tout bien considéré, il se décida à la laisser à Ahmed-ben-Salem, non seulement pour ne pas ajouter aux difficultés de sa position par un acte de défiance, mais encore pour lui conserver, le cas échéant, l'avantage moral et physique tenant à l'emploi de l'artillerie.

Le 2 juin, la colonne partait pour Tiaret. Le khalifa avait été reconnu le 23 mai à El-Haouïta devant les officiers de la colonne et les chefs indigènes. Lecture avait été faite de son brevet en français et en arabe. Yahia-ben-Maamar, son frère, était son agha à Laghouat, Ben-Nacer-ben-Chora, son gendre, son agha chez les Larbâa. Rien ne fut changé dans l'organisation des ksours, qui restèrent administrés par une djemâa, composée d'autant de membres qu'il y avait de partis différents; seuls, Ksar-el-Hiran et Tadjemout reçurent un hakem. Les Oulad-Atallah, les Harazlia et les Saïd-Otba eurent des caïds. Les Larbâa étaient formés de

trois fractions (Oulad-Salah, Maamra et Hadjadj, dont chacune était divisée en Gheraba et Cheraga (de l'Ouest et de l'Est), à cause de la situation de leurs campements par rapport à Laghouat. Souvent les Gheraba et les Cheraga se faisaient la guerre. Or, en 1843, les Cheraga étaient venus dans le Tell et avaient reçu de nous trois caïds, qui, en 1844, prétendirent administrer les Gheraba. Devant les protestations de ces derniers, et sur l'avis du khalifa, le général leur donna aussi des caïds. L'impôt, fixé à trente-sept mille boudjoux, fut payé en huit jours, malgré l'éloignement de certaines tribus, et l'attitude hostile du Maroc qui réagissait fortement sur le pays; c'était une preuve éclatante de la soumission de cette région.

Dans son rapport, le général Marey signale le parti que l'on pouvait tirer de cet état de choses : « Le khalifa Ahmed-ben-Salem, » dit-il, « présente de grandes garanties; tous ses ksours sont à la disposition de nos colonnes; les populations qu'il régit viennent toutes les années dans le Tell; il est positivement ennemi d'Abd-el-Kader, dont il a tué un khalifa, et chassé l'autre; il a tenu, malgré les événements de l'Ouest, les engagements pris quand rien ne faisait croire à la guerre avec le Maroc; il y aurait lieu de fortifier sa position et de lui accorder un traitement de dix-huit mille francs, de deux mille cinq cents francs pour chacun de ses aghas, et de plus l'inscription de vingt cavaliers et de deux cents fantassins. Les khalifas placés auprès de nos postes ont des avantages analogues; on peut donc admettre que ces propositions ne sont pas exagérées, à l'égard d'un fonctionnaire qui doit se suffire à lui-même, qui peut jouer un rôle important, et qui deviendra le point de mire de tous nos ennemis du Sud et de l'Ouest.

» On pourrait tirer parti du khalifa de trois façons : 1° pour soumettre tous les pays qui, au Sud ou à l'Ouest, sont indépendants ou hostiles; 2° pour attirer vers

Alger le commerce de l'intérieur, qui se dirige en partie vers Tunis ou le Maroc; 3° pour intimider les populations sur lesquelles s'appuie Abd-el-Kader et même pour combattre celui-ci. En effet, Ahmed-ben-Salem est le plus puissant des chefs du Sud. Fortement soutenu par nous, il l'attaquerait avec avantage, surtout avec l'appui de Tedjini qui est très bien avec lui, hait l'émir et certainement favoriserait cette guerre de toute son influence religieuse. La force militaire de notre khalifa est de douze cents fantassins, de cinq cents cavaliers et d'une pièce de canon.

» Tout le commerce de l'intérieur se dirige actuellement vers le Maroc et la Tunisie. Il est certain que si Laghouat était fortement organisée, on pourrait ramener vers Alger une grande partie du commerce de l'intérieur. C'est en effet le point du désert le plus voisin d'Alger.

» Il semble donc qu'il y aurait un grand intérêt à organiser fortement Laghouat : 1° pour en faire un centre d'action militaire, administratif, politique et commercial; 2° pour couper toute communication entre l'Est et l'Ouest de l'Algérie sans notre concours; 3° pour placer la partie la plus hostile de l'Algérie, les Oulad-Sidi-Cheikh, entre un khalifa puissant et la division d'Oran. »

La guerre avec le Maroc détourna l'attention du gouverneur général. On se contenta de donner à Ahmed-ben-Salem et à ses aghas le traitement demandé, et le commandement sur les ksours de Laghouat, Ksar-el-Hiran, El-Assafia, El-Haouïta, Tadjemout et Aïn-Madhi, ainsi que sur les tribus des Larbâa, des Harazlia, des Oulad-Atallah et des Saïd-Otba.

III

En 1846, Abd-el-Kader, appelé par Si-Chérif-bel-Arch, des Oulad-Rouini, qui venait de gagner à sa cause les

Oulad-Naïl, parut dans le Sud de Médéa. Toutes les tribus se soulevèrent; Ahmed-ben-Salem, presque seul, nous resta fidèle. Djelloul-ben-Yahia (1), agha du Djebel-Amour, garda une attitude fort équivoque, et ne fit rien pour maintenir ses tribus dans le devoir et s'opposer à la retraite de l'émir, lorsque celui-ci, poursuivi par le général Yusuf, traversa la partie nord du Djebel-Amour. En conséquence, le général Yusuf demanda au duc d'Aumale la destitution et l'arrestation de ce chef. « Tout en agissant avec vigueur pour obtenir promptement des résultats, » lui répondit le duc d'Aumale, le 6 mai 1846, de son camp d'El-Béïda, « vous emploierez des ménagements dans vos rapports avec Djelloul, de manière à lui laisser la porte ouverte pour le retour et à garder la possibilité de le maintenir dans sa position. Vous comprendrez qu'après avoir fait une expédition pour le châtier, ou plutôt pour l'éclairer, il serait fort onéreux d'en faire plusieurs autres pour appuyer son successeur. Il sera beaucoup plus politique de ne pas nous rendre hostile son influence dans le pays, mais de l'amoindrir à notre profit par l'effet même de sa soumission et de la punition qui lui sera infligée. Vous ne devez qu'à la dernière extrémité avoir recours à son parent et compétiteur Messaoud. Vous ne quitterez pas le pays sans avoir, s'il est nécessaire, fortement châtié la population et avoir perçu l'impôt dont je fixe le montant dans un tableau que je joins à cette lettre. Évitez dans vos courses de passer près d'Aïn-Madhi, contre laquelle je dois vous interdire toute entreprise. Il importe de ne pas nous attaquer au prestige de sainteté qui entoure cette ville. Recevez donc bien les envoyés de Tedjini, s'il en vient, mais n'en exigez rien. J'écrirai à M. le gouverneur pour connaître son avis sur la possi-

(1) Avant notre arrivée dans le pays, Djelloul-ben-Yahia était déjà au pouvoir et, pour se débarrasser de rivaux possibles, il avait fait assassiner ses plus proches parents. Son frère Ed-Din avait seul trouvé grâce devant lui.

bilité d'adjoindre le Djebel-Amour au khalifa de Laghouat. »

En dépit de ces ménagements, Djelloul, qui continuait malgré tout à nous faire opposition, dut être arrêté et interné à Médéa. Messaoud le remplaça et releva du khalifa de Laghouat.

Les Oulad-Yahia-ben-Salem et les Oulad-Saad-ben-Salem, de la confédération des Oulad-Naïl, campaient souvent dans les environs de Laghouat; ils furent mis également sous les ordres de notre khalifa.

Au mois de février 1847, le général Marey entreprit une tournée dans le Sud de Médéa, pour étouffer à son début une insurrection fomentée par Si-Moussa-bou-Hamar (l'homme à l'âne) (1), chef de l'ordre mendiant des Derkaoua, qui comptait de nombreux partisans chez les Beni-Laghouat et les Oulad-Naïl. Si-Moussa faillit être enlevé à Messâad; il s'enfuit précipitamment à Metlili, où sa réputation de sainteté l'avait précédé et lui valut un excellent accueil.

Peu de temps après, des troubles survenus dans le Djebel-Amour, où Messaoud s'était aliéné tous les esprits, nécessitèrent la rentrée en campagne du général Yusuf. Conformément aux instructions du maréchal Bugeaud, en date du 2 mai 1847, le cheikh Messaoud fut destitué et envoyé à Laghouat avec toute sa famille; Djelloul-ben-Yahia, nommé de nouveau agha du Djebel-Amour, eut

(1) Si-Moussa-ben-Hassem-el-Masri était né en Égypte. Après un voyage en Syrie et à Constantinople, il se rendit à Alger, puis à Tripoli, où Si-Mohammed-ben-Hamza, chef de la confrérie des Chadlya, le convertit à ses idées. La confrérie des Chadlya est la même que celle des Derkaoua, seulement elle est plus ancienne en date et est propre à la Tripolitaine et à la Tunisie, tandis que la seconde est particulière à l'Algérie. En 1829, Si-Moussa arriva à Laghouat et y fit de nombreux prosélytes, ainsi que chez les Oulad-Naïl. Il fonda une zaouïa à Messâad. En 1845, il entra en campagne contre Abd-el-Kader, parvint à s'emparer de Médéa, mais fut complètement battu dans un sanglant combat qu'il livra à l'émir, non loin du Djebel-Mouzaïa. Il se réfugia à Messâad, puis à Laghouat, où il continua à recruter des adhérents à la confrérie des Derkaoua.

sous ses ordres les ksours de Tadjerouna et d'El-Maïa, et fut indépendant du khalifa Ahmed-ben-Salem.

Les Saïd d'Ouargla venaient fréquemment camper au Sud-Est du Djebel-Amour et étaient une source de discorde entre nos chefs du Sud. Le maréchal Bugeaud décida que cette tribu, qui n'était comprise ni dans la circonscription territoriale du khalifa de Laghouat, ni dans celle de l'aghalik de Djelloul, n'appartiendrait en propre ni au khalifa ni à l'agha ; elle dépendrait momentanément de l'un ou de l'autre, selon l'endroit où elle établirait son campement.

Sur ces entrefaites, de graves dissensions venaient de s'élever entre Ahmed-ben-Salem et son gendre Ben-Nacer-ben-Chora, l'agha des Larbâa. Le père de Ben-Naçer avait été autrefois tué à El-Feidj (1), dans une rencontre avec les partisans de Ben-Salem, commandés par Taïeb-ben-Megaouas. Ben-Naçer n'avait jamais pardonné cette mort et attendait avec impatience l'occasion d'en tirer vengeance. Aussi fut-il profondément irrité lorsque le khalifa, malgré son opposition, nomma caïd des Mâamra Mohammed-ben-Taïeb (2), le fils de son ennemi. Il alla porter plainte au général Yusuf. Celui-ci parvint à réconcilier les deux adversaires ; mais l'amour-propre de Ben-Nacer n'était pas satisfait, et le motif le plus futile devait ramener la discorde.

Après avoir visité Aïn-Madhi et les ksours des environs de Laghouat, la colonne Yusuf rentra à Médéa (17 mai 1847).

En 1848, une grande agitation se manifesta chez les Larbâa ; les uns se groupèrent autour de Ben-Nacer, les autres, sous la conduite de Taïeb-ben-Megaouas et de Mohammed-ben-Taïeb, son fils, suivirent la fortune du khalifa. Ben-Nacer, accompagné de ses principaux

---

(1) El-Feidj est situé à onze lieues au Nord-Est de Laghouat.

(2) Mohammed-ben-Taïeb est le père de l'agha Lakhdar, qui commande actuellement les Larbâa.

partisans, alla trouver le général Marey alors campé à El-Hammam et se plaignit des vexations qu'Ahmed-ben-Salem lui faisait subir. Fatigué de ces plaintes continuelles, le général destitua Ben-Nacer. Mais les Hadjadj et les Harazlia, qui avaient pris fait et cause pour lui, firent quelque temps après une importante razzia sur les Oulad-Saad-ben-Salem, soumis au khalifa, et se retirèrent dans le Sud, revendiquant hautement leur indépendance.

Au printemps de 1849, une sourde agitation commença à régner dans le Sud de Médéa; Si-Moussa-bou-Hamar venait de rentrer à Laghouat, accueilli avec enthousiasme par les habitants; le khalifa lui-même lui avait envoyé de riches cadeaux. A la même époque, Bou-Zian soulevait Zaatcha, et, afin de rendre la lutte plus générale et de lui donner un caractère religieux, faisait appel aux confréries. Si-Moussa lui amenait un certain nombre de volontaires (1). Telli-ben-Lekhal, ancien agha de l'émir, soulevait également quelques fractions des Oulad-Naïl, entre autres les Oulad-Si-Ahmed, et, ne pouvant rejoindre Bou-Zian, tenait la campagne dans les environs de Messâad. Cet état de choses attira l'attention du gouverneur, qui, au mois de juin, ordonna la formation à Médéa d'une colonne qui fut confiée au général de Ladmirault.

Cependant, les ennemis du khalifa, fatigués de leurs tentatives restées infructueuses auprès de l'autorité militaire, avaient porté leurs plaintes devant les autorités judiciaires d'Alger; elles y avaient été accueillies et le général Blangini, commandant la division, avait reçu un volumineux dossier renfermant une enquête sur

(1) Pendant le siège de Zaatcha, Si-Moussa fut un des plus acharnés à la lutte, et, lorsque la ville fut prise, se fit sauter avec la maison dans laquelle il s'était défendu en désespéré. Son fils, Si-bou-Bekker-ben-Moussa, habite actuellement Laghouat, et se tient sur une très grande réserve à l'égard des fonctionnaires français et des agents indigènes au service de la France.

des faits qualifiés assassinats, imputés au khalifa de Laghouat. Ce petit avantage des ennemis de Ben-Salem, grossi par la distance, porta un tel coup au khalifa, que celui-ci, fort alarmé, se rendit à Médéa. Il y vit le général Blangini, et s'efforça de le convaincre de l'importance que les Français devaient mettre à ne pas se départir à son égard de leur ancienne ligne de conduite; il se plaignit amèrement de ce qu'on laissait son autorité s'affaiblir sous les calomnies répandues par ses ennemis et accueillies à Médéa, Blida et Alger. Les renseignements qu'il donna sur les désordres qui régnaient dans le Sud tendaient à prouver qu'en dehors de lui nous n'avions que des ennemis.

Le général Blangini le rassura sur nos intentions à son égard, et lui donna en public tous les témoignages possibles d'intérêt et de confiance. Il parvint à le calmer. A peu près rassuré, le khalifa demanda et obtint le rétablissement de Ben-Nacer dans ses fonctions d'agha des Larbâa. Toutefois les Hadjadj et les Harazlia dissidents refusèrent de se soumettre.

Telli-ben-Lekhal fut surpris, le 14 octobre, par le lieutenant Gruard et le sous-lieutenant Carrus, des affaires indigènes, mais parvint à s'échapper. Les Oulad-Si-Ahmed et ses autres partisans furent complètement battus et contraints de demander l'aman. La chute retentissante de Zaatcha contribua d'ailleurs dans une large mesure au rétablissement de l'ordre dans le Sud de Médéa.

Néanmoins il était nécessaire de s'occuper sérieusement des Oulad-Naïl, chez qui Telli-ben-Lekhal avait acquis une certaine influence, depuis que Si-Chérif-bel-Arch, ex-khalifa de l'émir, avait été interné à Boghar. Il parut politique, pour dominer ces tribus remuantes, de leur donner un chef intelligent et énergique. On jeta les yeux sur Si-Chérif, auquel les titres d'homme de poudre, de marabout et d'ex-khalifa de l'émir donnaient un grand prestige. Il accepta tout ce qui lui fut proposé,

heureux de pouvoir reprendre son autorité sur ses compatriotes, et jaloux de l'influence que Telli avait su acquérir pendant son absence; au printemps de 1850, il fut nommé agha des Oulad-Naïl et eut sous ses ordres toutes les tribus de cette confédération qui relevaient du cercle de Médéa, à l'exception de celles du bach-aghalik du Titteri, et des Oulad-Saad-ben-Salem, qui relevaient du khalifa de Laghouat.

Quelque temps après, l'agha Yahia-ben-Maamar vint camper à Zénina, chez les Oulad-Saad-ben-Salem, pour percevoir l'impôt; il les persuada d'envoyer leurs chevaux dans les pâturages de Tagguin; mais, le 23 mai, les Hadjadj et les Harazlia dissidents tombèrent sur les troupeaux de cette tribu, en tuèrent les gardiens et firent un important butin; le 25 mai, une nouvelle razzia réussit également. Dans ces deux affaires, les Oulad-Saad-ben-Salem perdirent deux mille chameaux et de nombreux moutons. A cette nouvelle, les Larbâa, campés avec Ben-Nacer à Chabounia, dans le Titteri, ne parlèrent de rien moins que d'aller rejoindre leurs frères en razzant toutes les tribus placées sur leur chemin. Ils protestèrent contre l'autorité du khalifa et firent secrètement des achats de grains sur les marchés de Boghar et de Téniet.

Le colonel de Cambray, commandant le bureau arabe de Médéa, averti par Touati, fils d'Ahmed-ben-Salem, s'empressa de mander Ben-Nacer et les principaux chefs des Larbâa (23 juillet 1850); ils obéirent, et pressés de questions par le colonel de Cambray, finirent par avouer que quelques-uns des leurs avaient eu, en effet, l'intention de rejoindre les Hadjadj, mais qu'ils avaient actuellement changé d'idée et que tout était rentré dans l'ordre.

Quelques jours plus tard, les dissidents firent encore une nouvelle razzia sur les Oulad-Saad-ben-Salem et sur les gens d'Oumache. Irrités de se voir livrés sans défense aux entreprises de quelques pillards, les Oulad-

Naïl commencèrent à murmurer, et Si-Chérif, se faisant leur interprète, demanda et obtint l'autorisation de poursuivre les rebelles. A la tête de cinq cents cavaliers et de nombreux fantassins montés sur des chameaux, il les surprit, le 2 septembre 1850, près de Guerrara et leur tua quarante cavaliers. Quelques jours après, il leur enleva leurs troupeaux et leur tua encore vingt-six hommes. Sur les instances du khalifa, on accorda l'aman aux Hadjadj. L'indemnité due aux Oulad-Saad-ben-Salem fut fixée à vingt-cinq mille boudjoux, et Ahmed-ben-Salem fut chargé de la percevoir. Mais, désireux de ne rien donner de leurs propres richesses, les dissidents allèrent razzer, en janvier 1851, les Oulad-Aïssa, qui, croyant les hostilités terminées, campaient sans se garder dans les environs de Messâad. Les dissidents remirent au khalifa douze mille francs, qui furent envoyés à Médéa et cinquante-six chameaux, qui furent répartis entre ceux qui avaient subi les principales pertes.

Au mois d'avril 1851, le khalifa de Laghouat rendit compte que les Oulad-Yahia-ben-Salem et les Oulad-Saïd-ben-Salem avaient chassé ses méghazni et refusaient de payer l'impôt. Il présentait ces tribus comme rebelles et réclamait l'intervention des troupes françaises. Mais le général de Ladmirault, commandant la subdivision de Médéa, avait déjà reçu des plaintes de ces tribus au sujet des exactions du khalifa et de ses agents. Aussi, avant d'ajouter foi au rapport d'Ahmed-ben-Salem, il leur écrivit pour les engager à verser l'impôt et à venir ensuite lui demander justice. Les deux tribus déclarèrent être prêtes à verser l'impôt entre les mains d'officiers français, mais supplièrent le général de n'en confier le recouvrement ni aux chefs indigènes, ni à leurs agents, qui les ruinaient par leurs exactions.

Devant la persistance du khalifa à présenter cette agitation comme un commencement d'insurrection, une

colonne expéditionnaire fut formée à Médéa dans le courant du mois de mai et mise sous les ordres du général de Ladmirault. Le 3 juin, elle arrivait à Djelfa, où les tribus avaient été convoquées, ainsi que le khalifa de Laghouat et l'agha Si-Chérif-bel-Arch.

L'enquête faite par le général amena la découverte de faits très graves, et prouva clairement la culpabilité du khalifa, qui avait abusé de sa situation pour satisfaire sa cupidité. On apprit qu'après leur coup de main sur les Oulad-Saad-ben-Salem en mai 1850, les dissidents étaient passés à Laghouat avec leurs prises et avaient été hébergés par les habitants, sans que le khalifa s'y fût opposé. Bien plus, quand les cavaliers des Oulad-Saad étaient venus lui demander aide et protection, il ne s'était nullement préoccupé d'eux et avait laissé les dissidents s'éloigner avec leurs prises. Il devenait évident que si Ahmed-ben-Salem et son frère n'avaient pas organisé ce coup de main, ils l'avaient du moins favorisé, l'un en faisant éloigner les chevaux des Oulad-Saad-ben-Salem et en leur enlevant tout moyen de défense, l'autre en leur refusant tout secours et en donnant asile à leurs ennemis. On apprit, en outre, que, lorsque les dissidents allèrent razzer les Oulad-Aïssa, Ali, fils du khalifa, se trouvait au milieu d'eux pour recevoir l'amende qui leur avait été infligée; il ne put ou ne voulut les retenir. Les Oulad-Aïssa relevaient de Ben-Yahia-ben-Aïssa, bachagha du Titteri; ils s'adressèrent à lui pour obtenir justice, mais le khalifa de Laghouat avait acheté son silence en lui envoyant de riches cadeaux.

Tous ces faits étaient restés ignorés jusqu'alors, car Ahmed-ben-Salem avait fait répandre le bruit que tous ceux qui iraient à Médéa sans son consentement seraient immédiatement jetés en prison, sur les rapports de son fils Ali, qui résidait ordinairement dans cette ville, et qui était, disait-il, très écouté des Français. D'ailleurs, le khalifa n'hésitait pas à recourir à la violence et au

meurtre pour étouffer les réclamations. Ainsi, en 1849, le général de Ladmirault avait reçu une plainte d'un certain El-Hadj-Ali, de Laghouat. Quelque temps après, cet Arabe profita, pour se rendre dans le Tell, du départ d'une caravane de Beni-Laghouat, qui venaient vendre leurs marchandises à la colonne française et en même temps adresser diverses réclamations au général. Informé de ce fait, le khalifa donna l'ordre aux Mekhalif-Lazereg de les tuer tous. Cet ordre fut exécuté et les assassins restèrent impunis.

Après s'être rendu compte de la situation, le général de Ladmirault proposa, pour apaiser les tribus, de les placer sous le commandement de chefs indépendants du khalifa et relevant directement de Médéa. Un officier de bureau arabe serait désormais chargé de la répartition et de la perception de l'impôt; il fit ressortir également toute l'importance qu'il y avait à donner aux Larbâa un chef énergique, qui pût les empêcher de commettre les actes de brigandage qu'Ahmed-ben-Salem était impuissant à réprimer, quand il ne les encourageait pas.

Ben-Nacer-ben-Chora était alors le seul Arabe du Sud capable de remplir cette mission; le pouvoir s'était transmis dans sa famille de père en fils, et son influence sur les Larbâa était considérable; il fut le candidat du général de Ladmirault. Le gouverneur général n'accepta pas ces propositions. Considérant que Ben-Salem était notre allié depuis longtemps, qu'il nous était resté fidèle pendant les années 1846 et 1847, alors que tout le Sud était en feu et que l'émir tenait la campagne dans les environs de Laghouat, le gouverneur décida que, pour cette fois, on se contenterait de le réprimander. Il était d'ailleurs à notre entière discrétion, car il avait, à notre instigation, engagé presque toute sa fortune dans des constructions récemment faites à Médéa (1). La situation resta donc ce qu'elle était auparavant.

(1) « Déjà très avancé en âge, épuisé par les plaisirs du sérail, » écrivait à ce sujet le gouverneur général, « son existence ne saurait

Au mois de juin 1851, les Larbâa vinrent dans le Tell pour faire leurs achats de grains. L'agha Ben-Nacer, toujours entretenu dans ses idées d'indépendance, et se sentant soutenu par le général de Ladmirault, se rendit à Alger et se plaignit amèrement au colonel Durrieu, alors directeur général des affaires politiques, de la déplorable administration du khalifa. Il déclara qu'il resterait fidèle serviteur de la France, mais qu'il refusait désormais d'obéir à Ahmed-ben-Salem. Très au courant de toutes les intrigues qui se tramaient contre lui, celui-ci était venu également à Alger et s'évertuait à détruire le mauvais effet qu'avaient pu produire les dénonciations plus ou moins fondées de son gendre. Il obtint facilement gain de cause, car le maintien du *statu quo* avait été décidé.

Ben-Nacer, exaspéré, quitta Alger pour aller rejoindre sa tribu et fit activer les achats de grains et commencer les préparatifs de départ. Ahmed-ben-Salem, prévenu par ses espions, rendit compte au colonel Durrieu qu'une défection des Larbâa était imminente. Le général de Ladmirault reçut aussitôt l'ordre d'envoyer un officier du bureau arabe dans cette tribu, afin de se rendre compte de la situation, et d'engager Ben-Nacer et les principaux chefs à se rendre à Médéa ; cet officier était autorisé, dans le cas où il rencontrerait de l'opposition à l'exécution de ces ordres, à convoquer les goums du Titteri et des Oulad-Naïl, avec lesquels il déciderait les Larbâa à se rendre à nos exigences et au besoin les y contraindrait par la force. Cette périlleuse mission fut confiée au lieutenant Carrus, qui connaissait depuis ongtemps les Larbâa et avait su leur inspirer une grande

---

se prolonger longtemps encore. Il est donc probable que, dans un terme assez rapproché, nous serons naturellement débarrassés d'un ami gênant, et que nous pourrons entreprendre, sans réserve et sans ménagement, une organisation meilleure de toutes les tribus et ksours placés sous son commandement. » Archives du gouvernement général de l'Algérie.

confiance. On comptait sur son influence personnelle pour ramener Ben-Nacer à des sentiments plus pacifiques.

Le 3 septembre, le lieutenant Carrus quitta Médéa avec trente spahis et se rendit chez les Larbâa alors campés à Chabounia, non loin de Boghar. Il fut parfaitement accueilli, et ne vit rien d'anormal. Mais, dans l'après-midi du 5 septembre, Bou-Becker, frère de Ben-Nacer, s'introduisit dans sa tente avec une dissimulation parfaite et une apparente bonne foi, et engagea avec lui une conversation fort amicale, au cours de laquelle le lieutenant Carrus fut appelé du dehors par l'agha Ben-Nacer. A peine sorti de sa tente, il constata un certain désordre dans le camp et entendit bientôt les cris de ses spahis assaillis par de nombreux agresseurs. Prendre ses armes fut sa première pensée; mais Bou-Becker avait disparu en les emportant; c'était un véritable guet-apens et toute résistance était impossible. Indigné d'une telle trahison, cet officier accabla Ben-Nacer de reproches, puis chercha à le ramener à de meilleurs sentiments; mais c'était inutile, sa décision était prise. Les prisonniers furent d'ailleurs fort bien traités; l'ordre avait été donné de leur enlever armes et chevaux, afin de les empêcher de fuir, mais de ne leur faire aucun mal. Au moment de lever son camp, Ben-Nacer leur rendit la liberté et partit en protestant de son attachement à la France, mais en déclarant ne se soumettre que lorsqu'il serait délivré du khalifa.

Le lieutenant Carrus regagna Boghar à pied, dans la nuit du 5 au 6 septembre. Dans ces circonstances difficiles, cet officier montra beaucoup d'énergie, de résolution et de dignité. S'il ne réussit pas mieux dans sa mission, c'est que les Larbâa étaient absolument décidés à faire défection. A peine arrivé à Boghar, il convoqua les goums et se mit à la poursuite des fuyards. Il atteignit à l'Oureng, non loin de Chabounia, la queue de la nezla des Larbâa qui venaient de razzer les Rahman et

les Abadlia, et leur enleva un grand nombre de chameaux et de moutons. Djelloul-ben-Yahia et Si-Chérif-bel-Arch, immédiatement prévenus, entrèrent en campagne, mais ne purent arrêter les fuyards, ni les empêcher de razzer les Mekhalif, gardiens des troupeaux des Beni-Laghouat. Quelques fractions des Larbâa, seules, nous restèrent fidèles et campèrent pendant quelque temps encore dans le cercle de Téniet-el-Hâd.

Le Sud de Médéa était de nouveau troublé. Toutefois, comme la défection des Larbâa resta un fait isolé, le général de Ladmirault conserva l'espoir d'en avoir facilement raison, d'autant plus que Ben-Nacer continua pendant quelque temps encore à correspondre avec le bureau arabe. Il espérait, en affectant de protester de son attachement à la France et de donner comme unique raison de son éloignement momentané le désir d'échapper à la domination d'Ahmed-ben-Salem, il espérait, disons-nous, que, pour éviter toute complication, nous lui donnerions enfin ce pouvoir indépendant qu'il désirait depuis si longtemps. En attendant une solution, il se rendit à Ksar-el-Hiran, où ses partisans, chassés de Laghouat, s'étaient réfugiés. Mais se voyant déçu dans ses espérances, il jeta le masque et, dans les premiers jours de novembre, rejoignit, à Rouissat, le chérif d'Ouargla, Mohammed-ben-Abdallah, dont la renommée grandissait et qui groupait sous ses drapeaux tous les mécontents du Sahara.

CHAPITRE III

I

Mohammed-ben-Abdallah, sultan d'Ouargla, était, lorsque nous arrivâmes en Algérie, un simple marabout des Oulad-Sidi-Ahmed-ben-Youcef, fraction de la tribu des R'ocel, qui a ses tentes au nord de Tlemcen; vers 1840, il professait, en qualité de taleb, à la zaouïa de Sidi-Yacoub des Oulad-Sidi-Cheikh et s'appelait Brahim-ben-Abou-Fars, suivant les uns, et Brahim-ben-Abd-Allah, suivant les autres. Jusqu'alors, il s'était fait simplement remarquer par sa grande piété. Mais, vers la fin de l'année 1840, il sentit l'ambition s'éveiller en lui et affecta dès lors une dévotion plus ardente et une pratique plus rigoureuse des prescriptions religieuses. Sa réputation de sainteté ne tarda pas à se répandre dans tout le pays, et il acquit bientôt une grande influence sur les R'ocel, les Beni-Amer et les Thrara.

C'était au plus fort de la lutte contre Abd-el-Kader. Mouley-Cheikh-Ali, agha de l'émir chez les R'ocel, supportait avec peine d'être sous les ordres du khalifa Bou-Hamida. Cette autorité lui devint même si odieuse que, pour s'y soustraire, il résolut de se révolter contre l'émir, dont il n'avait jamais reçu que des bienfaits. Afin de pouvoir opposer à l'influence religieuse d'Abd-el-Kader une influence de même nature, il mit en avant ce marabout dont on parlait beaucoup, et qui venait de prendre le nom de Mohammed-ben-Abdallah. Avec cet homme, à qui il affecta de laisser le premier rang, il parvint à attirer à lui une partie des Beni-Amer et des Thrara.

Le colonel Tempoure, commandant supérieur d'Oran, instruit de cet événement par notre agha Mustapha-ben-Ismaïl, avec lequel Mouley-Cheikh-Ali et Mohammed-ben-Abdallah s'étaient hâtés de se mettre en relation,

entra aussitôt en campagne pour soutenir cette levée de boucliers. Il eut, le 23 décembre 1841, une entrevue avec ce dernier, près de l'Isser. Mohammed avait avec lui deux cents cavaliers, et annonçait en avoir laissé un bien plus grand nombre à Seba-Chiourk. Le colonel, ébloui par cette dignité extérieure dont les musulmans d'un certain rang savent s'envelopper, entraîné d'ailleurs par l'exemple de Mustapha-ben-Ismaïl, et peut-être aussi rendu un peu crédule par le désir naturel de terminer à lui seul une affaire fort importante, vit dans Mohammed-ben-Abdallah un antagoniste redoutable pour Abd-el-Kader, conclut avec lui une espèce d'alliance verbale offensive et défensive, et lui donna le titre de sultan. Puis, il rentra à Oran pour permettre à ses troupes de se reposer. Abd-el-Kader en profita pour attaquer le nouveau sultan, qui dut s'enfuir auprès des Français.

Le général Bugeaud, gouverneur de l'Algérie, arriva après avoir reçu les rapports annonçant l'apparition de Mohammed-ben-Abdallah sur la scène politique. S'étant emparé de Tlemcen, il manda ce personnage auprès de lui, pensant pouvoir en tirer quelques services; mais celui-ci ne parvint à rallier qu'une soixantaine de cavaliers, tant les esprits s'étaient promptement détachés de lui. Cependant le gouvernement l'établit à Tlemcen avec le titre de khalifa.

Le général Bedeau commandait alors dans cette ville. Mohammed étant plus embarrassant qu'utile, le général lui fit comprendre que, sans plus se mêler de rien, il devait vivre en paix au moyen du traitement qui lui était alloué, ce à quoi il parut se résigner assez philosophiquement. Plus tard, comme il continuait à être gênant, on l'engagea à faire le pèlerinage de la Mecque (1). Il comprit que ce conseil était un ordre, et partit, la haine au cœur; à la Mecque, il vit Si-Mohammed-ben-Ali-es-

(1) Cf. Pellissier de Reynaud, *Annales algériennes*, t. III, p. 3 sq.

Senoussi (1), et fut bientôt avec lui en parfaite communauté d'idées.

Après la révolution de 1848, de nombreuses insurrections éclatèrent en Algérie : Si-Senoussi, croyant le moment favorable, résolut d'utiliser l'influence de Mohammed-ben-Abdallah, pour soulever contre nous les tribus sahariennes. D'accord avec les Turcs, il parvint à lui persuader qu'il était destiné à jeter tous les Français à la mer, et le décida à se rendre en Algérie. En 1849, Mohammed-ben-Abdallah s'embarqua pour la Tripolitaine avec Izzet-Pacha, gouverneur de cette province. De Tripoli, il se rendit à Ghadamès, puis à Touggourt. Mal reçu dans cette ville, il se décida à gagner Ouargla, espérant profiter de l'anarchie qui y régnait pour s'emparer plus facilement du pouvoir. Si-Senoussi l'avait d'ailleurs chaudement recommandé à une sainte maraboute, Lalla-Zohra, et à Ould-Allah-ben-Khaled, chef influent des Mkhadma.

Il fut parfaitement reçu et sa dévotion lui acquit en peu de temps une certaine influence et une grande réputation de sainteté. Au mois de mai 1850, le lieutenant Carrus, alors à Laghouat, signala à l'autorité supérieure la présence de ce marabout dans le Sud. Il avait été lui-même prévenu de ce fait par un certain Addoun-ben-Saïd, amin des Beni-Mzab à Blida, qui était allé à Beni-Isguen pour affaires. Ayant appris par la voix publique qu'un marabout prêchait la guerre sainte à Ouargla, Addoun, désireux d'en avoir le cœur net, se rendit dans cette ville et vit, en effet, Mohammed-ben-Abdallah, autour de qui commençaient à se grouper un certain nombre d'Arabes du Sud.

Peu après, Ben-Babbia, sultan d'Ouargla, mourut, et

(1) C'était un des mokaddem les plus influents de l'ordre de Mouley-eth-Thaiyeb. Il a fondé une confrérie qui est devenue très redoutable et dont les khouans appartiennent au 4e groupe, celui des Mohammédia. La zaouïa principale est en Tripolitaine. Sid-es-Senoussi est mort en 1859.

les gens de ce ksar, poussés par Lalla-Zohra et Ould-Allah-ben-Khaled, s'empressaient d'offrir le pouvoir à Mohammed-ben-Abdallah. Celui-ci, après s'être fait longtemps prier, accepta, paraissant se sacrifier pour faire le bonheur de ceux dont il était devenu le compatriote. Il fut, en conséquence, nommé sultan.

Le premier essai qu'il fit de sa puissance fut de sommer le cheikh Abou-Hafs de N'gouça de lui faire sa soumission ; mais celui-ci s'enfuit à Tiaret (août 1850). Le sultan résolut ensuite de se venger des Oulad-Moulat qui l'avaient mal accueilli à son passage à Touggourt, et auxquels il attribuait son échec dans cette région. Les Oulad-Moulat furent complétement razzés. Enhardi par ce succès et renforcé par les Chaanbâ de Metlili, Mohammed décida de tenter un coup de main sur Touggourt, où l'appelait Soliman-ben-Djellab, parent et ennemi du cheikh de cette ville.

Le 2 octobre, Mohammed-ben-Abdallah entra, sans coup férir, à Temacin ; aussitôt tous les mécontents de l'Oued-Ri'r se rallièrent à lui. Mais le 5 octobre, le cheikh Ben-Djellab vint l'attaquer et le battit après une lutte très vive. Reconnaissable au burnous vert qu'il portait, le sultan fut blessé, et ne dut son salut qu'au dévouement des Chaanbâ, dont plusieurs lui firent un rempart de leur corps. Il laissa cinquante des siens sur le terrain ; Ben-Djellab ne perdit que six cavaliers. Le 8 octobre, ce dernier vint de nouveau attaquer Mohammed-ben-Abdallah dans Temacin ; mais les gens du ksar, embusqués dans les jardins, lui firent subir des pertes sérieuses, et quelques cavaliers, tombant sur ses derrières, jetèrent la panique parmi ses partisans, qui s'enfuirent à Touggourt. Toutefois, désespérant d'entrer de vive force dans cette ville, le sultan reprit le chemin d'Ouargla.

Quelques jours après, Ben-Nacer le rejoignit à Rouissat, avec les Larbâa dissidents. Grâce à ce puissant renfort, grâce surtout à l'intelligence et à l'audace de

Ben-Nacer, le chérif put espérer un moment que ses ambitieux projets se réaliseraient, et qu'il pourrait nous tenir en échec dans le Sahara. Mais, avant de commencer ses opérations, il tenta de gagner Si-Chérif à sa cause et lui fit écrire par Ben-Nacer la lettre suivante :

« A notre ami, Sid-Mohammed-el-Chérif! Salut à vous, de la part de vos frères, qui composent la djemâa des Larbâa, et notamment l'agha Ben-Nacer, Saâd-ben-M'bareck, etc....

» Nous vous informons que la djemâa de Sidi-Mohammed-ben-Abdallah est arrivée, et avec elle, celles des Mkhadma et des Chaanbâ. Nous avons, avec toute la sincérité du cœur, formé alliance avec elles; car, nous n'avons plus rien à espérer dans le pays des Français, et nous désirons nous rapprocher de Dieu. Nous vous considérons comme un des nôtres, et tout à fait pour nous, comme aussi vous devez nous compter entièrement à vous. C'est pourquoi, il est inutile de vous faire des recommandations. Salut! (1). »

Si-Chérif ne daigna même pas répondre, et se contenta d'envoyer cette lettre à Médéa (10 novembre 1851). Le 26 novembre, on apprit que les Saïd-Atba s'étaient ralliés au chérif d'Ouargla, et que les Oulad-Yacoub du Djebel-Amour s'étaient rendus au M'zab dans la même intention, mais qu'arrivés à Berrian, ils avaient changé d'idée et étaient rentrés sur leur territoire habituel.

Quelques jours après (11 décembre), le chérif enleva à Oglet-el-Medagguin, non loin de Laghouat, la majeure partie des troupeaux des Oulad-Saâd-ben-Salem. A cette nouvelle, les Oulad-Naïl coururent aux armes et réclamèrent vengeance. Si-Chérif se fit leur interprète auprès de l'autorité française, et se plaignit amèrement de l'incurie du khalifa de Laghouat. Des mesures furent

(1) Archives du Gouvernement général de l'Algérie.

prises aussitôt pour donner satisfaction à ces légitimes réclamations ; et, le 2 janvier 1852, les goums des Oulad-Naïl, des Larbâa, des Beni-Laghouat et du Djebel-Amour furent convoqués à Aguebet-el-Medagguin, pour être mis sous les ordres de Si-Chérif, auquel fut confiée la direction des opérations.

Arrivé avec cinq cents cavaliers des Oulad-Naïl au lieu du rendez-vous, Si-Chérif apprit que le khalifa l'attendait à Berrian avec les contingents du Djebel-Amour. Il s'y rendit immédiatement, mais n'y trouva que cent cinquante cavaliers, commandés par Cheikh-Ali, auquel étaient adjoints Bou-Zian et Boudjera, chefs des Larbâa, en qui le khalifa disait avoir une grande confiance. Quelques jours après, Ed-Din-ben-Yahia, frère de Djelloul, lui amena cent cinquante cavaliers du Djebel-Amour ; mais, manquant de vivres, et se sentant peu en sûreté à Berrian, dont les habitants montraient des dispositions hostiles, Si-Chérif dut se retirer à Beni-Isguen, où il fut bien accueilli et put se procurer tout ce dont il avait besoin.

Mohammed-ben-Abdallah était à Metlili ; appelé par Bou-Zian et Boudjera, qui lui promettaient la défection des Larbâa, il accourut et prit au M'zab un renfort de cinq cents fantassins. Les deux partis se rencontrèrent à Aguerab, le 17 janvier 1852, vers trois heures de l'après-midi. Si-Chérif, à la tête du goum des Oulad-Naïl, enfonça l'ennemi, mais pris traîtreusement en queue par Bou-Zian et Boudjera, qui avaient entraîné avec eux les Larbâa et une partie des Oulad-Yacoub, il fut forcé de se retirer, et vint camper sur l'Oued-Djedi, au sud du Djebel-bou-Khaïl.

Exaspéré par cette trahison, Si-Chérif en rendit compte immédiatement au commandant supérieur du cercle de Boghar. « Et si vous êtes Français, comme je vous connais, avec du nerf et du courage, » dit-il dans sa lettre, « vous nous vengerez de ceux qui nous ont trahis. » D'ailleurs, on ne le laissa pas sans secours ; le capitaine

Pein, commandant supérieur de Bou-Saâda, vint immédiatement le rejoindre sur l'Oued-Djedi.

Ces événements prouvaient une fois de plus que l'organisation du Sud de Médéa était vicieuse et que l'autorité ne pouvait être confiée dans ce pays à un habitant des ksours. La conduite du khalifa accusait une complète impuissance à gouverner les nomades ou une politique tortueuse calculée en vue de ses propres intérêts. Si-Chérif, au contraire, s'était montré dans cette circonstance, comme toujours d'ailleurs, depuis qu'il s'était rallié à nous, brave, intelligent et dévoué. L'expérience qui venait d'être faite entre ces deux chefs devait nous dicter la marche à suivre. En tout cas, il fallait agir et créer dans le Sud une barrière indigène assez forte pour protéger, à l'aide de ses propres ressources, cette partie de nos frontières du Tell.

Le 7 février, le général Randon donna au général de Ladmirault l'ordre de former à Boghar une colonne mobile. Les goums du Titteri et du Tell furent convoqués. Ils fournirent quinze cents cavaliers conduits par les khalifas des aghas. Ces goums, joints à ceux des Oulad-Naïl, furent placés sous le haut commandement de Si-Chérif-bel-Arch. La colonne se composait, en outre, de quatre escadrons du 1er de spahis, du 6e escadron du 1er de chasseurs d'Afrique, du bataillon de tirailleurs indigènes d'Alger, de deux bataillons du 12e de ligne et d'une section d'obusiers de montagne.

La nouvelle organisation politique du Sud avait été dictée au commandant de la colonne par le général Randon. Si-Chérif-bel-Arch devait avoir sous son commandement tous les Oulad-Naïl de la subdivision de Médéa. Quant à Ben-Salem, qui n'avait pas les qualités nécessaires pour remplir le rôle si important qu'on lui avait confié, il devait venir se fixer à Médéa, où l'appelaient des intérêts matériels importants; il pourrait d'ailleurs s'y livrer en paix aux transactions commerciales, qui convenaient mieux à son caractère que les

affaires politiques. Toutefois, pour reconnaître les services passés, l'un de ses fils conserverait le commandement de la ville de Laghouat et des ksours avec le titre d'agha, et le traitement qui y était affecté.

« Il importe également, » ajoutait le Gouverneur, « de se préoccuper de l'organisation qui sera donnée à la grande tribu des Larbâa, qui a été une des causes déterminantes des derniers troubles. Cette tribu, après ses nombreux conflits avec les Oulad-Naïl, ne saurait être placée sous le commandement de Si-Chérif. Il faut aviser à constituer les Larbâa isolément, à les faire relever de l'autorité française, sans les faire passer par l'intermédiaire d'un chef indigène qui ne serait point choisi parmi eux. C'est ce que désire surtout cette tribu, et il faut le lui accorder; car, bien que nous soyons mécontents d'elle, cela est en tout conforme à nos intérêts politiques (1). »

Pour se rendre à Laghouat, le général de Ladmirault choisit la route suivie en 1844 par le général Monge. Le 22 février, il quitta Tagguin, et le 4 mars, vint camper sous les murs de Laghouat. Après avoir communiqué ses instructions à Ahmed-ben-Salem, il le retint à son camp tout en le traitant avec bonté. Il marcha ensuite sur Ksar-el-Hiran, qui jusqu'alors était resté aux mains des dissidents, y entra sans coup férir et organisa ce ksar en place de dépôt, y laissant des approvisionnements à la garde d'un bataillon du 12e de ligne et d'un peloton de spahis. Le 13 mars, il retourna à Laghouat au-devant d'un convoi de ravitaillement venant de Boghar et du 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique qui, parti de Cherchell, se rendait à Laghouat par Teniet-el-Hâd, Tagguin et Tadjemout. Le convoi arriva sans encombre, mais le 2e bataillon d'Afrique reçut en route l'ordre de rebrousser chemin et de rentrer dans le Tell.

Cependant, la situation était devenue grave dans le Sud

(1) Archives du Gouvernement général de l'Algérie.

de la province d'Oran et au Djebel-Amour. Si-Hamza, agha des Oulad-Sidi-Cheikh, dont l'influence religieuse était considérable sur les tribus de cette région, venait de se laisser gagner par les avances et les sollicitations du sultan d'Ouargla ; ses contingents se rassemblaient, prêts à partir pour le Sud. Pour empêcher cette défection, le commandant Déligny réunit à Tiaret une colonne forte d'un bataillon d'infanterie, d'un escadron du 2e de spahis et des goums, se dirigea vers Géryville et donna à Si-Hamza l'ordre de se rapprocher de lui. Effectivement, sous prétexte de concourir aux opérations de la colonne Déligny, Si-Hamza vint camper sur l'Oued-Zergoun, à deux marches au sud-est d'El-Maïa, dans la direction du M'zab, avec les Oulad-Sidi-Cheikh-Gheraba et la majeure partie des Lar'ouates-Ksel.

Le 25 mars, Mohammed-ben-Abdallah, dérobant habilement sa marche, passa dans les environs de Laghouat, alors occupée par la colonne de Médéa, et alla razzer les Oulad-Yacoub, campés près d'El-Maïa. Il descendit ensuite l'Oued-Zergoun et vint installer son camp près des Oulad-Sidi-Cheikh. Si-Hamza lui envoya trois chevaux de soumission, mais n'osa pas se rendre auprès de lui.

Aussitôt averti, le général de Ladmirault quitta Laghouat et prit position à Tadjerouna, aux sources de l'Oued-Zergoun. A son approche, le chérif reprit la route du Sud ; Si-Hamza, inquiet, se replia sur l'Oued-Segguer et s'arrêta sous les murs de Brézina. La vallée de l'Oued-Segguer restait sa ligne de retraite, tant que la colonne de Médéa serait sur les hautes eaux de l'Oued-Zergoun. Mais, le 2 août, le commandant Déligny, modifiant son itinéraire en raison des événements, vint camper non loin de Stitten, surveillant les ksours de Brézina et de Ressoul qui renfermaient les approvisionnements des Oulad-Sidi-Cheikh-Gheraba et des Lar'ouates-Ksel. Pris entre la colonne de Médéa et celle de Tiaret, Si-Hamza ne pouvait s'échapper ; aussi, lorsque le commandant

Déligny lui donna l'ordre de se rendre le 5 avril à midi sous les murs de Ressoul, il s'inclina devant la fatalité, et, tout-à-fait démoralisé, se rendit au camp français. Sa soumission fut complète ; le soir même, il vint installer son propre douar auprès des tentes françaises, pendant que ses tribus se mettaient en mouvement vers le Nord, pour regagner leurs campements habituels.

Le 7 avril, le commandant Déligny reprenait la route du Tell, accompagné par Si-Hamza dont le drapeau marchait au centre de nos goums. Pensant obtenir son pardon, en entrant dans la voie des aveux, Si-Hamza remit au commandant trois lettres que le chérif lui avait confiées pour les faire parvenir à destination. Elles étaient adressées : la 1re à Si-Cheikh-ben-Taïeb, qui était à la tête de nos émigrés sahariens à Ras-el-Aïn des Beni-Matar (Oran); la 2e à Sidi-Mohammed-bel-Mekki, personnage très influent chez les Beni-Snassen et les Marocains de la frontière; la 3e à Sidi-Mohammed-ben-Moulouk, mokaddem de Si-M'ahmed-ben-Zicin, correspondant de tous les tolbas de l'Est (1). Écrites de manière à flatter les passions religieuses et la crédulité des indigènes, ces pièces nous prouvèrent qu'une conspiration religieuse était ourdie contre nous, et qu'elle étendait sa trame non seulement sur les tribus du Djebel-Amour et du Sud de Médéa, mais aussi sur les populations de toutes nos frontières du Sud et de l'Ouest. Le général Pélissier fit interner Si-Hamza à Oran, et le remplaça dans son commandement par son frère Si-En-Naïmi.

Grâce à l'attitude énergique du commandant Déligny, grâce aussi à la précision de ses mouvements et à leur opportunité, nous avions pu enrayer la défection des Oulad-Sidi-Cheikh et éviter une levée générale de boucliers dans le Sud, où Si-Hamza, chef religieux très écouté, ne comptait que des partisans et des serviteurs

(1) Voir ces lettres à l'appendice II.

qui se seraient empressés de se grouper sous ses drapeaux. Rassuré sur ce point, le général de Ladmirault quitta Tadjerouna et se rendit à Ksar-el-Hiran, pour procéder à l'organisation nouvelle des tribus du Sud de Médéa. Si-Chérif fut proclamé khalifa des Oulad-Naïl de la subdivision de Médéa; Ben-Nacer, fils aîné d'Ahmed-ben-Salem, fut nommé agha et eut sous ses ordres les ksours de Laghouat, El-Assafia, Tadjemout, El-Haouïta et Aïn-Madhi, la tribu des Mekhalif-Lazereg, serviteurs de la famille des Ben-Salem et gardiens de leurs troupeaux. Quant au ksar d'Aïn-Madhi, bien que placé sous l'autorité de l'agha des ksours, il restait, comme avant, aveuglément soumis au marabout Tedjini, dont notre khalifa de Laghouat avait toujours été le serviteur religieux plutôt que le chef. L'agha Yahia-ben-Maamar, frère de l'ex-khalifa, était de tous les membres de la famille Ben-Salem le plus cupide et le plus hostile à la France. Il fut destitué et son traitement de douze cents francs affecté à l'agha Ben-Nacer-ben-Salem. Les quelques fractions des Larbâa, que le général de Ladmirault avait ralliées dans les environs de Tadjerouna, furent déclarées indépendantes du chef de Laghouat : établies près de Ksar-el-Hiran, où elles avaient quelques jardins, elles relevèrent désormais directement de l'autorité française. Ksar-el-Hiran se vit appliquer la même mesure, bien que ses habitants fussent presque tous dans le Sud avec Ben-Nacer-ben-Chora. On espérait gagner ainsi les dissidents, et les amener à demander l'aman. Mais il n'en fut rien, et, sur un ordre formel du Gouverneur, le général de Ladmirault quitta, le 25 avril, Ksar-el-Hiran, après en avoir fait abattre les murs, et reprit la route du Tell.

Ahmed-ben-Salem tomba malade à Boghar et y mourut. Ses funérailles eurent lieu à Laghouat. Tedjini y assista, et engagea vivement les fils de Ben-Salem et la population à servir « momentanément » les Français mieux que ne l'avait fait le khalifa. Malheureusement, ces

excellents conseils ne tardèrent pas à être oubliés, et de grands malheurs fondirent sur les Beni-Laghouat.

II

Pendant que le général de Ladmirault était sous les murs de Laghouat, il était arrivé un certain Abdallah-ben-Brahim, qui se disait originaire de la Mecque et avait été élevé à Tafilet (Maroc); il était fort mal habillé, et ne vivait que d'aumônes; mais, après le départ de la colonne, il se montra couvert de riches vêtements et répandit l'or à pleines mains.

Informé de ce fait par l'agha Ben-Nacer-ben-Salem, le général Yusuf, qui venait de prendre le commandement de la subdivision de Médéa, fit partir aussitôt pour Laghouat Cheikh-Ali, alors à Médéa, et six spahis. Abdallah-ben-Brahim, arrêté en plein jour sur le marché de Laghouat, fut amené à Médéa. C'était un jeune homme de vingt-six ans environ, ayant beaucoup voyagé et paraissant fort savant. Il refusa d'indiquer la provenance de l'or qu'il distribuait si généreusement, et écrivit au général Yusuf la lettre suivante :

« Abdallah-el-Mekaoui à Monsieur le général Yusuf.

» Que le salut soit sur vous de la part d'Abdallah-el-Mekaoui qui vous a été amené de Laghouat! Je suis un chérif des Beni-Chiba de la Mecque; notre coutume est de parcourir les villes, d'y être reçu et de ne pas y être inquiété. J'ai un compagnon que j'ai laissé à Laghouat; il a des lettres qui m'appartiennent et qui me viennent, l'une d'Abdul-Mejid, de Constantinople, une autre du chérif Mohammed-ben-Aoun, sultan de la Mecque, et une troisième du pays des Autrichiens; je n'ai pu les emporter avec moi lors de mon arrestation. Je suis un étranger inconnu ici. Vous m'avez mis en prison. Je viens donc vous prier de vouloir bien me diriger sur

Alger, attendu qu'il y a des personnes qui me connaissent et qui connaissent mes ancêtres, soit qu'elles aient habité la Mecque, soit qu'étant de la Mecque elles habitent Alger. Si ce que j'avance est reconnu vrai par les autorités d'Alger, c'est bien ! Si, au contraire je mens et que je sois reconnu pour un fauteur de désordre, que je sois brûlé ! On pourra également écrire au consul Anglais à Djedda, qui pourra prendre à la Mecque des informations sur ma famille et mes antécédents. Telle est l'expression de mes désirs : quant à ma détention, elle est sans profit ! — 1268. »

Il fut interné à Médéa, et on ne tarda pas à avoir la certitude que cet homme était un agent de l'Angleterre, qui, pour empêcher notre extension vers le Maroc, voulait nous créer des difficultés dans le Sud. Abdallah-ben-Brahim fut expulsé d'Algérie et transporté à la Mecque.

Le chérif d'Ouargla était alors à l'apogée de sa puissance. Autour de lui se groupaient les Larbâa avec Ben-Nacer, les Harazlia, les Oulad-Sidi-Atallah, les Saïd-Atba et les Mkhadma d'Ouargla (1), les Chaanbâ de Metlili, les Saïd-Oulad-Amar de Temacin, les gens du M'zab et quelques tentes des Lar'ouates-Ksel, sans compter les nombreux pillards et coupeurs de route accourus de toutes parts dans l'espoir de faire de fructueuses razzias.

Le cheikh de Touggourt, Abderrahman-ben-Djellab, étant mort le 25 janvier 1852, son cousin Soliman-ben-Ali-ben-Djellab s'empara du pouvoir, et nous fit aussitôt sa soumission, mais en continuant à entretenir les meilleures relations avec Mohammed-ben-Abdallah. Cet événement, qui lui ouvrit le marché de Touggourt, fut un coup de fortune pour le chérif. Tous les marchés

(1) Les Mkhadma l'avaient quitté pendant quelque temps à la suite d'une insulte qu'il avait faite à leur chef Nacer-ben-Nacer, auquel il avait enlevé une femme que celui-ci devait épouser.

étaient alors fermés et la misère régnait dans son camp. Dès qu'il apprit l'accession au pouvoir de son allié, il envoya les Larbâa chercher du blé et des dattes à Touggourt, et se porta lui-même à Guerrara avec les contingents d'Ouargla.

« Le chef de bataillon Collineau commandait alors à Biskra. Dès qu'il eut connaissance des intentions du chérif, il se mit en campagne avec cinquante-quatre chasseurs d'Afrique, trente-deux spahis, quatre-vingts cavaliers de la smala du Cheikh-el-Arab et les goums. D'autre part, le capitaine Pein, commandant supérieur de Bou-Saâda, se mit en mouvement avec les goums de Si-Chérif, pour tenter de couper la retraite à Mohammed-ben-Abdallah. Le 22 mai, au matin, le commandant Collineau rallia sept cents cavaliers des goums qu'il avait envoyés en reconnaissance. Rien n'était encore en vue, quand, tout à coup, au milieu du jour, les éclaireurs signalent une grosse troupe à Mlili, sur l'Oued-Djedi. Il y avait bien là deux mille cinq cents cavaliers et gens de pied : c'étaient le chérif et ses partisans qui venaient de dresser leurs tentes et s'apprêtaient à prendre leur repas. Devant ces forces considérables, nos goums hésitaient. Se mettant à la tête des chasseurs, des spahis et des cavaliers du Cheikh-el-Arab, le commandant fit sonner la charge. Ce fut une vraie mêlée. Le chérif, attaqué corps à corps par un brigadier de chasseurs, reçut trois coups de sabre, tourna bride, et ne fut que difficilement sauvé par les siens. Bientôt tous ses partisans furent en pleine déroute, laissant cent cinquante morts sur le champ de bataille (1). »

Nous avions onze chasseurs tués et six blessés. Quelques hommes des goums furent également blessés. Un grand nombre de gens du chérif moururent de soif, en cherchant à gagner l'Oued-Ittel. La colonne de Bou-Saâda ne put arriver à temps pour couper la retraite

(1) Camille Rousset, *ut sup.*, t. II, p. 301.

aux fuyards. Mais un mouvement offensif du colonel Desvaux, commandant la subdivision de Batna, détermina le chérif à quitter l'Oued-Ittel et à se réfugier à Guerrara. Pour la première fois qu'il se mesurait avec nous, le chérif n'était pas heureux, et ce coup de vigueur, qui retentit dans tout le Sahara, rendit la confiance à nos partisans.

Avant de rentrer à Bou-Saâda, le capitaine Pein songea à punir les Oulad-Sassy, dissidents des Oulad-Naïl. Le 15 juillet, il les surprit sur l'Oued-Ghamra. La victoire fut longtemps disputée. Elle finit par nous rester, grâce à une charge à fond de la cavalerie, et à l'attitude héroïque du détachement de tirailleurs de Constantine, dont le chef, le lieutenant Costa, fit preuve, en cette affaire, d'un grand sang-froid et des plus belles qualités militaires.

Les Beni-M'zab ne se contentaient pas de fournir au chérif de nombreux fantassins, ils lui procuraient également des vivres et des munitions, et lui donnaient ainsi les moyens de retenir sous ses drapeaux les tribus du Sud. Pour amener les dissidents à demander l'aman, le général Randon, sur la proposition du général Yusuf, interdit formellement la vente des grains sur nos marchés du Tell aux habitants du M'zab, et donna des ordres très sévères pour que les achats faits par les Larbâa soumis ne fussent autorisés qu'avec la plus grande parcimonie. Les caravanes durent dorénavant entrer dans le Tell par certaines routes et avec une autorisation spéciale des officiers des bureaux arabes; toute caravane en contravention devait être confisquée.

Le chérif employa les mois de juin et de juillet à rallier ses partisans dispersés après l'affaire de Mlili. Les Mkhadma et les Chaanbâ, qui avaient fait les pertes les plus sensibles, s'étaient retirés à Ouargla et commençaient à douter de la mission divine de Mohammed-ben-Abdallah. Feignant l'indignation, le chérif leur reprocha leur manque de confiance, et leur rappela que le Pro-

phète lui-même n'avait pas toujours été heureux, particulièrement à la journée d'Ohod. « Ne lit-on pas dans le Livre, » s'écria-t-il : « Nous alternons les succès et les revers parmi les hommes, afin que Dieu connaisse les croyants et qu'il choisisse parmi eux ses martyrs. Ne vous laissez donc pas abattre par les revers essuyés dans la voie de Dieu ! »

Néanmoins, il sentait bien qu'un succès lui était nécessaire pour relever le moral de ses partisans. Or, après le départ de la colonne française, les habitants de Laghouat étaient retombés sous l'influence du parti opposé aux Ben-Salem. Pendant une absence de l'agha Ben-Nacer, occupé du versement de l'impôt à Médéa, les mécontents s'étaient groupés autour de Yahia-ben-Maamar devenu notre ennemi, et avaient appelé le chérif, lui promettant de lui ouvrir les portes de Laghouat. L'occasion était tentante, d'autant plus tentante qu'il lui était absolument nécessaire de se rapprocher du Tell, pour acheter des grains de plus en plus rares dans le M'zab. Une maladie sérieuse retenant le chérif à Ouargla, Ben-Nacer-ben-Chora dut partir seul. Le 31 juillet, il entra à Ksar-el-Hiran et en fit relever les murs, afin de pouvoir s'y défendre au besoin. Quelques jours avant, le 25 juillet, Si-En-Naïmi, agha des Oulad-Sidi-Cheikh-Gheraba, gagné par les avances du chérif, avait fait défection et était allé le rejoindre à Ouargla.

Le général Yusuf attira l'attention du Gouverneur général sur ces faits, et insista sur la nécessité qu'il y avait de constituer dans le Sud une force militaire capable de tenir en respect ces populations turbulentes. L'idée de l'occupation de Laghouat commença à se faire jour, et le 5 septembre, dans son rapport au Ministre sur les événements du Sud, le général Randon proposa l'occupation de ce point comme seul moyen d'enrayer la marche de l'insurrection.

« L'importance de ce poste n'est plus à démontrer, » disait-il, « et le trouble qui règne constamment dans ces

régions et que la famille Ben-Salem est impuissante à empêcher ne pourra disparaître que lorsque nous aurons en ce point une garnison d'une certaine importance et un officier français. Sous le commandement de cet officier, Laghouat sera l'avancée dans le Sud de notre occupation régulière de l'Algérie. Elle marquera la limite extrême que nous ne saurions dépasser sans exagération, sans danger. Son influence se fait immédiatement sentir sur le Djebel-Amour et sur les Oulad-Naïl dont elle prend le pays à revers. Le commerce des grains du Tell avec le Sud y trouve une surveillance qui empêche nos ennemis d'en profiter. C'est la sécurité des caravanes, la garantie des transactions commerciales, l'échelle extrême du commerce français dans le Sud. »

Les difficultés de la mise à exécution de ce projet empêchèrent le Ministre de l'adopter immédiatement. Mais les événements se précipitèrent, et il devint bientôt nécessaire d'agir. Le 9 septembre, en effet, plusieurs fractions des Oulad-Naïl du cercle de Bou-Saâda, entraînées par Telli-ben-Lekhal, allèrent rejoindre à Ksar-el-Hiran les partisans du chérif. Depuis l'absence de Ben-Nacer-ben-Salem, Laghouat était dans la plus grande agitation, et, le 20 septembre, malgré toute l'énergie de Cheikh-Ali, un combat sanglant se livra dans la ville; nos partisans furent vaincus.

A cette nouvelle, le général Yusuf fit partir aussitôt le lieutenant indigène El-Aboudi du 1er spahis avec cinquante cavaliers, afin de rétablir l'ordre à Laghouat et de soutenir Cheikh-Ali; mais El-Aboudi se laissa gagner par les avances des ennemis de Ben-Salem, et le général Yusuf fut contraint de le rappeler en lui donnant l'ordre de ramener avec lui Yahia-ben-Maamar, qui devait être interné à Médéa. Prévenu à temps, Yahia quitta Laghouat le 24 septembre et se réfugia à Ksar-el-Hiran, où, le lendemain, sa famille et ses serviteurs vinrent le rejoindre, sans que El-Aboudi et Cheikh-Ali eussent pu rien tenter pour s'y opposer. Appelé par les dissidents,

le chérif, complètement rétabli, quitta Ouargla et alla rejoindre Beni-Nacer à Ksar-el-Hiran.

Le général Yusuf était alors à Djelfa pour protéger les travailleurs employés à la construction de la maison de commandement de Si-Chérif-bel-Arch. Au retour d'El-Aboudi, il partit immédiatement, à la tête de huit cent cinquante fantassins et de toute sa cavalerie, laissant son camp sous les ordres du colonel de Liniers. Mais à son approche, le chérif se retira à Guerrara.

La colonne française fut parfaitement reçue à Laghouat. Le général ne tarda pas à apprendre que la trahison de Yahia-ben-Maamar avait été préparée de longue main, que presque toute sa fortune avait été envoyée à Berrian, et que les armes et munitions de guerre, laissées à Laghouat par le général Marey-Monge en 1844, avaient été livrées à Mohammed-ben-Abdallah. Dans l'état actuel des choses, il était dangereux de maintenir au pouvoir l'agha Ben-Salem-ben-Nacer. D'ailleurs, inquiet des dispositions de ses compatriotes à son égard, celui-ci avait sollicité l'autorisation de rester à Médéa, pour y vivre tranquille, loin des affaires politiques, et jouir enfin en paix de la fortune considérable que son père lui avait laissée. Cheikh-Ali était le plus énergique des fils de Ben-Salem; mais il subissait jusqu'à un certain point l'influence de son oncle, et dans ces conditions il était difficile au général Yusuf de lui laisser le pouvoir sans contrôle : « Ce que j'ai imaginé de mieux », dit le général dans son rapport du 10 octobre 1852, « pour remplir les intentions de M. le Gouverneur général, prévenir à l'avenir les scènes qui ont ensanglanté la ville, et en même temps pour assurer notre domination sur un point important, placé si loin de notre centre d'action, a été de laisser le pouvoir aux mains de Cheikh-Ali avec le titre de caïd, et de lui donner pour conseiller et aussi pour surveillant un homme d'une intelligence, d'une énergie et d'une valeur reconnues, sur le dévouement duquel nous pouvons entièrement compter, et qui, je

n'en doute pas, saura faire cesser les intrigues et les dissensions qui séparent la ville en deux camps. Cet homme est un officier indigène du 1er spahis, M. Ben-Hamida, que j'ai déjà plusieurs fois employé pour des missions délicates et fort importantes, dont il s'est toujours tiré avec beaucoup d'honneur et de sagacité. »

M. Ben-Hamida eut sous ses ordres vingt-cinq spahis et une milice indigène composée de vingt-cinq cavaliers et de deux cents fantassins. Les tribus devaient en outre lui fournir trois cent cinquante cavaliers destinés à battre la campagne et à signaler les mouvements du chérif. Pour subvenir à l'entretien de ces troupes, sans qu'il en résultât aucune dépense pour le Trésor, le général Yusuf confisqua les biens de Yahia-ben-Maamar et de ses partisans.

« J'ai institué », dit-il, « une commission à l'effet de rechercher les biens appartenant à Yahia-ben-Maamar et aux gens qui ont suivi sa fortune dans le camp du chérif. D'une part, la commission a réuni à Laghouat, soit en espèces, soit en grains, la valeur de six mille trente-huit francs; d'autre part, le marabout Tedjini d'Aïn-Madhi, apprenant que je m'occupais de faire rechercher les biens de Yahia-ben-Maamar, s'est empressé de m'apprendre qu'il avait en dépôt chez lui, et qu'il tenait à ma disposition, des valeurs considérables, soit en argent, soit en bijoux, que lui avait envoyées Yahia-ben-Maamar, au moment où M. le général de Ladmirault se présentait l'hiver dernier devant Laghouat. J'ai envoyé un officier indigène chercher ce dépôt, qui a été remis entre les mains de la commission. On a trouvé, soit en or, soit en argent, une somme de huit mille cinq cent trente-cinq francs. Je vous ferai remarquer en passant, mon général, toute l'importance de la démarche que vient de faire près de moi Tedjini. Pour que ce marabout, qui jouit sur toutes les populations du Sud d'une influence immense que lui donne sa réputation de sainteté, m'ait livré de son propre mouvement un

dépôt si considérable que lui avait confié Yahia-ben-Maamar, il faut que sa soumission soit bien réelle et son désir de nous rester fidèle bien grand. La commission a remis à M. Ben-Hamida toutes ces valeurs, et a fait payer devant elle un mois d'avance aux deux cents askars et aux vingt-cinq khialas laissés à la disposition des autorités de Laghouat. »

L'ordre rétabli à Laghouat, le général Yusuf retourna à Djelfa, en passant par Demmed et Messâad. Le 17 octobre, il apprit que Si-En-Naïmï, à la tête de deux cents cavaliers, menaçait Tadjerouna; le 19, les faits se précisèrent, et l'on reçut des renseignements exacts sur l'audacieux coup de main que le chérif venait de faire sur les tribus du Djebel-Amour.

Convaincu à la suite de son échec de Mlili, qu'il ne pouvait grossir son parti que par des incursions rapides, qui, tout en inquiétant nos tribus sahariennes, lui permettraient d'éviter une rencontre avec nous, Mohammed-ben-Abdallah quitta Guerrara à la tête de douze cents cavaliers et s'avança audacieusement vers le Nord. Il évita Tadjerouna, et dans la nuit du 16 au 17 octobre, pénétra dans le Djebel-Amour par la trouée de l'Oued-Melah. Djelloul, qu'il fit reconnaître par quelques cavaliers, ne bougea pas. Il continua alors sa marche par l'Oued-Melah et tomba à l'improviste sur les Adjalat, auxquels il tua quinze hommes, dont quelques-uns de grandes tentes, et enleva de nombreux troupeaux. Il continua son mouvement et surprit les Makhna; leur chef, Yahia-ben-Zidan, fit sa soumission. Avançant toujours dans le cœur du pays, il tourna Bou-Allem et les Kenater, et déboucha par Timendert sur les sources de l'Oued-Nacer. Ses goums s'éparpillèrent pour razzer les diverses fractions des Lar'ouates-Ksel, qui se replièrent vers le Nord dans le plus grand désordre : seuls les Oulad-bou-Rezigue, campés à deux lieues à l'est et un peu au nord de Stitten, opposèrent quelque résistance. Le 17, le chérif coucha à Timendert; le 18, il

s'arrêta à Ferch, à l'est de Doudar, où il trouva de l'eau en abondance. Enfin, le 19, il campa à quelques kilomètres de Ressoul. Les Lar'ouates-Ksel, craignant de se voir enlever leurs approvisionnements déposés à Brézina et à Ressoul, firent leur soumission ; seuls, les Oulad-bou-Rezigue se préparèrent à la lutte.

A cette nouvelle, le général Yusuf convoqua les goums des Ouled-Naïl et se tint prêt à partir lui-même avec toute sa cavalerie, soit pour tenir le chérif en respect, soit pour maintenir dans l'obéissance les Larbâa encore fidèles, mais dont les dispositions chancelantes faisaient craindre la défection.

De mauvaises nouvelles arrivèrent également de Laghouat. Le lieutenant Ould-ben-Hamida n'avait pas su se faire aimer. A peine installé, il avait commis l'imprudence de faire venir chez lui, en plein jour, quelques femmes de la ville. Cette façon d'agir, jointe à beaucoup de brusquerie et de rudesse, avaient vivement indisposé les Beni-Laghouat, et, plusieurs fois déjà, quelques-uns d'entre eux l'avaient insulté et menacé de se rendre maîtres de sa personne et de le conduire en « gâda » au chérif. A la nouvelle de la razzia faite si audacieusement sur les tribus du Djebel-Amour à proximité de nos colonnes, les passions s'animèrent et une défection se prépara. Le 29 octobre, une nombreuse caravane arriva à Laghouat, apportant les grains du Tell destinés à former l'approvisionnement pour l'hiver. Au lieu de renvoyer ces chameaux aux pâturages, comme ils le faisaient d'habitude, les Beni-Laghouat les gardèrent en ville, et répondirent aux observations faites par Ben-Hamida, qu'ayant l'intention de se soumettre au chérif, ils avaient besoin de leurs chameaux. A ses conseils, on ne répondit que par des menaces. Ben-Hamida rendit compte de la situation au général Yusuf; mais, averti que les Beni-Laghouat projetaient de s'emparer de lui et que déjà ils couraient aux armes, il n'osa pas tenir tête à l'orage et fit prévenir ses spahis de monter immé-

diatement à cheval et de sortir secrètement de la ville par la porte de l'Ouest. Ils obéirent aussitôt; seuls, quatre d'entre eux, qui ne purent être avertis à temps, restèrent à Laghouat; Ben-Hamida s'éloigna tranquillement sans être inquiété (31 octobre). Rejoint sous les murs de la ville par le goum des Larbâa conduit par Mohammed-ben-Taïeb et par Ben-Yahia-ben-Abbou, il prit le même jour, à une heure de l'après-midi, le chemin de Djelfa (1).

Après son départ, les deux partis qui divisaient Laghouat, désireux de s'emparer de la casbah et surtout de la poudre et des richesses qu'elle renfermait, se livrèrent un violent combat qui coûta la vie à douze d'entre eux. Les Hallaf furent victorieux. Le 2 novembre, ils envoyèrent une députation et six chevaux de sou-

(1) En quittant son poste sans qu'un coup de fusil eût été tiré, Ben-Hamida justifia bien mal la confiance qu'avait en lui le général Yusuf. Aussi, lorsqu'il lui fut rendu compte de cette conduite coupable, le Gouverneur ne put-il s'empêcher de témoigner son mécontentement. Il est certain que si Ben-Hamida avait montré de l'énergie et de la fermeté, et s'il avait tenu tête à l'orage, il n'eût peut-être pas été attaqué. Dans tous les cas, avec les forces dont il disposait, il pouvait parfaitement se défendre dans la casbah de Ben-Salem et attendre l'arrivée de la colonne de Djelfa. Ben-Hamida fut traduit, le 13 décembre 1852, devant un Conseil d'enquête composé :

du commt Rose, du bon des tirailleurs indigènes d'Alger, *Président*;
du capitaine Castex, id..... } *Membres;*
du capitaine Cristofini, du 60e régt de ligne... } *Membres;*
du capitaine du Barail, du 1er spahis..... } *Membres;*
du lieutenant Berthe, du 60e régiment de ligne, *Secrétaire.*

Le Conseil adopta les conclusions suivantes :

1° « C'est le fanatisme, que le chérif a su éveiller, qui a poussé les habitants de Laghouat à la révolte, et non l'administration de Ben-Hamida;

2° » Prévenu par les fils de Ben-Salem, très dévoués à la France, de la conspiration qui s'ourdissait, il s'est empressé de rendre compte de la situation; mais la milice locale ayant couru aux armes, il ne dut son salut qu'à sa sortie de la ville, dont les portes furent immédiatement fermées derrière lui. »

Ben-Hamida fut acquitté (Archives du Gouvernement général de l'Algérie).

mission au chérif, alors à Berrian. Touati et Cheikh-Ali, fils de l'ex-khalifa, refusèrent d'en faire partie. Touati se réfugia à Aïn-Madhi auprès de Tedjini et fut bientôt rejoint par plusieurs de nos partisans; Cheikh-Ali, surveillé de près, mais encore libre de ses mouvements, put s'enfuir pendant la nuit du 4 au 5 novembre, et se rendit auprès du général Yusuf.

Bientôt arrivé à Laghouat, Mohammed-ben-Abdallah s'empressa d'enflammer les esprits par ses prédictions et engagea les habitants à la résistance, dans le cas très probable où les Français viendraient les attaquer. Enthousiasmés par ses paroles, et comptant sur la solidité de leurs murailles, les Beni-Laghouat jurèrent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et de s'ensevelir sous les ruines de leur ville, si la fortune leur était contraire. Aussi, lorsque le général Yusuf leur envoya des lettres de pardon, sous la condition qu'ils lui livreraient le chérif, ses émissaires furent-ils reçus à coups de fusil. Trois d'entre eux furent faits prisonniers et décapités. La djemaa répondit au général que les habitants de Laghouat étaient redevenus musulmans et voulaient gagner le ciel.

La situation devenait grave. Le général Yusuf envoya aussitôt son aide de camp, le commandant Faure, rendre compte de la situation au Gouverneur général et prendre ses instructions.

CHAPITRE IV

I

Tant d'outrages faits pour ainsi dire à la face d'une colonne qui se trouvait à Djelfa, à vingt-cinq lieues seulement du centre de l'insurrection, ne pouvaient rester impunis. Aussi, le Gouverneur général ordonna-t-il de marcher immédiatement sur Laghouat avec toutes les forces que les circonstances et la saison avancée permettaient de concentrer dans les trois provinces. On forma cinq colonnes : l'une dans la division d'Alger, à Djelfa, sous les ordres du général Yusuf, l'autre dans la division de Constantine, à Bou-Saâda, sous les ordres du commandant Pein ; les trois autres, fournies par la division d'Oran, se rassemblèrent à Oran, Mascara et Saïda et relevèrent directement du général Pélissier.

La colonne de Djelfa comprenait le bataillon de tirailleurs indigènes d'Alger (commandant Rose), le 3e bataillon du 1er zouaves (commandant Barrois), un bataillon du 60e de ligne, trois compagnies (300 hommes) du 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, les 2e et 4e escadrons du 1er régiment de chasseurs d'Afrique sous les ordres du lieutenant-colonel Lichtlin, deux escadrons de guerre du 1er spahis (capitaines du Barail et Martin), sous les ordres du chef d'escadron Francq, une batterie d'obusiers de montagne, un détachement de vingt sapeurs du génie, une compagnie du train des équipages et les goums des cercles de Boghar et de Médéa. Toutes ces forces s'élevaient à deux mille deux cents baïonnettes, cinq cents chevaux réguliers, plus douze cents chevaux des goums.

Une reconnaissance, dirigée par le lieutenant-colonel Lichtlin et forte des deux escadrons du 1er chasseurs d'Afrique et de deux compagnies du 1er zouaves, fit une

pointe dans la direction de Laghouat le 8 novembre, et annonça la présence du chérif près de Ksar-el-Hiran. Le général Yusuf laissa quelques troupes à la garde du camp de Djelfa et se prépara au départ. La colonne fut divisée en deux parties: la première, appelée colonne mobile, fut formée de toute la cavalerie et des tirailleurs indigènes d'Alger montés sur des chevaux, mulets et chameaux. La seconde comprit toute l'infanterie, le génie, l'artillerie, l'ambulance et les bagages, transportés soit par des mulets, soit par des chameaux.

Les deux colonnes du général Yusuf quittèrent séparément Djelfa le 17 novembre et se réunirent le même soir sur l'Oued-Seddeur. Le lendemain, elles continuèrent de la même manière leur mouvement, et campèrent sur l'Oued-Benziame. Mais là, la colonne mobile, conduite par le général Yusuf lui-même, partit dans l'après-midi et se dirigea vers Ksar-el-Hiran, où l'on espérait rencontrer le chérif et les populations insoumises. Le lendemain, à quatre heures du matin, en effet, la cavalerie tomba sur une émigration considérable. Les spahis, envoyés à toute vitesse à la tête de l'émigration, razzèrent complètement treize douars des Oulad-Naïl et des Larbâa. Au retour, un goum ennemi assez nombreux, soutenu par des fantassins embusqués, tenta de reprendre la razzia, mais quelques compagnies de tirailleurs et un escadron de spahis suffirent pour tenir l'ennemi en respect (19 novembre). La seconde colonne, commandée par le colonel de Liniers, du 60e, se mit en route le 19 novembre à la pointe du jour, et prit la direction d'El-Assafia, où elle devait faire sa jonction avec la colonne mobile. La marche fut longue et pénible. La colonne était encore à deux lieues d'El-Assafia, lorsqu'elle apprit le succès éclatant remporté par la colonne mobile dans la matinée. Le chérif avait perdu deux cents morts, vingt mille moutons et deux mille chameaux. L'enthousiasme fut général, le soldat oublia la fatigue, la soif, la faim et arriva dispos au bivouac d'El-

Assafia, où se trouvait déjà la colonne mobile. Les troupes avaient parcouru ce jour-là une distance de 54 kilomètres et demi.

La journée du 20 fut consacrée au repos et à l'emmagasinement des vivres dans le ksar d'El-Assafia, dont le général Yusuf fit son entrepôt et son point de ralliement. La colonne se prépara à marcher le lendemain sur Laghouat, où le chérif avait concentré toutes ses forces après sa défaite de la veille. Le 21 novembre, elle se mit en mouvement. Après deux heures de marche, elle aperçut une nuée d'Arabes qui couvraient la plaine et qui poussaient des cris effrayants. C'étaient les troupes et les partisans du chérif. A l'approche de la colonne, les Arabes se retirèrent sur la rive droite de l'Oued-Mzi, derrière les murs des jardins, et la saluèrent à coups de fusil. Il n'y avait plus de doute sur leurs projets; le général Yusuf décida de les attaquer sur-le-champ. Il fit arrêter la colonne à environ un kilomètre de la ville et donna ses instructions pour attirer les Arabes dans la plaine au moyens d'attaques et de retraites successives, et pour leur faire abandonner ainsi les murs des jardins derrière lesquels ils étaient parfaitement couverts. Un escadron fut envoyé à l'arrière-garde pour la protéger.

Les deux escadrons de chasseurs d'Afrique refoulèrent dans la ville un goum ennemi, qui tentait d'arrêter la marche de nos tirailleurs. Dans cette charge, le capitaine de Staël fut grièvement blessé (1). Les tirailleurs indigènes attaquèrent l'ennemi de front. La 7e compagnie, commandée par le lieutenant Pattier, se trouva bientôt vivement engagée, et la compagnie Giacobbi dut entrer en ligne pour l'appuyer. Après une vive résistance, les Arabes abandonnèrent les abords de l'oasis et se retirèrent dans les jardins, où il était impossible de songer à les débusquer sans compromettre la situation. Pendant ce combat, une pièce de 5, placée dans l'intérieur de la

(1) Il mourut deux jours après.

ville sur la tour Abdallah, lança des projectiles au milieu de la colonne ; l'un d'eux coupa la jambe à un tirailleur. Cette journée nous coûta quatre morts et quatorze blessés.

La colonne se rallia sur la réserve, que le général avait laissée à la garde du convoi et des sacs, et bivouaqua en dehors de la portée du canon de Laghouat, sur la rive gauche de la rivière, en amont de la ville, gardant par des avant-postes toutes les crêtes des montagnes qui entouraient le camp. Une compagnie auxiliaire fut formée avec cent dix ouvriers d'art d'infanterie et quelques sapeurs du génie. Les hommes furent munis d'outils, d'artifices de guerre et de soixante échelles d'escalade. Dans la soirée, le détachement du génie et la compagnie auxiliaire détruisirent les digues de barrage des canaux d'irrigation qui amenaient l'eau dans la ville et les jardins.

Le lendemain, 22 novembre, la colonne rétrograda à El-Assafia pour y amener ses blessés et y laisser ses impedimenta. Elle reprit le chemin de Laghouat le 23, dans le but de faire une reconnaissance complète de la place. A son approche, et pendant qu'elle contournait à bonne distance la clôture extérieure des jardins, elle fut de nouveau reçue à coups de mousqueterie et de canon ; mais une ligne de tirailleurs maintint les défenseurs assez loin de notre flanc pour qu'il fût possible d'effectuer la marche en toute sécurité. La colonne campa sur la rive droite, ayant un de ses flancs appuyé contre le pied de la montagne. La ferme résolution des habitants de Laghouat de défendre leurs foyers, déjà connue depuis le 21, jour de l'arrivée de la colonne devant la ville, fut confirmée par cette reconnaissance, et tout porta à croire qu'ils tiendraient jusqu'à la dernière extrémité.

Emporté par son ardeur, le général Yusuf aurait désiré faire la besogne tout seul, sans attendre l'arrivée du général Pélissier. Il voulait attaquer la ville sans retard ; mais, avant de donner des ordres, il réunit un conseil

de guerre, composé de tous les chefs de corps et de service. Le conseil se prononça à l'unanimité contre l'attaque, en faisant observer au général que notre effectif était à peine de quinze cents hommes, que nous n'avions pas de canons de campagne pour faire brèche, et que nos soldats seraient obligés d'escalader les murailles avec des échelles. Dans ces conditions, un échec était à craindre, et dans l'hypothèse la plus favorable, au cas d'un succès, la victoire coûterait cher. Nous aurions certainement un grand nombre de blessés qu'on ne saurait soigner, faute de médicaments suffisants. En outre, le principal but de l'expédition, à savoir la prise du chérif et du plus grand nombre de ses partisans, eût été manqué. En effet, le peu de cavalerie de la colonne ne pouvait suffire à faire un investissement complet, à garder le camp, arrêter et châtier tous les fuyards, dans le nombre desquels Mohammed-ben-Abdallah se serait probablement trouvé.

Les colonnes du général Pélissier et du commandant Pein étaient à ce moment à quelques journées de marche de Laghouat; l'une à El-Biod, et l'autre dans les environs de Bou-Saâda; elles étaient à même d'opérer leur jonction en très peu de temps avec celle du général Yusuf, et étaient pourvues d'un matériel d'artillerie suffisant pour détruire les murs en pisé de Laghouat et parer à tous les événements en cas d'échec.

Le général Yusuf suspendit toute démonstration d'agression vis-à-vis des Arabes jusqu'à l'arrivée du général Pélissier, et fit amener au bivouac tous les bagages laissés provisoirement à El-Assafia. Comme il avait été autorisé à faire venir à lui la colonne de Bou-Saâda, s'il en reconnaissait le besoin, il donna l'ordre au commandant Pein de venir le rejoindre en toute diligence.

Le 24 novembre, au matin, on changea de camp et on reprit l'emplacement du 21, sur la rive gauche, à deux kilomètres en amont de la ville. La fusillade continua

pendant le jour et une partie de la nuit. Dans la journée du 25, vers quatre heures du soir, on fit prendre les armes à la moitié de la colonne, l'autre moitié gardant le camp, et l'on s'approcha du petit mamelon situé à l'est de Laghouat, sur la rive gauche, en face de la ville. On amena les obusiers de montagne, et on tira sur des groupes réunis dans l'intérieur de la ville. Les défenseurs se dispersèrent, coururent aux armes, et la pièce de 5 de la tour Abdallah nous lança un boulet qui tua un cheval de spahi. Le 26, à cinq heures du soir, les goums réunis firent une reconnaissance autour de la ville. Les Arabes sortirent des jardins, s'embusquèrent et recommencèrent leur fusillade ordinaire.

Le 27, à onze heures du matin, la colonne partit pour El-Assafia, au-devant d'un fort convoi qui venait de Djelfa. Le convoi arriva intact à quatre heures du soir. Le 28, on resta à El-Assafia ; le soir, la colonne du commandant Pein arriva. Elle était composée de trois compagnies du 3e bataillon d'Afrique (d'un effectif de 350 hommes), d'un détachement de tirailleurs indigènes de Constantine et de cent vingt-cinq chevaux réguliers. Elle avait fait quarante-trois lieues en trois jours. Les deux colonnes réunies partirent pour Laghouat le 1er décembre, à midi. La compagnie auxiliaire et le génie établirent un remblai sur chacun des deux canaux d'irrigation en amont de la ville, afin de faciliter le passage des troupes sur la rive droite de la rivière. Les assiégés tentèrent bien d'empêcher ces travaux, mais ils furent tenus à distance par un détachement de tirailleurs.

Dès qu'il avait appris que le général Yusuf était arrêté sous les murs de Laghouat, le général Randon, se rappelant Zaatcha et craignant que les colonnes d'Alger et d'Oran fussent insuffisantes pour vaincre la résistance de la ville, avait prescrit la formation, dans le Tell, d'une colonne de réserve destinée, en cas de besoin, à se rendre à Laghouat. Lui-même était venu à Médéa afin

d'en activer la formation et de se rapprocher du théâtre des opérations. Mais le général Pélissier n'était pas homme à l'attendre et à lui laisser la gloire de prendre Laghouat.

Les trois colonnes formées dans la division d'Oran avaient reçu, comme points de concentration, El-Biod, El-Aricha et Saïda. Parmi les corps appelés à en faire partie, se trouvait un nouveau régiment, le 2e de zouaves, créé par décret du 13 février 1852, sur les instances du général Randon. Le 4 novembre, le lieutenant-colonel Cler, commandant le régiment en l'absence du colonel Vinoy, reçut l'ordre de former deux bataillons de guerre de six cents hommes chacun. Les 2e et 3e bataillons furent désignés et constitués chacun à cinq compagnies de cent vingt-cinq hommes ; les chefs de bataillon étaient les commandants Morand et Delafosse ; le lieutenant-colonel Cler en prit le commandement, et le drapeau du 2e zouaves fut emporté pour assister au baptême de feu du régiment.

La colonne d'Oran quitta cette ville le 6 novembre, sous le commandement du général Pélissier, et celle de Mascara partit le 9 novembre, sous les ordres du général Bouscaren, commandant la subdivision de Mascara. Au moment de leur départ, ces deux colonnes étaient composées ainsi qu'il suit :

COLONNE DU GÉNÉRAL PÉLISSIER

2 bataillons du 2e zouaves ;
1 section d'artillerie de campagne (1 pièce de 8 et 1 obusier de campagne) ;
1 section d'artillerie de montagne ;
2 escadrons du 2e chasseurs d'Afrique ;
8 sapeurs du génie ;
1 compagnie de tirailleurs indigènes d'Oran ;
1 détachement du train des équipages.

COLONNE DU GÉNÉRAL BOUSCAREN

1 bataillon du 50e de ligne ;
1 section d'artillerie de montagne ;
400 hommes du 1er bataillon d'Afrique (3 compagnies) ;
35 sapeurs du génie ;
1 détachement du train des équipages.

Le 19 novembre, la colonne du général Pélissier établit son camp auprès de l'ancien ksar d'El-Biod, pour y construire une maison de commandement. Le 20, la colonne du général Bouscaren se réunit à la précédente, et toutes les troupes ne formèrent plus qu'une seule colonne, présentant un effectif total de 3,000 hommes. Du 21 au 25, les troupes furent occupées à la démolition de l'ancien ksar et au défrichement du terrain avoisinant la source d'El-Biod.

Le 22 novembre, le général Pélissier apprit que le général Yusuf avait quitté Djelfa et marchait contre les dissidents campés à Ksar-el-Hiran. Des renseignements émanés d'une autre source, lui donnèrent comme certain que la majeure partie des Larbâa, Harazlia et autres dissidents se trouvait réellement dans les environs de Laghouat, mais que les tentes et les troupeaux étaient sur l'Oued-en-Nsa, tirant leur provision d'eau de Berrian et de Guerrara. Le général, loin de supposer que le chérif allait s'enfermer à Laghouat, pensa que la marche de la colonne Yusuf obligerait les dissidents à rétrograder sur l'Oued-En-Nsa et de là sur Berrian. Il résolut en conséquence, de tenter un coup de main sur le camp de l'Oued-en-Nsa. Il convoqua pour le 25 à El-Biod les goums des Oulad-Sidi-Cheikh-Gheraba, des Lar'ouates-Ksel, des Makhna et des Hamian-Cheraga, ainsi que les fantassins des ksours, en tout sept cents cavaliers et cinq cents hommes à pied. Son plan était de lancer Si-Hamza (1) et les goums sur l'ennemi en retraite sur

(1) Après la défection de son frère Si-en-Naïmi, qui lui avait en-

sa base d'opérations, tandis que lui-même appuierait le mouvement offensif de Si-Hamza en se portant, avec la colonne, en avant de Tadjerouna, sur l'Oued-Zergoun.

Le 25, les goums étaient rassemblés à El-Biod, lorsqu'on apprit le succès du général Yusuf à Ksar-el-Hiran, et la retraite d'un certain nombre de dissidents dans la direction de Berrian. La mission de Si-Hamza devenait dès lors très importante. Toutefois, celui-ci ne se sentait pas fort rassuré, et les derniers succès du chérif avaient à ce point frappé les esprits, que notre khalifa redoutait de rencontrer une vive résistance. Sur ses instances, on lui donna, pour l'appuyer, dix spahis, un trompette et un brigadier, sous les ordres du maréchal-des-logis Ben-Attab. Cependant quand, le 26, tout son monde s'ébranla et qu'il se vit entouré de tant de braves gens, l'orgueil lui rendit la confiance, et il prit congé du général Pélissier dans les meilleures conditions possible. La colonne d'El-Aricha reçut l'ordre de se porter à Fékarmi pour le soutenir, si besoin était.

Le 26 au soir, Si-Hamza campait à Douda (1). Le même jour, le général Pélissier apprenait que le chérif s'était réfugié à Laghouat et recevait l'ordre de se porter sur ce point avec sa colonne, et de prendre le commandement en chef des troupes et la direction des opérations. Il se mit en mouvement le 27, ne laissant à El-Biod que les malades, quelques hommes d'infanterie et vingt-deux sapeurs, commandés par un lieutenant du génie, pour continuer les travaux de la maison de commandement. Il campa le 27 à Stitten (25 kilom.), le 28 près de Bou-Allem, sur l'Oued-Mekenza (40 kilom.), le 29 à Khe-

---

levé une partie de ses biens, Si-Hamza avait proposé au général Pélissier de marcher contre le sultan d'Ouargla ; comme gage de sa bonne foi, il offrait de laisser à Oran sa femme et ses enfants. Ces propositions étaient trop avantageuses pour n'être pas immédiatement acceptées. Si-Hamza avait été remis à la tête des Oulad-Sidi-Cheikh.

(1) Redir situé sur la route de Stitten à Ressoul.

neg-el-Melah (30 kilom.), le 30 à Tadjerouna (36 kilom.), le 1er décembre à El-Haouïta (36 kilom.), d'où il partit le 2, à cinq heures du matin, avec son état-major particulier et une colonne légère, composée de toute la cavalerie, d'un bataillon d'élite avec l'aigle du 2e zouaves, d'un détachement du génie et de la section d'artillerie de montagne. Le reste de la colonne, avec l'artillerie de campagne, fut laissé sous les ordres du général Bouscaren, qui ne quitta le camp qu'à six heures du matin, et suivit une route différente, plus longue, il est vrai, mais plus praticable pour l'artillerie de campagne.

La colonne légère fit halte, le 2, à trois lieues de la ville, pour recevoir un convoi d'eau expédié par le général Yusuf, et lorsqu'elle fut ainsi ravitaillée, déboucha dans la plaine au sud de Laghouat par le Teniet-er-Remel, vers trois heures de l'après-midi. « Sur la gauche, et à deux lieues vers le Nord, les soldats aperçurent une longue ligne d'un vert sombre, légèrement dentelée par les branches d'une forêt de hauts palmiers. Au-dessus de cette verdure, chacun put distinguer les tours noirâtres d'une ville et le minaret blanc d'une mosquée. C'étaient la ville et l'oasis de Laghouat (1). »

Le général Pélissier vint camper au pied du Ras-el-Aïoun, sur la rive droite de l'Oued-Mzi, à deux kilomètres en amont de la ville, en face du bivouac du général Yusuf. Quelques coups de fusil furent tirés par l'ennemi pendant que la colonne longeait le pied de la montagne pour se rendre à son bivouac, mais personne ne fut atteint. Aussitôt après l'installation de son camp, le général Pélissier donna l'ordre que les goums de la province d'Alger, deux escadrons du 1er chasseurs d'Afrique et du 1er de spahis, et quatre compagnies (deux du 1er de zouaves, une des tirailleurs indigènes d'Alger et une compagnie de grenadiers du 60e de ligne)

(1) *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves* (Paris, Lévy, 1859, 12°), p. 27.

se tinssent prêts, le lendemain, 3 décembre, à huit heures du matin, pour l'accompagner dans une reconnaissance de la place.

II

Le 3 décembre, au matin, on vint prévenir le général Yusuf qu'un goum ennemi tenait la plaine entre son camp et l'oasis. Il en rendit compte au général en chef et fit charger l'ennemi par les goums. Le général Pélissier monta alors à cheval et se mit en marche avec la cavalerie, les quatre compagnies désignées et une section d'artillerie de montagne. Dans le même moment, une vive fusillade se faisait entendre du côté de la porte de l'Ouest sous les murs de la ville ; nos goums étaient aux prises avec l'ennemi. Pendant que la colonne contournait les jardins à bonne distance, les Arabes, cachés derrière les murs ou embusqués en dehors des jardins, nous tirèrent des coups de fusil. Le général Pélissier fit alors arrêter la colonne, mettre en batterie les deux obusiers de montagne et lancer dans les jardins une vingtaine d'obus qui dispersèrent les Arabes. La même manœuvre fut répétée un peu plus loin, lorsque, serrant la place de plus près, on s'approcha de la petite chaîne de montagnes située à l'ouest de la ville. La colonne se remit en marche et se dirigea vers le col El-Sed, situé entre le 2e et le 3e mamelon en partant de la ville. Comme tous les mamelons étaient garnis d'Arabes qui, profitant de toutes les anfractuosités des rochers, s'étaient glissés assez près du col pour en empêcher la reconnaissance, le général en chef envoya la compagnie des tirailleurs indigènes s'emparer successivement de ces mamelons. Le premier fut vivement enlevé et déjà les tirailleurs gravissaient les flancs escarpés du second, lorsqu'une attaque imprévue sur leur droite leur fit perdre du monde et du terrain. La compagnie de zouaves du capi-

taine Bessières se porta vivement à leur hauteur, et les deux compagnies réunies s'emparèrent du mamelon qui domine le marabout de Si-el-Hadj-Aïssa. Les hommes s'abritèrent derrière les rochers et firent le coup de feu avec l'ennemi embusqué sur le versant opposé du mamelon, derrière les créneaux du corps de place et les murs des jardins.

Les compagnies allaient commencer leur mouvement rétrograde, lorsque l'ennemi reprit l'offensive. Le général en chef envoya alors la 2e compagnie de zouaves et la compagnie de grenadiers du 60e pour débusquer l'ennemi caché sur le versant de droite du mamelon et reprendre notre ancienne position. Malgré une fusillade des plus vives, nos troupes occupèrent le plateau du marabout. Jugeant la reconnaissance suffisante, le général donna l'ordre d'abandonner les positions conquises ; les troupes se retirèrent en bon ordre et en tenant tête à l'ennemi, qui était devenu moins audacieux. Elles rentrèrent dans leurs camps respectifs à onze heures du matin. Dans le même moment arrivait la colonne du général Bouscaren. Cette reconnaissance nous coûta un officier tué, sept officiers blessés, huit soldats tués et soixante blessés.

Le même jour, à midi et demi, le général en chef réunit les capitaines du génie et d'artillerie pour avoir leur avis sur le plan d'attaque de Laghouat et l'arrêter définitivement. Les capitaines du génie déclarèrent qu'il fallait se rendre successivement maîtres, par des attaques de vive force, des deux mamelons qui dominaient la ville à l'Est et à l'Ouest et étaient réunis entre eux par une enceinte flanquée dans toutes ses parties. Cette enceinte suivait, dans tout son développement, la configuration du terrain et était entourée de jardins d'une étendue immense et divisés à l'infini par des murs assez élevés. D'après les renseignements que l'on avait déjà sur la position de la ville et ses abords, et d'après ce que l'on avait pu observer dans la reconnaissance faite le matin, il ne pouvait y avoir aucun doute sur le

choix du véritable point d'attaque. Ce point n'était autre que le mamelon Ouest, appelé Kef-Sidi-el-Hadj-Aïssa, qui commande la ville. Son arête longitudinale, composée d'une ligne de rochers stratifiés comme le sont tous les petits chaînons qui constituent le système des montagnes de cette contrée, n'avait que deux, trois ou quatre mètres de largeur; elle était découpée transversalement par blocs et se raccordait avec les flancs par des mouvements abrupts. Le versant de gauche était presque infranchissable, à cause de ses découpures profondes et multipliées. Le point culminant de ce mamelon était couronné d'une tour carrée, percée de créneaux, à deux étages et réunie par une courtine à deux autres tours semblables, situées sur les deux flancs du mamelon à sept ou huit mètres au dessous de la première. En avant de l'enceinte de la ville, se trouvait un mamelon découpé en deux parties: la première, terminée à son sommet par un petit plateau, était couronnée de la kouba en maçonnerie de Si-El-Hadj-Aïssa; la deuxième, plus éloignée de la place, dominait la première d'une quinzaine de mètres et se réunissait à elle par un col étranglé terminé latéralement par des rochers abrupts. L'occupation de cette position devait rendre celle des jardins avoisinants impossible et décider du succès de l'attaque.

Au moment où les colonnes donneraient l'assaut de vive force et où les assiégés se tiendraient derrière la brèche pour la défense, il faudrait prononcer l'attaque du mamelon Est appelé Kef-Dala. Cette seconde attaque forcerait les défenseurs à diviser leurs forces et jetterait la consternation parmi ceux qui, comptant avoir une ligne de retraite, étaient prêts à disputer le terrain pied à pied. Le mamelon Est (Kef-Dala) était hérissé, suivant son grand axe, d'énormes blocs de rochers coupés à pic et présentant des ressauts abrupts et élevés qui rendaient son accès et son occupation excessivement difficile. L'enceinte, qui le couronnait, était placée à

cheval sur son extrémité Ouest et retournée d'équerre pour longer le versant Sud jusqu'à son pied. Aussi ne fallait-il songer à établir sur ce mamelon ni batterie de brèche, ni colonne d'assaut; il y avait lieu, au contraire, de concentrer tous les moyens d'attaque au pied de ce mamelon, de renverser ou d'entamer l'enceinte à coups d'obus et de lancer les colonnes d'assaut protégées par des tirailleurs chargés de nettoyer les jardins. Cette agression vigoureuse, qui nous rendrait maîtres du second point culminant de Laghouat, devait démoraliser la défense et la forcer à se retirer dans la partie basse de la ville, dominée par les terrasses des maisons construites en amphithéâtre sur les versants du Kef-Dala et du Kef-Sidi-el-Hadj-Aïssa. Ces deux attaques combinées nous livreraient sans aucun doute la ville.

Le général en chef adopta l'ensemble de ces dispositions et chargea le capitaine du génie Brunon de l'attaque Ouest, sous son commandement, et le capitaine du génie Schœnnagel de l'attaque Est, sous le commandement du général Yusuf. Le capitaine d'artillerie, consulté sur l'emplacement de la batterie de brèche, déclara que, pour l'efficacité et l'inclinaison du tir, il convenait de la placer en arrière du marabout, sur le versant Nord du mamelon. Il pensait pouvoir découvrir de ce point toute la partie de l'enceinte du versant Sud du mamelon d'attaque. Mais le général en chef préféra placer la batterie de brèche dans l'intérieur et sur la plate-forme du marabout, parce que, de ce point, on tenait en respect les deux versants des mamelons et les jardins situés à leurs pieds. On découvrait d'ailleurs bien mieux la courtine qu'il fallait renverser.

ATTAQUE DE L'OUEST

Le général Pélissier confia cette attaque au général Bouscaren et lui adjoignit le lieutenant-colonel Cler et le capitaine Brunon. Il mit sous ses ordres une colonne

forte de trois bataillons de zouaves (un du 1er et deux du 2e régiment), d'un bataillon composé de trois compagnies du 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique et de la compagnie des tirailleurs d'Oran, d'une section d'artillerie de montagne, d'une section de campagne, de vingt sapeurs du génie et d'une section de la compagnie auxiliaire du général Yusuf; cinq cents sacs à vivres furent mis à la disposition du capitaine du génie, en remplacement de sacs à terre, pour la construction des épaulements des batteries et des tranchées dont le développement devrait être suffisant pour couvrir une compagnie et demie chargée de la défense des pièces. Au moment où le lieutenant-colonel Cler quitta le bivouac, le général Pélissier vint lui serrer la main en lui souhaitant bonne et surtout prompte réussite : « Souvenez-vous, Cler, » lui dit le général, « que je veux vous donner à déjeuner demain, avant midi, sur la plus haute terrasse de la kasba de Ben-Salem (1). »

La colonne quitta le camp le 3 décembre, à quatre heures du soir; pendant que l'infanterie allait camper au Sud de Laghouat pour compléter l'investissement, les travailleurs, sous la protection du 2e bataillon du 2e de zouaves, s'installèrent au pied des montagnes, du côté de l'attaque, à six cents mètres environ des jardins et du marabout Si-El-Hadj-Aïssa. A six heures, une compagnie du 2e zouaves s'empara du premier mamelon et, une heure après, la section de montagne fut portée à cinquante mètres en avant du camp et lança quelques obus sur les tours qui éteignirent immédiatement leurs feux.

A huit heures du soir, on organisa une petite colonne destinée à s'emparer du marabout. Quatre compagnies de zouaves (2) furent placées sous les ordres du com-

(1) *Souvenirs d'un officier du 2e régiment de zouaves*, p. 33.

(2) Deux du 1er régiment (capitaines Frantz et Bessières) et les 3e et 4e compagnies du 2e bataillon du 2e régiment de zouaves (capitaines Banon et Lauer).

mandant Morand ; une compagnie de travailleurs du 1er bataillon d'Afrique et les deux sections de sapeurs du génie et de sapeurs auxiliaires furent confiées au capitaine Brunon. Ces sapeurs-travailleurs emportèrent chacun un outil et deux sacs à terre. La section de montagne devait suivre le mouvement et occuper la crête en arrière du marabout, dès qu'on s'en serait rendu maître. « L'ordre du jour était de ne pas répondre aux feux des Arabes. Toutes les recommandations ayant été faites aux soldats par le lieutenant-colonel Cler (cet officier termina ses recommandations en disant à ses zouaves qu'il leur remettait sans crainte l'honneur du régiment, que puisqu'ils avaient hérité des vingt et un ans de gloire de l'ex-1er régiment, ils ne failliraient pas, au moment du danger, à tout ce que la patrie était en droit d'exiger de leur courage, qu'ils étaient bien heureux de se trouver en position de fournir à l'histoire du jeune régiment sa première page glorieuse), la petite colonne partit en silence et bien décidée à accomplir sa périlleuse mission. L'anxiété fut grande au bivouac, pendant les dix minutes qui suivirent le départ des compagnies, car chacun savait que la plus légère hésitation compromettrait cette opération, qui était l'une des plus importantes du siège et dont le succès devait, selon toute apparence, donner les clefs de la place. Le commandant Morand justifia complètement la confiance que son chef avait mise en lui ; il enleva à la baïonnette les positions ennemies (1). » Cette attaque ne coûta qu'un tué et trois blessés au 2e de zouaves, mais les compagnies du 1er zouaves y firent des pertes importantes ; elles eurent trois tués, dont le capitaine Frantz, et trente-deux blessés, dont le capitaine Bessières, le lieutenant d'état-major Boquet et le sous-lieutenant Romière.

Le capitaine du génie Brunon fit aussitôt ouvrir la face du marabout opposée à la place, et créneler tout

(1) *Souvenirs d'un officier du 2e régiment de zouaves*, p. 35.

l'édifice. Une compagnie vint s'installer près du marabout avec les travailleurs et les sapeurs. La section de montagne s'établit à la place qui lui fut indiquée et les autres compagnies s'embusquèrent derrière les rochers de la crête. Ces dispositions prises, le capitaine du génie fit commencer à découvert, sous le feu de l'ennemi, d'abord la sape de droite en sacs à terre, puis celle de gauche ; on prépara en même temps la rampe destinée au passage des pièces. A deux heures du matin, les sapes étaient assez avancées pour couvrir les hommes et recevoir deux pièces. Cette opération ne nous coûta que huit hommes blessés.

Le capitaine Brunon, accompagné par une section de zouaves, retourna alors au camp du général Bouscaren, pour lui rendre compte des travaux exécutés et chercher l'artillerie. Le général ordonna à l'artillerie d'atteler et à deux compagnies de l'escorter. Le capitaine du génie mit sa petite troupe en marche et constitua une ligne de flanqueurs, pour protéger le convoi contre les sorties qui pouvaient être tentées. Arrivé au milieu de la rampe, qui n'avait pas moins de deux cents mètres de longueur, on essuya une effroyable décharge de mousqueterie, qui se prolongea jusqu'à l'arrivée des pièces sur la plate-forme du marabout, mais qui, heureusement, ne blessa aucun conducteur ni aucun cheval. On établit alors les embrasures et on perfectionna les épaulements, qui atteignirent une hauteur de deux mètres sur tout leur développement. La pièce de 8 fut placée dans le marabout, et l'obusier de 15 derrière l'épaulement de droite. A six heures du matin (4 décembre), tout était terminé.

A 7 heures, le général en chef arriva au col avec les colonnes d'attaque, qu'il fit placer dans les plis de terrain pour les couvrir contre les feux de la place, en attendant le signal de l'assaut ; puis il monta au marabout, accompagné du général Bouscaren et de son état-major. Lorsque ce groupe d'officiers descendit le petit

escarpement qui conduisait au marabout, les Arabes firent une décharge de mousqueterie, dont une balle brisa la cuisse au brave général Bouscaren. Le général en chef examina les dispositions prises et ordonna d'ouvrir le feu sur la tour supérieure, sur celle de droite, et sur la courtine comprise entre ces deux tours. L'assiégé répondit aussitôt par une vive fusillade, et chercha à démonter nos pièces avec son canon placé près de la tour de gauche ; mais son tir, trop incliné, ne nous fit subir aucune perte ; le sous-lieutenant Armand, seul, fut blessé par un éclat de pierre. Le lieutenant-colonel Cler organisait les colonnes d'assaut, lorsqu'il reçut l'ordre de venir prendre le commandement des troupes, à la place du général Bouscaren. Pour se porter à la batterie de brèche, il lui fallait suivre la crête des mamelons, que le feu de l'ennemi battait de face et de flanc. Pendant ce trajet, le trompette de spahis d'ordonnance près de lui fut tué, à l'endroit même où, quelques minutes auparavant, le général Bouscaren avait été blessé.

Vers onze heures, la brèche avait de trente à trente-cinq mètres de longueur. Le capitaine du génie la déclara praticable. Aussitôt on construisit un bûcher (1) destiné à donner le signal de l'assaut et à prévenir le général Yusuf, et on fit avancer les colonnes d'attaque, fortes de douze compagnies de zouaves. La première de ces colonnes, commandée par le chef de bataillon Barrois du 1er de zouaves et fournie par les quatre compagnies de ce régiment, eut l'attaque de droite. Les zouaves du 3e bataillon du 2e régiment, sous le commandant Malafosse, formèrent la colonne de gauche et les compagnies du 2e bataillon de ce même régiment, sous le commandant Morand, composèrent un bataillon de réserve ayant pour mission d'appuyer l'attaque de droite. Cette der-

(1) Les deux premiers zouaves envoyés pour construire le bûcher furent tués. Le caporal Vincendon, qui leur succéda, fut plus heureux. Il est devenu général de division.

nière colonne, prise en grande partie parmi les hommes de garde à la batterie de siège, reçut l'aigle du 2e régiment. Une section de travailleurs, commandée par le capitaine Brunon du génie, marcha avec ces colonnes.

« Au signal convenu, parti de la batterie de brèche, les clairons sonnèrent la marche des zouaves. Tandis que le général Yusuf, qui opérait au Nord de la ville, était prévenu par l'éclat d'un grand feu que l'attaque commençait au Sud, les deux colonnes de droite et de gauche et la sienne s'ébranlaient pleines d'ardeur... A cette fanfare éclatante, le bataillon de droite s'élance, franchit au pas de course et sans éprouver presque de perte, tant son mouvement est rapide, l'espace qui le sépare du bas du talus rocheux à l'extrémité duquel commence la brèche. Le bataillon de gauche, précédé des zouaves de la section de la 2e compagnie du 3e bataillon, jetés en enfants perdus, traverse le terrain rocailleux qui s'étend entre l'oasis et la basse ville. Sous le feu des Arabes, embusqués dans ces deux endroits et dont le feu se croise sur tout l'espace à parcourir, cette colonne d'attaque arrive au pied du mamelon ayant dix-huit hommes hors de combat. Le bataillon formant réserve suit de près la colonne de droite sans éprouver de pertes sérieuses; il arrive à son tour jusqu'au talus qui précède le mur ruiné de la courtine. Au même instant, le général Pélissier, suivi des officiers de son état-major, du lieutenant-colonel du 2e de zouaves et d'une section de gardes de tranchée, se porte lui-même vers la brèche pour imprimer une direction à l'attaque générale de la ville. Les douze compagnies de zouaves, ainsi que nous l'avons dit, étaient au pied du mamelon, glacis naturel de la place. Arrivés là, ces braves soldats prennent immédiatement le pas de course, escaladent tous les obstacles, franchissent, à l'aide de courtes échelles, les brèches faites par le canon et passant par les armes tout ce qui essaie de résister, ils se précipitent comme une avalanche avec cette *furia francese,* tant redoutée

de nos ennemis dans les moments offensifs, jusque sur la partie haute de la ville. Intimidés par la marche rapide des colonnes d'assaut, les Beni-Laghouat abandonnent la défense de la haute ville et se jettent, par les pentes de droite et de gauche, sur les bas quartiers. Les Arabes, postés dans les jardins, craignant de voir leur retraite coupée, abandonnent également leurs positions de combat et se replient des bords extérieurs de l'oasis jusque dans le dédale inextricable des plantations de palmiers. La haute ville ne tarde pas, à la suite de ces circonstances et de la vigueur de l'attaque, à rester en notre pouvoir. Le général Pélissier, voyant l'heureux résultat de l'assaut, prescrit à la colonne de réserve de se jeter à gauche, à la colonne de gauche de se diriger vers la casbah de Ben-Salem, tandis que le lieutenant-colonel Cler, à la tête de quelques compagnies des trois bataillons, se portera également sur cette citadelle pour l'assaillir de face et par la droite. La casbah ne peut résister aux efforts des assaillants. Le capitaine Fernier et ses zouaves, avec lesquels marche le lieutenant-colonel de Ligny, directeur des affaires arabes de la province d'Oran, enfoncent les portes et se précipitent dans l'intérieur de cette espèce de forteresse. Les défenseurs sont poursuivis à la baïonnette dans la cour, aux étages supérieurs et sur les terrasses. Le lieutenant-colonel du 2e de zouaves, se souvenant des paroles du général Pélissier, hisse l'aigle de son régiment, sur le dôme du minaret, au moment où le chef des Nègres, chargé d'organiser la défense par le chérif, tombe mort à ses pieds sous les balles de la garde du drapeau français.

» La ville était prise; mais ce brillant fait d'armes coûtait cher au 2e de zouaves. Soixante hommes mis hors de combat et le commandant Morand, atteint d'une blessure mortelle lorsqu'il conduisait la tête de la colonne sur la casbah, payaient ce succès de leur sang. C'était un glorieux, mais un sanglant baptême pour l'aigle du

nouveau régiment... Cet officier, un des plus intrépides du 2e de zouaves, avait l'esprit éminemment chevaleresque. Admirateur passionné des héros de l'Empire (et cela était d'autant plus naturel qu'il était le fils de l'un de ces hommes de fer qui firent tant pour la gloire de Napoléon), Morand, la veille de l'assaut de Laghouat, sollicita de son lieutenant-colonel l'autorisation de porter par-dessus son uniforme un paletot gris, de couleur assez voyante, pour le faire remarquer de ses soldats et des Arabes pendant l'action. Au moment de franchir la brèche, il sonna lui-même la marche des zouaves avec un petit cornet qu'il avait l'habitude de porter au feu, quand il commandait une compagnie de chasseurs à pied. Lorsqu'on le rapporta, mortellement blessé, au camp des zouaves, il passa devant le front de deux compagnies d'élite du 50e de ligne. Ces soldats s'empressèrent de lui rendre les honneurs militaires. Morand en fut touché et se tournant vers ces compagnies : « Voltigeurs du 50e, » leur dit-il avec une noble fermeté, « je vous remercie et vous souhaite à tous plus de bonheur qu'à moi. Je termine en ce moment ma vie de soldat. » Il ne se trompait pas; on fit l'amputation de la cuisse et il mourut. Son frère Louis, lieutenant au même régiment, fut blessé le même jour, à la tête de sa section.

« Le général Pélissier ne tarda pas à arriver lui-même sur les terrasses de la casbah de Ben-Salem. Il prescrivit au lieutenant-colonel du 2e zouaves de rallier les tronçons épars de son régiment, et d'achever la prise de possession de Laghouat, en donnant la main à la colonne Yusuf. Ce dernier, escaladant, à la tête de ses troupes, les murs Nord de la place, venait d'y pénétrer. Le colonel Cler avait l'ordre, une fois cette jonction opérée, de rejeter jusque dans les jardins de l'oasis les Arabes qui cherchaient à résister encore. Les instructions du général en chef furent suivies ponctuellement. La place des Bains maures, au centre de la ville, fut prise. En arrivant sur cette place, le lieutenant-colonel

du 2e de zouaves aperçut sur la gauche, près de la porte de l'oasis, un Arabe soutenu par deux M'zabi ; il le fit poursuivre, mais bientôt ce groupe disparut dans les fourrés des jardins. C'était le chérif lui-même, non blessé, mais tellement affecté par sa défaite qu'il ne pouvait marcher sans se faire soutenir. Les zouaves, après avoir franchi des rues étroites, tortueuses, dont plusieurs étaient couvertes par les étages supérieurs des maisons, après s'être mis en communication avec les troupes du général Yusuf, firent tête de colonne à gauche et occupèrent les bâtiments donnant accès sur les jardins. Cette partie de la ville fut à peine défendue.

» Lorsque la colonne revint du côté de la casbah de Ben-Salem, l'attention des soldats fut attirée par une maison fortifiée de laquelle s'échappaient de grands cris, et où paraissait s'être réfugié beaucoup de monde. Cette maison, ayant appartenu aux Ben-Salem, et pour ce motif appelée maison du khalifat, était alors remplie des familles des principaux partisans de l'ancien chef de Laghouat, que le chérif d'Ouargla y détenait en otages. Les M'zabi du chérif, chargés par lui de garder ces malheureux, ayant fait feu sur les colonnes d'attaque de la grande casbah, avaient attiré sur eux l'attention d'abord, la vengeance bientôt après des assaillants. Une fois la grande casbah enlevée, nos soldats s'étaient précipités sur cette maison dite du khalifat. Une première cour avait été envahie. La défense, tout en continuant à tirer, s'était rejetée dans une grande cour entourée de terrasses et d'appartements occupés par des juifs, des femmes, des enfants, des vieillards. Dans ce moment, le lieutenant-colonel du 2e de zouaves, qui venait de faire enfoncer une petite porte de derrière et de pénétrer par là dans l'intérieur de la maison avec quelques officiers et zouaves, comprit ce qui se passait. Reconnu à son uniforme pour un chef, par les malheureux Beni-Laghouat partisans de la famille de Ben-Salem, il fut bientôt entouré, ainsi que les officiers, par ces victimes

de la guerre qui s'attachaient à leurs vêtements pour échapper à la fureur des assaillants. A moitié étouffés par ces dernières étreintes du désespoir, séparés de leurs soldats par cette masse mouvante de chair humaine, les officiers du 2e de zouaves qui avaient pénétré dans la grande cour parvinrent difficilement à se dégager, à se faire reconnaître des vainqueurs et à arrêter le carnage. Enfin, grâce à leurs énergiques efforts, ils purent sauver plus de trois cents Beni-Laghouat, qui tous appartenaient à l'aristocratie de la ville. Ils furent transférés dans la grande casbah. On y porta également cinq drapeaux pris dans la maison du khalifat.

» Il était deux heures de l'après-midi, la ville de Laghouat était entièrement occupée par les troupes françaises. Ainsi qu'il l'avait dit la veille, le général Pélissier était entré avant midi dans la place ; il rappela au lieutenant-colonel Cler, qui le rejoignit après la délivrance des otages et la prise de la maison du khalifat, la promesse de déjeuner sur la terrasse la plus élevée de la grande casbah. Là, au milieu des sanglants débris du combat, entouré des drapeaux pris à l'ennemi, assis sur de riches tapis arabes, dominant l'oasis et l'immense horizon du désert, un repas tout militaire fut servi au général en chef et au général Yusuf qui venait d'arriver dans la casbah. Bien des choses y manquaient. L'argenterie fut représentée par les couteaux des sapeurs du 2e de zouaves, que ces braves soldats prêtèrent à leurs chefs ; le café fut ensuite préparé dans leurs marmites de campement.

» Le soir, un peu avant la tombée de la nuit, les enfants de Ben-Salem et ses principaux officiers ou partisans réfugiés dans le camp du général Yusuf, ayant appris que leurs femmes et leurs familles avaient été miraculeusement sauvées, s'empressèrent de venir les réclamer. Le lieutenant-colonel Cler, nommé par le général Pélissier commandant supérieur de la ville, fut fort satisfait de se débarrasser de cette population fémi-

nine, dont la présence au milieu des soldats, dans un moment d'exaltation victorieuse, pouvait n'être pas sans inconvénient et même sans danger. En effet, quelques-unes des femmes, les Juives principalement, avec leur costume biblique fort en désordre, leurs grands yeux noirs, leur magnifique chevelure et leur teint d'une mate blancheur, offraient un genre de beauté que l'on ne rencontre guère qu'en Orient et dans le désert. Toutes ces malheureuses, en quittant la grande casbah où elles avaient été transférées après la prise de la ville, exprimaient leur reconnaissance aux officiers en baisant leurs mains et même leurs vêtements (1). »

ATTAQUE DE L'EST (KEF-DALA)

Dans la soirée du 3 décembre, le général Yusuf, commandant l'attaque de l'Est (Kef-Dala), fit prendre position à la colonne du commandant Pein, sur la rive gauche de l'Oued-M'zi, à environ un kilomètre et demi en aval et à bonne portée de canon de la ville pour observer la plaine et les jardins compris entre le camp du général Yusuf et celui du général Bouscaren. Il désigna les corps qui devaient participer à l'attaque du lendemain et donna toutes les instructions nécessaires en pareille circonstance. Le 4 décembre, à quatre heures du matin, la colonne se mit en mouvement pour se porter sur la rive droite de la rivière en avant des jardins qui couvraient la plaine du versant Sud de la ville, en un endroit où elle pût prendre les dispositions défensives qu'exigeait l'attaque du général Pélissier et suivre pas à pas les progrès de cette attaque. Elle était composée ainsi qu'il suit :

COLONNE D'ASSAUT

Détachement du génie ; une section de la compagnie

(1) *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, p. 39 à 48.

auxiliaire munie de pioches, pelles, pics à roc, outils de mine, sacs à terre vides, artifices de guerre, sous le commandement du capitaine du génie Schœnnagel, et sections de volontaires pris dans tous les corps et portant des échelles d'escalade ; une compagnie du 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique ; quatre compagnies de tirailleurs indigènes d'Alger ; le détachement de tirailleurs indigènes de Constantine.

COLONNE DE RÉSERVE

Quatre compagnies du 60e de ligne ; deux pelotons du 1er chasseurs d'Afrique ; un peloton de spahis ; les goums.

La canonnade de l'attaque du général Pélissier se fit entendre quelques minutes après que la colonne du général Yusuf eut quitté son camp pour se diriger sur l'emplacement désigné, sur la rive droite de l'Oued-M'zi. Le général harangua alors les troupes et leur fit voir les pentes presque infranchissables, les tours crénelées, les escarpes élevées qu'il fallait gravir et escalader pour prendre la ville. Il ordonna ensuite toutes les dispositions à prendre pour l'assaut et pour opérer la prise successive des maisons.

Le mamelon Kef-Dala, la tour et l'escarpe qui le couronnaient, ainsi que les jardins, étaient garnis de défenseurs qui paraissaient déterminés à soutenir une lutte à mort. A dix heures du matin, on vit, à l'attaque du général Pélissier, tomber un dernier pan du mur qui pouvait rendre la brèche praticable. Quelques instants après, on entendit dans le lointain battre la charge, et on vit les colonnes d'assaut disputer pied à pied le sommet de la brèche du Kef-el-Hadj-Aïssa. Le général Yusuf fit aussitôt avancer sa colonne au pied du Kef-Dala. Une vive fusillade, partie des jardins et de l'arête du mamelon d'attaque, l'accueillit à bout portant. Une compagnie du 2e bataillon d'Afrique fut déployée en

tirailleurs pour protéger son flanc, et un détachement de spahis, qui se trouvait derrière le mamelon situé vis-à-vis le Kef-Dala, sur la rive gauche de la rivière, débusqua les Arabes placés sur la rive opposée. La cavalerie fut échelonnée par pelotons, depuis le camp du général Bouscaren jusqu'au Kef-Dala, pour arrêter les fuyards. Un détachement de travailleurs, commandé par le caporal Laffite du 2e régiment du génie, s'enfonça dans l'intérieur des jardins et pratiqua des créneaux à coups de pioche, pour favoriser l'approche des tirailleurs. La section d'artillerie de montagne, protégée par une compagnie d'infanterie, arriva au trot et se mit en batterie au pied du mamelon, à cent mètres des jardins. Elle commença son feu. La charge fut battue en même temps. Les colonnes d'assaut gravirent avec rapidité les flancs escarpés du mamelon dans l'ordre suivant :

Détachement du génie ;
1 section de la compagnie de travailleurs, commandée par le capitaine du génie Schœnnagel ;
1 section de volontaires de tous corps, portant des échelles ;
4 compagnies de tirailleurs indigènes d'Alger et le détachement de tirailleurs indigènes de Constantine ;
4 compagnies du 60e, servant de réserve.

Au moment où ces colonnes s'élançaient en avant, elles furent prises de flanc, de front et de revers par une fusillade des plus vives partie des jardins, de la crête du mamelon et de l'escarpe de la ville. Arrivée à mi-côte du mamelon, la tête de la colonne essuya une décharge de mousqueterie formidable, partie de l'arête des rochers ; mais un instant après, elle occupa à son tour le sommet du mamelon, fusilla à bout portant l'ennemi et lui fit éprouver des pertes considérables. La retraite de celui-ci se fit avec précipitation et désordre. Ceux qui échappèrent au carnage se retirèrent derrière les murs

des jardins situés au pied du versant Nord du mamelon, et rentrèrent en ville par la porte Chergui (de l'Est). Les premières colonnes d'assaut arrivèrent au pas de course au pied de la tour Si-Abdallah et se développèrent le long de l'escarpe qui réunissait cette tour à la porte Chergui. Là, elles furent de nouveau exposées à la fusillade, partie des tours, des jardins, ainsi que des maisons situées en dehors de la ville. Les tirailleurs indigènes, placés en arrière, ripostèrent à ces feux, et se jetèrent ensuite dans la partie basse de l'escarpe, vers la porte.

Tandis que le sous-lieutenant de la section des travailleurs, Versini, du 60e de ligne, faisait enfoncer la porte Chergui, le capitaine du génie Schœnnagel faisait pratiquer, sous le feu de l'ennemi, à coups de pioche, par les sapeurs et les travailleurs, trois brèches dans l'escarpe élevée, et donnait ainsi accès dans l'intérieur de la ville. L'une de ces brèches fut ouverte contre la tour Si-Abdallah, dans l'angle de la petite courtine, et les deux autres dans la longue courtine qui réunissait le petit flanc de cette tour à celle située en avant de la porte Chergui. Les assaillants se précipitèrent par ces issues et s'emparèrent de la petite place élevée, située dans l'intérieur de la ville, entre la tour Si-Abdallah et le marabout voisin. Maîtres de cette position si importante, ils plongèrent à leur tour dans les rues, sur les terrasses, dans les jardins, et débusquèrent l'ennemi partout où il se trouvait. Le gros de la colonne suivit le mouvement, et toute l'attaque se trouva bientôt réunie en masse sur l'emplacement compris entre la porte Chergui et la tour Si-Abdallah. Pendant que ces événements se succédaient avec rapidité, la compagnie du 2e bataillon d'Afrique, déployée en tirailleurs depuis le commencement de l'action et précédée d'un détachement chargé de percer les créneaux, s'enfonçait dans l'intérieur des jardins et se dirigeait vers le pied de l'escarpe.

La tête de la colonne d'attaque, débouchant de la place derrière la tour Si-Abdallah, prit pied à pied toutes les maisons de l'îlot compris entre l'arête du Kef-Dala et l'enceinte, et perça des ouvertures à coups de pioche dans les murs, pour pouvoir communiquer d'une cour à l'autre. Les terrasses furent escaladées au moyen des échelles. Une fois maîtres de toutes les maisons qui couronnaient les crêtes, on s'étendit latéralement et on s'empara des autres îlots de maisons, dans lesquels on rencontra une résistance opiniâtre, mais qui fut chèrement payée par les défenseurs. Bientôt, les troupes des deux attaques firent leur jonction au centre de la ville, dont la prise fut dès lors définitive.

Les chasseurs, les spahis et les goums des deux colonnes formés par pelotons, et placés autour de Laghouat et de ses jardins pour arrêter les fuyards, ne purent empêcher un grand nombre d'insurgés, et parmi eux le chérif, Ben-Nacer, Yahia-ben-Maamar et Telli-ben-Lekhal, de s'échapper à la faveur de la nuit. Le carnage avait été affreux. Les habitations, les tentes des étrangers dressées sur les places, les rues, les cours étaient jonchées de cadavres. Une statistique, faite à Laghouat à tête reposée et d'après les meilleurs renseignements, donna un chiffre de deux mille cinq cents tués ; le chiffre des blessés était insignifiant. Cela se conçoit. Les soldats, furieux d'être canardés par une lucarne, par une porte entre-bâillée, un trou de terrasse, s'étaient rués dans l'intérieur des maisons et avaient tué impitoyablement tous ceux qui s'y trouvaient. Les quelques Beni-Laghouat qui avaient échappé au massacre, s'étaient réfugiés dans les jardins ; ils en sortirent quelques jours après, quand on leur eut donné la vie sauve.

La chute de Laghouat eut un grand retentissement dans tout le Sahara, et fit dire aux Arabes que les Français venaient de gagner un autre Alger dans le Sud.

« Le déblaiement de la ville de ses nombreux ca-

davres fut très long à se faire; c'était une horrible besogne à laquelle on employait plusieurs bataillons par jour. Trois ou quatre jours après l'assaut, le général Pélissier visitait ces charniers et, trouvant que cela ne marchait pas au gré de sa volonté, il faisait demander l'officier supérieur, chargé ce jour-là de la funèbre corvée. C'était l'excellent commandant de Chabron, du 5e de ligne. Le général Pélissier lui fait le reproche d'un ton brutal de la lenteur apportée par ses hommes dans le service dont ils ont été chargés. Le commandant, sans se troubler de l'apostrophe du général, lui répond avec beaucoup de calme : « Que voulez-vous, mon général, nous n'enterrons pas les morts aussi vite que vous les faites ! » Le général se retira en faisant entendre son grognement nasillard habituel et en lui répondant : « Vous dites là une bêtise ! » Mais comme il ne détestait pas ce genre de bêtises, il n'en garda pas rancune, au contraire, au commandant de Chabron (1). » Le 7 décembre, l'armée accomplit un pieux et triste devoir en rendant les derniers honneurs au chef de bataillon Morand, mort des suites de ses blessures; il fut enterré sur la brèche. Quelques jours après, le général Bouscaren mourait également (2).

---

(1) Trumelet, *Le général Yusuf*, t. II, p. 116, note 4.

(2) Le général Bouscaren était d'une bravoure remarquable et d'un esprit chevaleresque. Les Arabes l'avaient surnommé Bou-Chekara (l'homme au sac) parce qu'il portait au bras gauche un sac rempli de tabac, dont il faisait une grande consommation. Il fumait encore lorsqu'on lui coupa la jambe à la suite de la blessure reçue pendant l'assaut. Il mourut quelques jours après, dans une petite chambre de la casbah, où on l'avait installé et où s'élève aujourd'hui le fort qui porte son nom. Il emportait les regrets des officiers et des soldats dont il était le père.

CHAPITRE V

I

Le jour de la prise de Laghouat, Si-Hamza faisait sur les dissidents une razzia importante et jetait la terreur dans tout le M'zab.

Il avait, nous l'avons vu, quitté El-Biod le 26 novembre et s'était dirigé vers Berrian, où l'on supposait les dissidents campés. Le 27, il était à Si-Ahmed-ben-Abbès ; le 28, aux puits d'El-Meguerchi, à l'Ouest d'El-Maïa ; le 29, il atteignait El-Ménia, sur l'Oued-Zergoun, à dix lieues environ au sud d'El-Maïa. Il était arrivé à la limite du pays sans eau, du Bled-El-Atech (pays de la soif), comme l'appellent les Arabes. Pour ne pas être arrêté par le manque d'eau, Si-Hamza résolut de marcher rapidement, fit monter ses fantassins sur des chameaux et s'enfonça audacieusement dans le Bled-El-Atech.

Le 3 décembre, ses coureurs arrêtèrent, sur l'Oued-Settafa, un berger qui annonça le voisinage des partisans du Chérif. Prenant cet homme pour guide, Si-Hamza se remit de suite en route, traversa pendant la nuit une succession de défilés rocheux, longea les jardins de Berrian sans être vu, et le 4 décembre, au point du jour, déboucha dans la vallée de l'Oued-En-Nsa; il avait, à quelques kilomètres devant lui, une agglomération considérable de tentes.

Avec ses cinq cents fantassins et cent cinquante cavaliers d'élite, Si-Hamza constitua une forte réserve, qu'il groupa autour du maréchal-des-logis Ben-Attab et des spahis.

Au signal donné par le trompette de spahis sonnant la charge, il lança sans perdre de temps le reste de son goum sur l'ennemi. Le camp fut cerné, et les chameaux déjà chargés tombèrent les premiers entre les mains de

Si-Hamza. Les tentes de Ben-Nacer-ben-Chora furent enlevées, et si tout ne fut pas pris, la cause en fut à ce que les cavaliers du khalifa, épuisés par la soif, se jetèrent sur les outres pleines d'eau qu'ils trouvèrent dans les provisions de l'ennemi. Malgré un vigoureux retour offensif des Larbâa, le succès fut complet. Après avoir rassemblé le butin et rallié ses troupes, Si-Hamza se retira sans être inquiété sur El-Ménia. La retraite fut rendue pénible par la privation d'eau. Le 13 décembre, le khalifa arriva à Laghouat, où il fit une entrée triomphale.

L'expédition de Laghouat amena deux résultats fort importants; l'un, matériel, fut l'assurance de notre domination dans le Sud, l'autre, moral, la preuve donnée aux Sahariens que pour nous il n'y avait pas de distance infranchissable, pas de sable, pas de désert pouvant arrêter notre juste vengeance et abriter nos ennemis.

Les résultats ne se firent pas longtemps attendre, car les Beni-M'zab s'empressèrent de demander l'aman au général Pélissier, et lui envoyèrent le 12 décembre 1852 la lettre suivante :

« Louange au Dieu unique !

» La Djemâa de Berrian, grands et petits :

» Nous vous apprenons que, pour le passé et pour l'avenir, nous sommes vos serviteurs et vous ferez à notre égard ce que vous voudrez. Ahmed-ben-Salem nous a traités injustement, il nous a persécutés et nous a donné pour chef un homme qui ne devait pas l'être. Nous avons patienté jusqu'à l'instant où la plaie a pénétré jusqu'à l'os, et alors nous nous sommes enfuis. Nous n'avons pas trouvé votre égal. Lorsque nous avons trouvé cet homme (1), nous avons pensé avec lui effrayer les Arabes, et lorsque vous

(1) Le chérif Mohammed-ben-Abdallah.

êtes venus, nous nous sommes enfuis devant vous. La fuite est une preuve de respect. Nous vous respectons à l'égal de nos parents. Si vous nous considérez actuellement comme vos enfants, nous vous sommes soumis comme jadis.

» Envoyez-nous l'aman. Les gens de Berrian vous disent : « Depuis le jour où les Larbâa se sont révoltés, nous les engageons continuellement à se soumettre; mais le sultan ne les a pas laissés libres de le faire. Aujourd'hui ils sont décidés à se rendre; s'ils sont vos enfants, envoyez-leur l'aman; et si vous ne les acceptez pas, vous êtes Français et vous ne connaissez pas la trahison. Informez-les de ce que vous voudrez, et quand même vous les chasseriez, ils se réfugieraient entre vos mains (1). »

Le général Pélissier leur répondit en ces termes :

« Aux habitants des villes de Ghardaïa, Melika, Beni-Isguen, El-Ateuf, Bou-Nourra, Berrian et Guerrara, salut!

» Voilà vingt-deux ans que nous nous connaissons. Vous savez qui nous sommes et ce que nous pouvons, car vos enfants, vos commerçants sont répandus dans nos villes. On vous dit des gens raisonnables; cependant votre conduite dément votre réputation. Depuis deux ans, vous nourrissez nos ennemis dans votre pays, vous leur donnez à boire et à manger; vous abritez leurs troupeaux et leurs tentes, vous les encouragez dans leur entêtement et leur révolte. Soyez ennemis en face plutôt qu'amis à double visage. Mais ne jouez pas avec nous, vous perdriez au jeu.

» Je connais votre pays, vos besoins de commerce. Ouvrez les yeux, je vous le conseille, parce que si Dieu vous aveugle et veut votre châtiment, avec son aide je vous ferai repentir de votre conduite.

» Au reçu de mes ordres, envoyez vos chefs de djemâa à Si-Hamza. Il sera votre oukil auprès de moi. Chas-

(1) Archives du Gouvernement général de l'Algérie.

sez sans retard nos ennemis de chez vous et ne me laissez pas attendre votre réponse. Dieu a dit : celui qui abrite mon ennemi, est mon ennemi. Songez à votre pays, à vos femmes, à vos enfants, aux tombes de vos pères qu'aucun étranger n'a encore foulées (1). »

Les délégués du M'zab furent envoyés à Alger, mais nos colonnes ne pouvaient rester plus longtemps à Laghouat, et une grave question se posait. Fallait-il enfin occuper définitivement ce point, et en faire un poste avancé de notre domination dans le Sud ?

Le général Pélissier consulté se prononça pour l'occupation définitive.

« Depuis que le Tell est pacifié, dit-il dans son rapport au Gouverneur général, l'esprit de révolte et de guerre contre les Français s'est réfugié dans le Sahara. C'est dans la région des oasis, dans les solitudes du Sud, que les passions religieuses vont se transporter. C'est là que les agitateurs, les faux chérifs, trouvent un asile et une base d'opérations.

» Pour avoir la paix dans le Tell, il faut être maître du Sahara ; sinon il faut s'attendre à y voir renaître des orages.

» Le système actuel, qu'on a défini la conduite du Sud à grandes guides, est-il suffisant pour assurer le repos de ces vastes plaines et des oasis ? Nous permet-il de dominer les Sahariens ? Non, l'expérience, la logique inexorable des faits l'ont condamné à plusieurs reprises ; la levée de boucliers de Mohammed-ben-Abdallah vient d'en faire complètement justice. Tout s'étaie en Algérie ; si une partie de l'édifice est mal assise, tout est bientôt compromis. Il faut donc arriver au plus tôt à une administration française et à un commandement immédiat des tribus sahariennes, comme complément de ce qui existe dans le Tell. Nous y sommes forcés par la nature

---

(1) Fait au quartier général à Laghouat, le 14 décembre 1852.

même des choses, plus forte que toutes les théories. Pour constituer facilement ce nouveau mode d'action dans le Sud, je propose l'occupation de la ville de Laghouat et la construction d'un poste-magasin à El-Biod, dont les fondements ont été jetés.

» Biskra, Bou-Saâda, Laghouat, El-Biod forment une ligne qui condamne au repos toutes les tribus qui campent entre elles et la crête du Sersou, population qu'il est essentiel de conserver à notre domination pour maintenir notre puissance d'action dans le Sud.

» Comprises dans le réseau de nos postes, elles se mouvront dans les vastes espaces qui leur sont nécessaires, et, libres de vaquer aux exigences de leur état social, elles ne pourront néanmoins nous échapper. Nous maintiendrons ainsi à nous tout ce que, dans le système actuel, les intrigues d'un faux chérif pourraient, d'un moment à l'autre, tourner contre notre cause.

» L'influence des marabouts, comme Tedjini et Si-Hamza, est sensiblement paralysée, ou ne peut que servir nos intérêts.

» Il est non moins évident que les populations sahariennes y trouvent les avantages que notre administration directe donne à celle du Tell, savoir : une protection contre les avanies et les concussions des caïds, une meilleure justice distributive et la sécurité des communications. Elles seront protégées, et cependant le trésor public y gagnera, parce que les statistiques seront plus complètes et les ressources du pays mieux connues.

» L'occupation de Laghouat présente bien d'autres avantages :

» 1° Au point de vue de la possession du pays, l'érection de Laghouat en place française immobilise les Oulad-Naïl et les Larbâa et contient, en le prenant à revers, le Djebel-Amour;

» 2° Elle rend les gens du M'zab complètement nos tributaires; Laghouat est, en effet, à la tête des eaux; elle garde le seul chemin direct des caravanes du M'zab

au Tell dans une zone où il y a quatre jours de marche sans eau;

» 3° Rien de plus facile que de tenir Laghouat approvisionné à deux mois, même pour une colonne de deux mille hommes, indépendamment des vivres de sa propre garnison. Le transport de nos denrées de magasin sera imposé aux Sahariens et aux gens du Sud comme un droit de transit;

» 4° Le bataillon de six cents hommes et l'escadron chargé de l'occupation suffisent, non seulement pour tenir la ville, mais pour étendre au loin notre influence, surtout après le succès que nous venons d'obtenir ; nous prolongeons en quelque sorte la durée de ce succès qui n'aurait qu'une influence temporaire, si les choses étaient mesquinement remises sur l'ancien pied;

» 5° Notre action commerciale est portée au véritable entrepôt du désert. La grandeur et la richesse de cette ville le prouvaient surabondamment avant l'assaut qui l'a ruinée;

» 6° C'est une base d'opérations excellente pour tous les mouvements vers le levant ou le couchant de la ligne du désert;

» 7° C'est le dernier jalon marqué à notre occupation par la nature même des choses. Quelques esprits aventureux peuvent penser au M'zab ; mais, comme la possession de Laghouat nous donne la conquête commerciale de ce pays, une invasion armée est inutile ; l'attrait de l'inconnu pourrait seul tenter des imaginations trop impatientes. C'est une entreprise que je ne conseillerai pas de tenter de longtemps encore. Il suffit que les M'zabites soient à notre discrétion par de simples mesures de police et de douane ;

» 8° En supposant des projets belliqueux aux M'zabites, échauffés par les conseils fanatiques du cheikh de la Mecque et des pèlerins, en supposant qu'ils veuillent faire une démonstration armée sur notre Sahara et servir nos dissidents, ils sont impuissants à cause de la tra-

versée des sables et parce que tous les points d'arrivée, comme El-Haouïta, Tadjerouna, etc., sont sous notre main, par suite de l'occupation proposée. »

Le général Rivet, chef d'état-major général, fut envoyé en mission à Laghouat pour étudier cette question. Parti de Médéa sous la préoccupation des embarras qui pouvaient surgir d'une occupation aussi éloignée, le général Rivet comprit, sur les lieux, l'influence politique et militaire de Laghouat et revint absolument partisan d'un établissement définitif.

La demande de création d'un nouveau cercle à Laghouat, adressée au Ministre, n'obtint qu'une approbation provisoire ; l'autorité supérieure désirait être éclairée par l'expérience sur les conséquences d'une telle détermination.

Ordre fut donné au général Pélissier de diriger ses troupes sur le Tell, après avoir constitué à Laghouat une garnison forte d'un bataillon d'infanterie de six cents hommes, d'un escadron de cavalerie et d'une section d'obusiers de montagne.

Le capitaine du Barail fut nommé provisoirement commandant supérieur et Cheikh-Ali, caïd de Laghouat. Les brèches faites aux murs d'enceinte furent réparées, et la place mise en état de défense.

Le 13 novembre, la colonne Pein retournait à Bou-Saâda et razziait chemin faisant les Oulad-Tobba, fraction dissidente des Oulad-Naïl.

Le 16 décembre, le général Pélissier quittait Laghouat avec les troupes de la division d'Oran et allait camper à Tadjemout ; le 17, il était à Aïn-Madhi.

Tedjini alla à sa rencontre, le pria d'honorer sa maison de sa visite et d'y accepter la diffa. Cette démarche si importante de la part d'un marabout qui avait, disait-on, juré de ne jamais voir la figure d'un Sultan et avait refusé de paraître devant Abd-el-Kader, causa un profond étonnement à tous les officiers de la colonne ; c'était une preuve nouvelle de l'impression qu'avait

produite dans toute cette région la chute si terrible de Laghouat.

En souvenir de l'accueil fait à la colonne, le général Pélissier, rentré à Oran, envoya à Tedjini, de la part du Ministre de la guerre, la collection manuscrite des œuvres d'Ibn-Khaldoun.

Le 18 décembre, la colonne Yusuf prenait à son tour la route du Tell.

La répression de la révolte des Beni-Laghouat avait été trop éclatante pour que toute menace ultérieure pût être considérée comme intempestive ; néanmoins, il était nécessaire de ramener à nous les dissidents, afin d'empêcher Mohammed-ben-Abdallah de reconstituer ses forces.

La détermination qui faisait rester à Laghouat une troupe considérable devait contribuer puissamment à hâter le retour des tribus. Le capitaine du Barail fut autorisé à leur accorder l'aman et à employer dans les négociations, des intermédiaires arabes, choisis avec discernement, tels que Si-Hamza et Tedjini; l'influence religieuse de ces marabouts pouvait être utilement employée pour le rétablissement de la paix.

Quant au sort des principaux chefs de l'insurrection, Ben-Nacer-ben-Chora, Yahia-ben-Maamar et Telli-ben-Lekhal, le gouverneur se réservait de statuer quand ils demanderaient l'aman; il convenait toutefois de leur laisser entrevoir que la mise à mort du chérif ou son extradition serait un gage éclatant de repentir et nous rendrait plus conciliants (1).

Le 1er janvier 1853, le général Camou, commandant la division d'Alger, adressa au capitaine du Barail des instructions fort détaillées sur la mission qui lui incombait. Elles peuvent se résumer comme il suit :

---

(1) Extrait des instructions du général Camou, commandant la division d'Alger (1er janvier 1853).

1° Surveiller les Beni-M'zab et leur faire sentir qu'on connaît le secret de leur faiblesse : on peut en effet sévir sur ceux qui sont dans les villes et intercepter les communications du M'zab avec la côte.

2° Organiser un bon maghzen avec des cavaliers choisis dans les Larbâa soumis et les Oulad-Saâd-ben-Salem : inscrire comme cavaliers les fils des plus influents des Oulad-Naïl, afin de maintenir les investis dans le devoir, en leur montrant qu'on peut au besoin les remplacer par des chefs éprouvés à notre service.

3° Pour surveiller avec plus de facilité l'immense étendue de terrain qui relève de Laghouat, créer deux marchés hebdomadaires, l'un le dimanche à Djelfa, l'autre le vendredi à Laghouat ; y convoquer à date fixe nos représentants indigènes et y envoyer un officier du bureau arabe pour régler les affaires litigieuses.

4° Veiller à la sécurité et à la facilité des communications. Dans ce but créer des postes arabes entre Aïn-Oussera et Laghouat, postes formés par un certain nombre de tentes des Oulad-Naïl et des Larbâa, installées en des points fixes.

5° Désigner Laghouat, Djelfa et El-Hammam comme points de ravitaillement aux Larbâa et aux Oulad-Naïl ; défendre à ces tribus de créer des silos ou autres dépôts de grains.

« Il me reste, continuait le général Camou, à vous faire connaître mes instructions au sujet de la partie de la population de Laghouat qui a survécu au désastre du 4 décembre. Les règles les plus évidentes de la prudence ne nous permettent pas de faire à l'avenir aucun fond sur les dispositions de cette population indigène qui ne peut nourrir contre nous que la haine la plus ardente.

» Le chiffre de la garnison actuelle de Laghouat ne restera, sans doute, pas toujours ce qu'il est aujourd'hui. On ne devra garder dans la place que le plus petit nombre possible des anciens habitants, ceux par exemple

dont les renseignements pour la culture ou la distribution des eaux seront indispensables. Le commandant supérieur devra s'appliquer à reformer la population avec des éléments nouveaux et choisis, s'il est possible, dans les ksours qui entretenaient les moins bonnes relations avec Laghouat. Ces indigènes, mis à la place des anciens habitants, constitueront dans la ville une population peu homogène, peu unie, et par suite peu dangereuse.

» Je pense qu'il y aurait avantage à fixer à Laghouat quelques gens du M'zab, qui y trouveraient les objets qu'ils vont aujourd'hui chercher sur la côte, aussitôt que nos propres négociants auront songé à tirer parti de la situation du ksar, qui paraît éminemment favorable pour plusieurs branches de commerce. »

Par décision du 26 janvier 1853, le Ministre admit la création à Laghouat d'une annexe de bureau arabe, rattachée à la subdivision de Médéa.

En raison de l'étendue du territoire qui constituait ce ressort, l'annexe fut par exception desservie par un personnel à peu près semblable à celui qui était ordinairement attaché aux bureaux arabes de 2e classe, c'est-à-dire un officier chef d'annexe, qui fut le capitaine Carrus, et un officier adjoint. Le capitaine du Barail, nommé chef d'escadron, fut maintenu dans ses fonctions provisoires de commandant supérieur.

Un 6e escadron de spahis, rattaché au 1er régiment, fut créé à Laghouat et recruté exclusivement chez les Larbâa et les Oulad-Naïl.

Le commandant supérieur se préoccupa tout d'abord de faire mettre Laghouat en état de défense. Les brèches furent réparées, un bastion construit sur l'emplacement de la tour des Serghin. Celle des Hallaf, dite tour Si-Abdallah, fut armée, et la casba de Ben-Salem transformée en hôpital militaire. Des avenues, percées dans les jardins, en facilitèrent la surveillance.

Les terres de l'oasis, sauf celles appartenant aux Ben-

Salem et à Tedjini, avaient été mises sous le séquestre. Elles furent réparties entre un certain nombre d'indigènes ou affectées aux corps de la garnison. On fit également reconstruire les maisons détruites pendant les journées des 3 et 4 décembre 1852.

Mais l'occupation de Laghouat ne pouvait être féconde pour l'avenir de notre domination dans le Sud qu'à la condition d'agir à grande distance, de telle sorte qu'aucune population nomade ne pût espérer se soustraire à nos coups. Il fallait pour cela pouvoir transporter rapidement notre infanterie, afin de lui permettre de suivre la cavalerie dans ses courses et de l'appuyer dans toutes les rencontres. La création d'un équipage de chameaux s'imposait, et l'ordre en fut donné par le général Randon, le 24 janvier 1853 : cinq cents chameaux ou chamelles furent prélevés sur la contribution de guerre des dissidents qui avaient demandé l'aman. Deux compagnies de zouaves et deux compagnies de tirailleurs indigènes furent exercées à monter et à diriger ces animaux.

Pour garder l'équipage de chameaux, les tribus fournirent à tour de rôle des bergers attachés comme chameliers à l'équipage, à raison de un homme pour cinq chameaux. Les tribus qui les détachèrent furent chargées de subvenir à leurs besoins.

Tout en s'occupant de la défense de Laghouat, le commandant supérieur ne négligea pas les questions politiques, et pour son coup d'essai, il débuta par un coup de maître, car, en visitant Aïn-Madhi à la fin de février 1853, il parvint à décider Si-Mohammed-Tedjini à se rendre à Alger. Malheureusement, la veille de son départ, Tedjini tomba gravement malade ; il mourut le 13 mars 1853.

Il laissait comme seul héritier, connu alors, un fils très jeune appelé El-Bachir, issu d'une négresse, et avait désigné comme chef d'Aïn-Madhi un certain Si-Rian, homme d'origine obscure qui, par son habileté et ses

talents, avait su gagner la confiance de son maître et en était devenu le confident et l'ami.

Si-Rian prit en main la direction des affaires de la zaouïa et l'administration des biens de Tedjini. Cette ingérence d'un inconnu dans des questions aussi importantes pour notre influence dans le Sud ne laissa pas que d'inquiéter beaucoup le Gouverneur général, et il fallut l'intervention personnelle du commandant du Barail pour qu'une garnison ne fût pas mise dans la casba de Tedjini.

Si-Rian, en effet, n'était rien moins qu'un homme politique, et son unique souci était l'administration des biens de Tedjini. Dans la crainte de perdre cette tutelle, en cas de mort du jeune El-Bachir, il se mit à la recherche d'un autre héritier de Si-Mohammed.

Quelques années avant sa mort, celui-ci avait vendu une négresse, enceinte de ses œuvres, et le bruit courait à la zaouïa d'Aïn-Madhi qu'elle avait donné le jour à un fils. Si-Rian partit sur cette piste : après de longues recherches, il parvint à découvrir à Batna (1856) la négresse et son fils et les ramena en grande pompe à la zaouïa. Personne ne douta un seul instant que le jeune Si-Ahmed, âgé d'une dizaine d'années, ne fût le fils de Tedjini, et Si-Rian resta, pendant plusieurs années, le tuteur des deux enfants et le chef incontesté d'Aïn-Madhi.

Le 22 juillet 1853, l'occupation de Laghouat devint définitive, et le cercle fut constitué par l'arrêté suivant du Gouverneur général :

« Le cercle de Laghouat, créé à titre provisoire par décision ministérielle du 26 janvier dernier, est définitivement constitué sur les bases qui avaient présidé à sa première organisation.

» Le ressort de ce cercle comprendra :

» *Ksours.* — Laghouat, Aïn-Madhi, Tadjemout, El-Haouïta, El-Assafia, Mekhalif (Lazereg, El-Djorb), Ksar-el-Hiran.

» *Aghalik des Larbâa.* — Harazlia, Maamra, El-Hadjadj, Oulad-Salah.

» *Bachaghalik des Oulad-Naïl.* — Oulad-Si-Ahmed, Oulad-Ghouini, Oulad-Oumhamy, El-Abazig, Cherf, Oulad-Dya, Oulad-Laouar, Oulad-Aïssa, Oulad-Sidi-Younès. — *Ksours.* — Zenina, Demed-Messaad-Zackar, Hamera-Moudjebara.

» *Caïdat des Oulad-Saâd-ben-Salem.* — Oulad-Khenata, Oulad-Reggad, Oulad-Yahia-ben-Salem.

» *Confédération de l'Oued-M'zab.* — Berrian, Ghardaïa, Beni-Isguen, Mélika, Guerrara, Bou-Noura, El-Attaf (ces villes ne sont placées que sous la surveillance politique du commandant de Laghouat).

» Le commandant supérieur du cercle de Laghouat jouira des prestations et allocations attribuées aux autres commandants supérieurs de cercle en Algérie.

» Alger, le 22 juillet 1853.

» *Le Général de division, Gouverneur général de l'Algérie,*

» RANDON. »

Le commandant du Barail fut nommé commandant supérieur du cercle, et notification en fut faite par l'ordre général suivant :

« Au quartier général à Alger, le 27 octobre 1853.

» Le cercle de Laghouat ayant été constitué régulièrement par arrêté de M. le Gouverneur général du 22 juillet, M. du Barail, chef d'escadrons au 5e de hussards, est nommé au commandement supérieur du cercle.

» Cet officier supérieur, ayant exercé ces fonctions depuis le jour de l'occupation de Laghouat par les troupes françaises, aura droit au rappel des allocations accordées à sa position par la décision royale du 4 novembre 1841, à dater du 26 janvier 1853, date de la constitution provisoire du cercle.

» *Le Général de division, Gouverneur général de l'Algérie,*

» RANDON. »

II

Après la prise de Laghouat, le chérif Mohammed-ben-Abdallah s'était réfugié à Rouissat et avait rallié ses partisans. Le 23 janvier 1853, il réussit à razzier les Rahman, qui étaient campés sur l'Oued-Ittel.

Le 5 mars, un habitant d'Aïn-Madhi vint annoncer la présence du Chérif entre Tadjerouna et El-Haouita. Le commandant du Barail fit partir aussitôt le capitaine Carrus avec l'escadron de spahis et le maghzen, et le suivit à faible distance avec quatre compagnies d'infanterie à chameaux.

Mais c'était une fausse alerte ; la colonne rentra à Laghouat.

Le 13 mars, le Chérif et Ben-Nacer-ben-Chora quittèrent Ouargla avec cent cinquante cavaliers et cinq cents fantassins montés à chameaux ; ils évitèrent la chebka du M'zab, passèrent à l'Est de Guerrara et tombèrent, le 24 mars, vers dix heures du matin, sur quelques tentes des Oulad-Aïssa, au Sud du Djebel-bou-Khaïl, à trois journées de marche de Laghouat. La surprise fut complète et les cavaliers du Chérif firent une importante razzia.

La colonne mobile de Laghouat, forte d'un escadron de spahis, de quatre compagnies d'infanterie à chameaux et des goums, se rendit aussitôt à Messâad et dans le Djebel-bou-Khaïl pour rassurer, par sa présence, nos tribus inquiètes.

Mais cet heureux coup de main du Chérif avait porté ses fruits, et sa présence à Guerrara fut la cause d'une vive agitation au M'zab. Ses partisans reprirent le pouvoir ; les délégués des villes qui revenaient d'Alger furent bannis, quelques-uns même égorgés.

On apprit peu après que Yahia-ben-Mâamar venait de mourir à M'krouna, empoisonné par le Chérif, qui avait

employé ce moyen extrême pour l'empêcher de faire sa soumission, comme il en avait manifesté l'intention. Au mois de septembre, Mohammed-ben-Abdallah reparut et vint camper sur l'Oued-en-Nsa. De là, par une marche rapide, il surprit les Oulad-Sidi-Tifour et leur enleva leurs troupeaux. Le caïd d'El-Maïa, qui tenta de l'arrêter au retour, fut tué avec plusieurs des siens et son ksar mis à contribution.

Dans le même temps, Telli-ben-Lekhal surprit les Oulad-Yahia-ben-Salem dans les environs de Messâad; mais, poursuivi vigoureusement par le caïd de ce ksar, il dut abandonner son butin et prendre la fuite.

A cette nouvelle, le capitaine Galinier, commandant supérieur de Laghouat par intérim, envoya le capitaine Carrus à Djelfa pour réunir les goums des Oulad-Naïl et des Larbâa et quitta lui-même Laghouat avec une colonne mobile de deux cent cinquante hommes d'infanterie montés à chameaux, de deux pelotons de chasseurs d'Afrique et de deux pelotons de spahis.

Le Chérif était campé sur l'Oued-Zégrir, et à l'approche de la colonne il s'enfuit à Rouissat. Mais un parti de dissidents, resté sur l'Oued-Zégrir, fut mis en déroute; les goums poursuivirent les fuyards avec acharnement et les battirent de nouveau à Guerrara et à Berrian.

« Le Gouverneur général avait résolu d'en finir avec le Chérif (1). Son plan d'opérations, le plus vaste qu'on pût concevoir, s'étendait sur une ligne de plus de cent lieues, et sur cet immense front de bataille, c'étaient les goums indigènes qui devaient agir, soutenus seulement à distance par des réserves françaises. Dans ce drame entre Arabes, le premier rôle appartenait de droit à Si-Hamza. Il avait pour marcher, pour courir, pour se battre, n'importe où, n'importe comment, liberté pleine et entière. Le but qu'il devait atteindre, coûte que coûte, c'était la destruction du Chérif. Sous ses drapeaux étaient

(1) *La conquête de l'Algérie de 1841 à 1857*, par Camille Rousset.

groupés mille chevaux et douze cents hommes de pied des Oulad-Sidi-Cheik. Plus à l'Est, le bachagha Si-Chérif-bel-Arch avait convoqué les Oulad-Naïl et les Larbâa restés fidèles; encore plus à l'Est, les goums de Bou-Saâda, du Hodna et des Zibans se rassemblaient sous leurs caïds, en avant de Biskra.

» Pour appuyer cette grande chevauchée de burnous, le commandant Niqueux, entre Géryville et Aïn-Madhi, le commandant du Barail, le colonel Dargent, près d'Aïn-Rich, se tenaient prêts à se mettre en selle. »

La colonne du Barail se composait de trois cent vingt hommes montés à chameaux (1), d'un peloton du 1er chasseurs d'Afrique et d'un escadron de spahis formé avec les détachements de Moudjebara et de Berrouaghia.

« Dès les premiers jours de novembre, le mouvement commença (2). Emporté par son ardeur, le commandant du Barail pressa la marche de ses goums ; le 10, il était à Berrian, le 16 à Guerrara ; mais, tandis qu'il croyait Si-Hamza en avant sur sa droite, surpris par une de ces trombes d'eau qui transforment en torrents infranchissables les oueds à sec la veille, Si-Hamza avait fait halte. Isolée, en l'air, à cinquante lieues de sa base d'opérations, la colonne de Laghouat reçut du Gouverneur général l'ordre de se reporter en arrière : mais déjà Si-Hamza s'était remis en marche. Le 18, il était entré à Metlili sans résistance. »

Les Chambâa, parmi lesquels il avait de très nombreux serviteurs religieux, protestèrent de leur dévouement à notre cause.

Si-Hamza, apprenant que ses deux frères, Si-En-Naïmi et Si-Zoubir, étaient en mésintelligence avec le Chérif, s'empressa de leur faire des avances et resta quelques jours à Metlili, attendant le résultat de ses négociations.

---

(1) 1er zouaves, 120 ; tirailleurs d'Alger, 150 ; 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, 50.

(2) *La Conquête de l'Algérie de 1841 à 1857*, par C. Rousset.

Si-Zoubir vint le rejoindre avec quelques cavaliers qui avaient pu échapper au Chérif, et lui annonça qu'il était partout attendu avec impatience et que Cheikh-eth-Taïeb-ben-Babia se proposait de lui ouvrir les portes de Ngouça (1) dès qu'il se présenterait. Si-Hamza quitta Metlili le 5 décembre, emmenant avec lui le contingent des Chambâa et marcha sur Ngouça. Le commandant Niqueux le remplaça aussitôt dans Metlili, et le commandant du Barail revint à Guerrara.

Si-Hamza entra à Ngouça sans coup férir et y déposa ses vivres et ses bagages dans un camp retranché placé en avant de l'une des portes du ksar. Il y reçut une lettre de menaces de Mohammed-ben-Abdallah qui lui disait : « Renonce à ton projet insensé, ô Hamza le renégat ! » sans quoi tu mourras damné en fuyant devant moi. » Sans se laisser émouvoir, Si-Hamza laissa son camp à la garde de la plus grande partie de ses fantassins, et, avec le reste de sa troupe, se mit à la poursuite du chérif.

Mohammed-ben-Abdallah, mal renseigné par ses espions, formait au même moment le projet de surprendre son adversaire dans Ngouça et marchait sur ce ksar pendant que ses bagages et ses troupeaux se retiraient à Ouargla.

Les fantassins de Si-Hamza, prévenus à temps, étaient sur leurs gardes ; cachés derrière le mur d'enceinte du camp, ils laissèrent approcher l'ennemi à bonne portée, et, se démasquant brusquement, le reçurent par un feu violent. Toutefois, l'issue du combat était douteuse, lorsque le bruit se répandit dans les rangs des dissidents que Si-Hamza marchait sur Ouargla.

Ils se dispersèrent aussitôt pour courir à la défense de leurs troupeaux, et Mohammed-ben-Abdallah dut les suivre, n'ayant plus avec lui que les Larbâa et les Oulad-Naïl dissidents. Le lendemain, vers quatre heures du soir, les deux partis se rencontrèrent ; mais Si-Hamza,

(1) Oasis située à 20 kilomètres au Nord-Est d'Ouargla.

redoutant de livrer un combat de nuit, contint ses goums.

Mohammed-ben-Abdallah profita très habilement du terrain et fit occuper à ses fantassins deux dunes de sable dont l'abord était à peu près inaccessible à la cavalerie, qui constituait la force principale de son adversaire. Si-Hamza n'hésita pas cependant et, au point du jour, il fit mettre pied à terre à ses cavaliers et les lança à l'assaut des dunes. Leur élan fut brisé par le feu bien ajusté de l'ennemi, et bientôt ils reculèrent. Le khalifa se mit lui-même à leur tête, et, entouré de ses principaux lieutenants, les ramena à l'ennemi. La lutte fut très vive; des deux côtés les pertes furent sensibles. Ben-Nacer-ben-Chora eut les deux cuisses traversées par une balle ; Si-Hamza fut blessé au visage, mais son courage grandit avec les difficultés, et, pour rendre la confiance aux siens, pour leur prouver qu'il voulait vaincre ou mourir, il tua son cheval d'un coup de pistolet et monta le plus mauvais coursier de son goum. Puis, il parcourut les rangs de ses soldats et ranima les courages; il se préparait à donner un dernier assaut, quand il vit avancer un groupe d'hommes à pied conduisant un cheval de soumission et criant de toutes leurs forces : « Au nom de Dieu, ô Si-Hamza, nous te demandons » l'aman; nous voulons vivre désormais sous ton dra» peau et celui de la France (1). »

Le khalifa fit cesser la lutte ; mais le chérif, Ben-Nacer et quelques-uns des leurs avaient réussi à s'échapper.

Si-Hamza entra à Ouargla sans coup férir.

« Le 16 janvier 1854 (2), les commandants du Barail et Niqueux se rejoignirent à Metlili. Deux jours après, ils virent arriver le colonel Durrieu, commandant la subdivision de Mascara, chargé par le Gouverneur général de

(1) *Les Français dans le désert,* par le colonel Trumelet.

(2) *La conquête de l'Algérie de 1841 à 1857,* par Camille Rousset.

préparer l'organisation de la région conquise. « La tranquillité du pays est telle, écrivait-il de Metlili le 20 janvier, que j'ai pu prendre les devants de ma colonne avec vingt chevaux. Je veux aller à Ouargla en sept jours, en passant par le M'zab, dont toutes les djemâa sont auprès de moi et m'apportent des cadeaux de dattes, d'œufs d'autruche et de plumes. Nous voilà réunis de Mascara, Tiaret, Médéa, Laghouat comme par un coup de baguette sous les murs d'une oasis jusqu'ici ignorée. J'ai devant ma tente vingt quintaux de dattes que je distribue à la troupe. »

« Suivi seulement d'une quarantaine de spahis et d'une vingtaine d'Arabes, le colonel Durrieu prit la direction de Ngouça. Le 27, vers le milieu du jour, il vit une grosse troupe de cavaliers venir à sa rencontre : c'était Si-Hamza avec son escorte. Il s'arrêta sur une dune et « pour établir nettement, suivant son expression, la situation aux yeux de tous », avant de recevoir le salut du khalifa, il lui montra le fanion tricolore et le mit en demeure de rendre hommage au symbole de la patrie française. « Je n'ai qu'un drapeau, dit sans hésitation Si-Hamza, c'est celui que tu portes. Je me suis battu pour la France, je mourrai pour elle au premier ordre. » Alors le colonel mit pied à terre, embrassa le khalifa, le complimenta au nom du gouverneur et prit avec lui le chemin d'Ouargla. »

Le général Randon était venu lui-même à Laghouat et avait fait son entrée solennelle le 8 février à trois heures du soir par la porte du Nord, tandis qu'au même moment le colonel Durrieu arrivait par la porte du Sud pour lui rendre compte de sa mission. Les troupes avaient montré beaucoup de vigueur et d'énergie dans les marches pénibles qu'elles avaient faites.

Le Gouverneur général les en remercia en ces termes :

« Soldats des colonnes du Sud,

» Je suis venu à votre rencontre afin de vous donner plus tôt un témoignage de ma satisfaction pour le zèle, la persévérance et l'ardeur que vous avez déployés dans cette dernière campagne.

» Si vous n'avez pas eu de combats à livrer, vous avez supporté de rudes fatigues, et votre présence dans les villes de l'Oued-M'zab et de la confédération d'Ouargla a été une véritable victoire. Vous avez montré le drapeau de la France dans des régions où, naguère encore, on ne supposait pas que vous puissiez pénétrer ; vous avez franchi ces solitudes sans eau du désert, ces barrières du Sud au delà desquelles nos ennemis se croyaient invulnérables.

» Les populations du Sud n'ont plus de mystères pour vous. Ces députations qui viennent des points les plus éloignés, pour faire acte de soumission à la France, sont les heureux résultats de cette campagne ! Vous devez en être fiers, car c'est sous la protection de vos baïonnettes que nos chefs indigènes ont glorieusement accompli la mission que je leur avais confiée.

» Nos goums qui, de l'Ouest à l'Est, ont rivalisé de bravoure et d'élan pour la cause de la France, sont dignes de partager les éloges que je vous donne.

» Je signale avec bonheur cette communauté de bons services, car elle est la preuve de notre puissance en Algérie. Soldats, vous avez bien mérité de la Patrie et acquis de nouveaux titres à la bienveillance de l'Empereur. » (1)

Le 11 février, l'investiture fut donnée aux chefs indigènes en présence de toutes les troupes sous les armes.

---

(1) Au quartier général à Laghouat, le 10 février 1854. (Archives du Gouvernement général de l'Algérie).

Si-Hamza eut le commandement sur tous les pays nouvellement soumis, qui furent rattachés à la subdivision de Mascara. La confédération d'Ouargla, érigée en aghalik, fut sous les ordres de Si-Zoubir, frère de Si-Hamza. Les Chambâa et le ksar de Ngouça reçurent des caïds. Les villes du M'zab s'engagèrent à payer un tribut annuel et à nous prêter un concours loyal pour le maintien de la paix, moyennant quoi nous devions nous abstenir de toute intervention dans leurs affaires intérieures.

Après sa défaite, Mohammed-ben-Abdallah s'était réfugié en Tunisie et s'occupait à reconstituer ses forces. Mais, sur la demande de la France, le bey de Tunis le fit expulser; il se retira à Touggourt auprès de son ami Soliman-ben-Djellab (mai 1854), et le décida à entrer en campagne contre nous.

Tous deux firent, au mois de septembre, une pointe dans la direction d'Ouargla et réussirent à entrer à Ngouça; mais à l'approche de l'agha Si-Zoubir, ils regagnèrent Touggourt.

Le commandant du Barail avait à cette époque autorisé les tribus sahariennes des Oulad-Naïl à porter leurs tentes dans les beaux pâturages qui se trouvent au nord de l'Oued-Djedi, entre la rive gauche de ce fleuve et Messaad. Pour protéger cette migration, et aussi pour surveiller les Oulad-Aïssa et les Oulad-Amelakhoua, dont la fidélité était fort douteuse, le commandant du Barail prescrivit au lieutenant Colonna d'Ornano, chef du poste de Djelfa, de se porter à Messaad avec quatre cents chevaux des goums, du maghzen et des spahis et vingt tirailleurs indigènes.

Le 11 octobre, cette petite colonne quittait Djelfa et allait camper à Aïn-Naga, à deux kilomètres environ des tentes des Oulad-Amelakhoua, et au milieu des tribus qui se rendaient sur l'Oued-Djedi. Le lendemain matin, en quittant le bivouac d'Aïn-Naga, le lieutenant d'Ornano s'aperçut d'un peu de désordre chez les Ame-

lakhoua; il y fit peu attention et gagna la tête du convoi qui s'avançait dans une vallée ouverte et facile, sous la protection de cavaliers et de spahis commandés par le maréchal des logis de Bois-Guilbert. Tout à coup, des coups de feu se firent entendre, et un brigadier vint annoncer que les Amelakhoua avaient attaqué le convoi et que de Bois-Guilbert avait été tué.

Le lieutenant d'Ornano appela à lui les spahis, le maghzen, les tirailleurs et le goum des Oulad-Saad-ben-Salem, fort de cent chevaux. Il confia la garde du convoi aux tribus qui lui inspiraient le moins de confiance, telles que les Oulad-Aïssa, les Oulad-Dya et les Oulad-Si-Ahmed, et qui auraient pu lui manquer au milieu de l'action. Puis à la tête des spahis et du Maghzen, il se jeta résolument sur l'ennemi. Dans la mêlée, le lieutenant d'Ornano eut son cheval tué sous lui, et, entouré par plusieurs fantassins ennemis, il aurait certainement péri, sans le dévouement d'un de ses spahis, Lakhdar-ben-Belkassem, qui lui donna son cheval. Le sous-lieutenant de Gallerand, qui commandait les spahis, eut également son cheval tué sous lui.

Après cette charge à fond qui déblaya le terrain, les spahis se rallièrent au goum des Oulad-Saad-ben-Salem, qui avançait lentement et mollement ; les tirailleurs, déployés entre deux mamelons, couvrirent le mouvement. Les Amelakhoua, encouragés par leur caïd Ben-Hachem, revinrent au combat ; une deuxième charge des spahis et du Maghzen les rejeta dans les ravins et ils battirent définitivement en retraite, laissant quarante des leurs sur le terrain. Si les Oulad-Saad-ben-Salem avaient exécuté l'ordre qui leur fut donné de charger à fond, les dissidents auraient eu la retraite coupée et auraient pu être anéantis.

La colonne perdit dans cette affaire quatre tués et neuf blessés ; cent cinquante chameaux avaient disparu. Les Oulad-Amelakhoua se réfugièrent dans le Djebel-bou-Khaïl, espérant pouvoir gagner Touggourt et rejoindre le

Chérif. Les commandants Pein et du Barail se mirent à leur poursuite, pendant que Si-Chérif-bel-Arch, alors à Guerrara, recevait l'ordre de se porter dans la direction de Touggourt pour leur couper la retraite et que le général Gastu formait à Djelfa une colonne de réserve. La colonne Pein, forte de 130 fantassins, de quelques cavaliers réguliers et des goums de Bou-Sâada, rejoignit la colonne d'Ornano, à Messaâd.

Le commandant du Barail quitta Laghouat le 14 octobre avec une petite colonne forte de trois compagnies d'infanterie (une du 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, une de tirailleurs d'Alger et une compagnie de voltigeurs du 25e de ligne) montées à chameaux, d'un escadron de spahis et des goums des Larbâa sous les ordres du capitaine Carrus.

Le 17, vers une heure du matin, la colonne partit d'El-Haouassi-Sidi-Zian, éclairée par la cavalerie. A onze heures le commandant du Barail fit sa jonction avec la colonne Pein, tandis que le capitaine Carrus rencontrait les goums du lieutenant d'Ornano à Oguelt-el-Attrach. Ce premier résultat acquis, les troupes prirent quelques heures de repos, puis se dirigèrent vers la vallée de Tinjerth, où étaient campés les dissidents.

Deux chemins conduisent à cette vallée, l'un par les défilés de l'Oued-El-Halleg, l'autre par ceux de l'Oued-Bezzerguine. La première route fut suivie par la colonne Pein, renforcée par la compagnie du bataillon d'Afrique; le commandant du Barail suivit la vallée de l'Oued Bezzerguine et, à la sortie des défilés, aperçut devant lui le camp des Amelakhoua. Malgré son infériorité numérique, il lança sur l'ennemi la compagnie de tirailleurs déployée et la fit soutenir par les voltigeurs du 25e de ligne. Surpris et démoralisés, les Oulad-Amelakhoua résistèrent à peine et, quand parurent les colonnes Pein et Carrus, ils prirent la fuite abandonnant leurs troupeaux (17 octobre 1854).

III

L'occupation définitive de Touggourt fut décidée et un grand mouvement de nos colonnes vers le Sud ordonné dans les trois divisions. Le colonel Desvaux, commandant la subdivision de Batna, prit la direction des opérations dans la division de Constantine. Le commandant Niqueux se porta à El-Maïa et le général Durrieu à Géryville pour appuyer les goums du capitaine de Colomb et de Si-Hamza, qui allaient dans l'aghalik d'Ouargla chasser les partisans du chérif.

Le commandant du Barail forma à Laghouat une colonne mobile, forte de quatre cents fantassins montés à chameaux, de soixante-six chevaux du 6e escadron du 1er spahis et de trois cents cavaliers des Larbâa.

Il marcha sur Berrian, Ghardaïa et Guerrara, rétablit l'ordre au M'zab; puis, rejoint par Si-Hamza, se dirigea sur Touggourt, de façon à couper la retraite aux rebelles.

Le colonel Desvaux prit le commandement direct des colonnes de Batna et de Bou-Saâda. La colonne de Batna comptait un bataillon (520 hommes) du 68e de ligne, une compagnie (110 hommes) de tirailleurs indigènes de Constantine, deux escadrons du 3e chasseurs d'Afrique et deux escadrons du 3e spahis, en tout six cents chevaux. Les contingents arabes étaient forts de mille cavaliers et de douze cents fantassins sous les ordres du commandant Liébert, commandant supérieur de Biskra.

Le chef de bataillon Pein avait sous ses ordres deux cents fantassins, cent cinquante cavaliers réguliers (chasseurs d'Afrique et spahis), et trois cents chevaux des goums.

Dans les premiers jours de novembre, le colonel Des-

vaux envoya un goum de deux cent cinquante chevaux en observation dans la petite oasis de M'raier: mais ce goum, surpris par le chérif, fut honteusement battu (7 novembre).

Le chef d'escadrons Marmier se porta aussitôt en avant avec tous les contingents indigènes, la compagnie de tirailleurs de Constantine et les deux escadrons du 3e spahis. Le 24, il entra à M'raier; le 26, il arriva à Meggarin, à une journée de marche de Touggourt, alors que la colonne Desvaux atteignait M'raier.

Pour empêcher le chérif de rassembler tous ses partisans, le commandant Marmier se dirigea sur Taïbet-el-Gueblia; mais, apprenant en route que Mohammed-ben-Abdallah venait d'y entrer avec des forces nombreuses, et ne voulant pas s'exposer à combattre dans ces dunes de sable où l'ennemi avait tout l'avantage, il revint à Meggarin.

Enhardis par ce mouvement de retraite, qu'ils attribuèrent à la crainte, le Chérif et Soliman continuèrent leur marche en avant et vinrent attaquer le commandant Marmier, le 29 novembre, à Meggarin.

Ce combat fut une véritable bataille pour le Sahara, car plus de six mille hommes s'y trouvèrent aux prises. La victoire nous resta, grâce surtout aux tirailleurs et aux spahis, dont l'élan communiqua aux goums et aux fantassins une ardeur qu'ils avaient rarement déployée à un degré aussi haut.

La victoire fut complète; l'ennemi perdit cinq cents hommes et cinq drapeaux, dont deux du Chérif et trois de Soliman; mille fusils et cent sabres restèrent sur le champ de bataille; les vainqueurs firent un butin considérable (1).

Les conséquences de ce combat, dont le souvenir ne devait pas s'effacer dans le Sahara, ne tardèrent pas à

---

(1) Voir à l'appendice, n° III, le rapport du commandant Marmier sur le combat de Meggarin.

se faire sentir. A la nouvelle de l'approche de la colonne de Biskra, de l'occupation de Dzioua par les goums de la colonne de Bou-Saâda, de la marche du commandant du Barail et de Si-Hamza sur Touggourt, les ksours et les tribus de l'Oued-R'ir et du Souf, moins El-Oued, firent leur soumission. Dans la nuit du 1er au 2 décembre, le Chérif et Soliman, complètement démoralisés, quittèrent Touggourt.

Le 2 décembre, le sous-lieutenant Rose entra dans la ville et planta le drapeau français sur la Casba. Le 8 décembre, les colonnes Desvaux et du Barail firent leur jonction à Touggourt; Soliman se retira à Nefta, en Tunisie, et cessa, dès lors, de faire parler de lui. Le Chérif se réfugia presque seul dans le sud du Nefzaoua.

Nous étions délivrés, pour quelque temps du moins, de notre infatigable adversaire, et le Commandant supérieur de Laghouat allait pouvoir se consacrer entièrement à l'administration du cercle et aux travaux d'embellissement de l'oasis.

Dès que l'occupation définitive de Laghouat avait été décidée, le commandant du Barail avait entrepris de grands travaux destinés à rendre cette ville très forte et à en permettre le séjour aux Européens.

Fromentin, qui visita Laghouat au mois de juin 1853, la décrit ainsi : « Comme toutes les villes du Sud, Laghouat est bâtie sur un plan simple qui consiste à diminuer l'espace au profit de l'ombre. C'est un composé de ruelles, d'impasses, de couloirs, de fondoucks entourés d'arcades. Au milieu de ce réseau de passages étranglés, où on a eu soin de multiplier les angles et de briser les lignes, afin de laisser encore moins de chance au soleil, il n'y a pour vraies voies de circulation que deux rues directes.

» La première, la seule intéressante, prend à Bab-el-Chergui et aboutit à Bab-el-Gharbi, traversant ainsi la ville dans toute sa longueur, du Sud-Est au Nord-Ouest, à mi-côte à peu près, de manière à séparer la haute

ville de la basse, en réunissant les deux quartiers. Elle est étroite, raboteuse et glissante.

» Cette rue est la rue marchande et presque la seule où l'on ait ouvert des boutiques. Ces boutiques sont des cafés, des échoppes de mercerie ou de petits magasins d'étoffes et de tailleurs tenus par des M'zabites. On y trouve aussi des juifs maigres qui soufflent sur des charbons avec un petit soufflet tenu en main, façonnant à coups de marteau sur une enclume basse posée à terre, de petits objets de métal ayant l'air de joujoux de plomb. »

Toutes ces ruelles et ces impasses ne tardèrent pas à disparaître et firent place à des rues plus larges permettant une circulation facile.

La grande rue, dont parle Fromentin, fut ouverte sur une largeur de cinq mètres, et des constructions européennes remplacèrent les maisons arabes.

La place Randon, située entre les deux quartiers de la ville, fut entourée de ces belles constructions à arcades, qui sont aujourd'hui l'hôtel du commandant supérieur, le cercle militaire, le bureau arabe, le bazar de Cheikh-Ali.

Un moulin fut construit par le génie et loué à un entrepreneur civil.

Des casernements furent aménagés pour la garnison.

Des réparations furent faites aux deux barrages indigènes qui dérivaient les eaux de l'Oued-M'zi dans l'oasis ; et le capitaine Vincent, du génie, entreprit des sondages pour rechercher l'endroit le plus favorable à la construction d'un barrage européen.

Toutefois, c'est au commandant Margueritte que revient l'honneur d'avoir fait de Laghouat une ville importante, d'avoir achevé la pacification du pays et de lui avoir donné une prospérité inconnue jusqu'alors.

Au mois de mars 1855, en effet, le commandant Margueritte fut appelé de Teniet-el-Hâd à Laghouat par le maréchal Randon, pour remplacer dans son comman-

dement le commandant du Barail, promu lieutenant-colonel.

Le maréchal Randon rêvait de faire de Laghouat un vaste et puissant établissement, qui pût servir en quelque sorte de base d'opérations pour faire pénétrer notre influence plus au Sud, voire même jusqu'au Soudan.

Il lui fallait, pour réussir, un commandant supérieur énergique, actif, connaissant bien les Arabes, capable de leur en imposer et de continuer l'œuvre si bien commencée par le lieutenant-colonel du Barail. Nul ne pouvait mieux convenir que le commandant Margueritte.

Dès son arrivée à Laghouat, le nouveau commandant supérieur s'occupa de l'organisation des forces militaires. Partant de cette idée qu'il fallait avoir le plus possible du monde disponible pour tenir la campagne, il fit activer les travaux de construction des forts Morand et Bouscaren, que le génie venait d'entreprendre sur les deux mamelons où s'élevait la tour de Si-Abdallah et l'hôpital militaire, et y mit une garnison fixe et quelques pièces de canon. C'était plus qu'il n'en fallait pour tenir l'oasis en respect pendant les sorties de la colonne mobile. La question des moyens de transport était capitale dans un pays où il fallait tout emporter avec soi, même l'eau, et où les expéditions étaient longues. Les chameaux seuls pouvaient suivre les colonnes; l'expérience en avait été faite maintes fois.

Il ne fallait pas songer aux réquisitions, qui ne donnaient que des animaux médiocres et un mauvais matériel. De plus, les Larbâa et les Oulad-Naïl campaient souvent fort loin de Laghouat, et le retard qui en résultait pour la sortie de la colonne pouvait avoir de graves conséquences.

Plusieurs fois déjà on avait dû employer l'équipage de chameaux du commandant du Barail pour le transport des approvisionnements.

Le système des tentes de garde, adopté pour la sur-

veillance de l'équipage, avait été d'une application difficile, car les chameliers fournis par les tribus avaient un service extrêmement pénible, n'étaient pas rétribués et par suite désertaient très souvent.

Dès le mois de mai 1854, on sentit la nécessité de modifier cette organisation.

L'équipage fut rattaché au budget des fonds irréguliers, qui devint plus tard le budget des centimes additionnels. Cinquante cavaliers du Maghzen de Boghar vinrent s'installer avec leurs troupeaux et leurs familles dans les environs de Laghouat et furent chargés de la surveillance, de la garde et de la conduite des chameaux, en échange de l'exemption d'impôt. Le service des chameliers fut fait par les bergers de ces cavaliers. Cette organisation ne donna pas les résultats qu'on en attendait ; les bergers-chameliers, conduits avec la rigueur qu'entraîne toute organisation militaire, quittèrent les cavaliers du Maghzen aussitôt leurs engagements terminés et ne purent être facilement remplacés.

Le commandant Margueritte obtint alors de l'autorité supérieure l'autorisation de revenir au système des tentes de garde fournies par les tribus, et renouvelées tous les ans ; mais ces tentes furent exemptes d'impôt et eurent à leur disposition l'eau et les pâturages de Tadmit ; chaque chamelier reçut en outre cinquante centimes par journée de marche avec l'équipage.

Un équipage d'eau de quatre cents tonneaux fut créé.

Au mois d'août 1855, certaines difficultés s'étant présentées pour assurer le ravitaillement de Laghouat, le commandant Margueritte proposa de faire faire ce ravitaillement par les Oulad-Naïl et les Larbâa, qui apporteraient les denrées de l'Administration dans nos magasins et seraient payés à bureau ouvert. Ce système réussit complètement.

Mais l'état de paix qui régna dans le Sud pendant quelques années, et le désir de faire de la colonisation à Laghouat poussèrent à faire produire le plus possible

à l'équipage pour augmenter les ressources de la caisse des centimes additionnels. D'un autre côté, pour diminuer les dépenses de garde de l'équipage, le commandant supérieur de Laghouat fut autorisé au mois de septembre 1859 à engager les cinquante chameliers de l'équipage au 1er tirailleurs algériens.

L'excès des transports pour le compte de l'Administration amena bientôt une grande mortalité parmi les chameaux, et, comme peu à peu l'autorité supérieure cessa de s'intéresser de cette création, il arriva que l'effectif de l'équipage alla constamment en diminuant, si bien qu'en 1864, lors de l'insurrection des Oulad-Sidi-Cheikh, l'équipage de Laghouat n'existait plus que de nom.

Pendant son séjour à Laghouat, le commandant Margueritte visita fréquemment le M'zab, et utilisa le bon vouloir de nos partisans dans ce pays pour tenter de nouer des relations commerciales avec Insalah, le Touat et les Touareg.

Un certain Kassy-ben-Zerouil, de Guerrara, se rendit à Insalah, puis chez les Touareg-Azdjer, dont le chef, El-Hadj-Akhenoucken, lui remit une lettre pour le commandant supérieur de Laghouat. Plusieurs caravanes allèrent au Touat et furent parfaitement reçues ; quelques Touareg vinrent à Laghouat. L'un d'eux, Cheikh-Othman, parent d'El-Hadj-Akhenoucken, se rendit même à Alger avec quelques-uns de ses compatriotes.

Un interprète militaire du bureau arabe de Laghouat, M. Ismaïl-Bou-Derba, obtint l'autorisation d'aller à Rhât ; il partit avec Cheikh-Othman, au retour de celui-ci d'Alger, et, grâce à sa protection, réussit parfaitement dans sa périlleuse mission, dont il a laissé une relation fort intéressante.

Nommé lieutenant-colonel au mois de janvier 1860, Margueritte quitta Laghouat le 14 mars de cette année et rejoignit son nouveau corps, le 12e de chasseurs en garnison à Blida. Il fut remplacé par le lieutenant-

colonel de Colomb, auquel succéda, le 14 novembre 1860, le chef d'escadrons de Sonis.

Lors de l'arrivée de Napoléon III à Alger, quelques villes du M'zab ne répondirent pas à l'invitation qui leur fut faite d'envoyer des représentants à Alger.

Le lieutenant-colonel Margueritte reçut aussitôt l'ordre de partir pour le M'zab avec le commandant de Sonis, un escadron de spahis et cent chevaux du goum.

Parti de Laghouat le 1er décembre, il était de retour le 21, après avoir rétabli l'ordre et puni les coupables.

Le calme le plus complet régnait dans le cercle de Laghouat, lorsque dans la nuit du 14 au 15 avril 1861, et sans qu'aucun indice ait pu faire prévoir une pareille agression, une bande de soixante individus environ se rua sur le village de Djelfa. Cette bande se composait de fanatiques appartenant à la secte de Si-el-Makhtar et était dirigée par un certain Taïeb-ben-Chandougha, mokkadem de cette secte.

Les agresseurs, dont la plupart n'étaient armés que de bâtons, enfoncèrent les portes de cinq maisons du village, massacrèrent deux Européens et un enfant et blessèrent trois autres colons. L'adjoint au commandant de l'annexe, réveillé par les cris partis du village, sortit du fort avec la garnison et mit les assaillants en fuite. Le commandant de Sonis accourut aussitôt avec le goum de Larbâa, fit arrêter un certain nombre de ces bandits, improvisa un Conseil de guerre et les fit juger immédiatement; sept d'entre eux, condamnés à mort, furent fusillés.

L'enquête qui eut lieu à la suite de cet étrange événement, prouva qu'il n'avait aucun caractère politique, et que, loin d'être le résultat d'un vaste complot, il ne devait être attribué qu'à un petit nombre de malheureux entraînés par un fanatique, Taïeb-ben-Chandougha (1).

---

(1) Taïeb-ben-Chandougha parvint à s'échapper et se réfugia en Tunisie.

Si-Chérif-ben-Arch fut accusé d'avoir eu vent de ce projet et de n'avoir rien fait pour s'y opposer, mais les preuves manquèrent, et on dut se contenter de le surveiller de près.

« Le jugement sommaire des coupables et leur exécution immédiate, sans attendre le recours à la justice ordinaire, avait été un coup nécessaire, mais hardi. D'ailleurs le commandant avait eu soin de rendre aussitôt compte de sa conduite au maréchal Pélissier, gouverneur de l'Algérie, par une dépêche succincte. Le correspondant d'un journal de Paris se chargea de la compléter par des explications malveillantes. L'affaire fit du bruit. On y vit une conséquence du gouvernement militaire qu'on venait de rétablir et en particulier du gouvernement de Pélissier, peu suspect de tendresse dans ses procédés envers les indigènes (1). »

Le commandant de Sonis reçut l'ordre de résigner ses fonctions (19 mai 1861) et de rejoindre son régiment à Mascara. Il fut remplacé par le lieutenant-colonel Labrousse.

Au mois de juin 1861, Mohammed-ben-Abdallah reparut sur la scène politique.

Après sa défaite de Meggarin, il s'était réfugié dans le Nefzaoua et, en 1858, s'était rendu à Insalah. Il n'avait pas tardé à rallier autour de lui un certain nombre d'aventuriers Chambâa et Touaregs, et au mois de juin 1861, rejoint par Ben-Nacer-ben-Chora, il avait razzié les Mkhadma aux portes d'Ouargla. Ali-Bey, caïd de Touggourt, marcha contre lui avec cent cinquante cavaliers et six cents fantassins de l'Oued-R'ir et du Souf. Les deux partis se rencontrèrent près de Rouissat. Ali-Bey, abandonné par les contingents du Souf, fut battu.

Ouargla fit sa soumission au Chérif, qui n'osa pas s'y installer. Depuis son aventure de Laghouat, il n'aimait

---

(1) *Le général de Sonis*, par Monseigneur Baunard.

plus s'enfermer dans les ksours et préférait la rase campagne.

Le 9 septembre, le lieutenant Mariande, du bureau arabe de Laghouat, se rendit à Guerrara avec quelques spahis pour s'opposer aux tentatives du Chérif sur le M'zab. Mohammed-ben-Abdallah, qui marchait en effet sur Guerrara, n'osa tenter la chance des armes et, contraint par la nécessité de renouveler sa provision d'eau, poussa hardiment vers le Nord. Le 12 septembre, vers quatre heures et demie de l'après-midi, il arriva à Ksar-el-Hiran ; les habitants refusèrent de le recevoir et le caïd Djelloul s'empressa de prévenir le commandant supérieur de Laghouat. Toute l'infanterie de la colonne était alors à Aïn-el-Ibel. Ordre lui fut envoyé de se mettre immédiatement en route et de doubler l'étape afin d'être à Laghouat le 13 au soir. Pendant que l'escadron de spahis faisait ses préparatifs de départ, le lieutenant-colonel Labrousse envoya en reconnaissance, vers Ksar-el-Hiran, les lieutenants Migneret, du bureau arabe, et Bou-Affia, du 1er spahis, avec six cavaliers.

La présence du Chérif confirmée, le capitaine Clément, du 1er spahis, quitta Laghouat le 13 septembre à trois heures du matin avec son escadron, mais à son approche le Chérif décampa et reprit la route du Sud.

Le 13, Cheikh-Ali remplaça à Guerrara le lieutenant Mariande avec soixante-dix cavaliers et une centaine de fantassins du M'zab.

Il attendait cent vingt cavaliers des Larbâa que devait lui amener le vieux et fidèle Mohammed-ben-Taïeb, caïd des Maamra, lorsque le 15, vers cinq heures du soir, ses éclaireurs lui annoncèrent l'approche du Chérif. Les fantassins s'embusquèrent aussitôt dans les jardins, tandis que Cheikh-Ali avec ses cavaliers chargeait vigoureusement l'ennemi. La nuit vint mettre fin au combat, et les deux partis prirent position pour recommencer la lutte le lendemain. Pendant la nuit, le Chérif

parvint à s'emparer d'un puits et put renouveler sa provision d'eau.

Le 16 au matin, le combat recommença ; mais les Oulad-Naïl se comportèrent très mal, et un échec serait peut-être arrivé si le Chérif ne s'était décidé à battre en retraite vers onze heures du matin.

Bien que poursuivi avec acharnement, il parvint à gagner Ouargla. Mais, apprenant à son arrivée dans cette ville que Si-Bou-Beker, fils de Si-Hamza (1), se proposait de lui couper la retraite vers le Sud, il reprit aussitôt la route du Touat ; Si-Bou-Beker le poursuivit et l'atteignit dans les Areg, en un point appelé Bled-er-Remel. Les Chambâa, vaincus par la soif, firent leur soumission ; Mohammed-ben-Abdallah essaya de fuir, mais renversé de cheval dans la mêlée, il fut fait prisonnier par Si-Bou-Beker lui-même.

Ben-Nacer-ben-Chora parvint à s'échapper et se réfugia dans le Djerid tunisien.

Interné tout d'abord dans la casba d'Oran, Mohammed-ben-Abdallah fut transféré le 6 décembre dans la citadelle de Perpignan.

En raison de la position qu'il avait occupée en Algérie, et en considération de son âge avancé et de son mauvais état de santé, on lui fit application du tarif n° 2, de la solde des prisonniers de guerre, attribué aux officiers supérieurs (2). On lui donna des livres arabes et on fit venir un nègre nommé Bel-Kheir, qui lui était toujours resté fidèle. Quelque temps après, il obtint d'être transféré à Bône pour raison de santé, et fut logé chez un certain Mohammed, khodja du bureau arabe, dont il épousa la fille.

Il jouissait d'une certaine liberté d'allures, mais il lui avait été défendu, ainsi qu'à Bel-Kheir, de sortir des murs de la ville.

(1) Si-Hamza était mort à Alger à la fin de juillet 1861. Son fils, Si-Bou-Beker, lui avait succédé.

(2) Six francs soixante-six centimes par jour.

La guerre de 1870 arriva ; à la suite de nos revers, les premiers mois de 1871 furent très troublés à Bône, comme ailleurs. Les autorités avaient été changées presque simultanément, et les personnalités qui les remplaçaient étaient peu au courant de la situation. Bref, on ne s'occupa plus suffisamment du Chérif.

Quand le calme fut rétabli, on constata que Mohammed-ben-Abdallah avait disparu, sans qu'il fût possible de savoir ce qu'il était devenu. En 1876, on apprit enfin par le chargé d'affaires de France à Tunis, la présence du Chérif auprès de Si-Senoussi, dans une zaouïa du Djebel-Lakhdar. Il y mourut en janvier 1877.

CHAPITRE VI

I

Le bachagha des Oulad-Sidi-Cheikh, Si-Bou-Beker-ben-Si-Hamza était mort au commencement de 1862 et avait été remplacé par son frère Si-Sliman-ben-Si-Hamza. L'un de ses oncles, Si-Lala, homme très ambitieux et fort intelligent, se trouvait alors à la tête de l'aghalik d'Ouargla. Poussé par Si-Lala, le jeune bachaga leva l'étendard de la révolte dans le courant du mois de février 1864.

Les Larbâa étaient alors disséminés par nezlas à l'Ouest et à l'Est de la Chebka du M'zab, dans le voisinage des Chambâa, partisans de Si-Lala. Le premier soin du commandant supérieur de Laghouat fut de les grouper par tribus et de les mettre hors du contact des rebelles. Ce mouvement de concentration et de retraite vers le Nord ne put toutefois s'effectuer assez rapidement pour éviter que quelques tentes ne fussent enlevées par les Chambâa. Cette razzia et l'obligation d'abandonner précipitamment les abondants pâturages du Sud causèrent chez les Larbâa une irritation qui se traduisit par une demande générale de marcher contre les dissidents campés à Oum-el-Hadjadj. Le commandant supérieur de Laghouat eut fort à faire pour les empêcher de donner suite à ce projet, qui aurait pu amener un désastre, étant donnée l'infériorité numérique des Larbâa.

La conduite de Si-Sliman fut d'une grande habileté en cette occurrence. En même temps qu'il cherchait à atténuer aux yeux de l'autorité supérieure la signification de son mouvement, il s'efforçait de se créer des relations parmi les Larbâa en leur rendant leurs troupeaux

et en se servant du nom de Nacer-ben-Chora pour les attirer à lui.

Le colonel Beauprêtre, commandant supérieur de Tiaret, se porta aussitôt au Sud de Géryville; mais, attaqué le 8 avril 1864 à Aoüinet-bou-Beker par des forces supérieures et trahi par le goum des Harrar, il fut tué et ses soldats massacrés.

Si-Sliman trouva la mort dans cette affaire; son père, Si-Mohammed, prit le commandement des dissidents. L'insurrection gagna bientôt les tribus du Djebel-Amour, et l'agha Ed-Din-ben-Yahia, entraîné par les siens, alla rejoindre Si-Mohammed. Les Oulad-Chaïb, du cercle de Boghar, firent également défection, après avoir détruit un peloton de spahis appartenant à un escadron en reconnaissance à Tagguin.

Pour enrayer les progrès de l'insurrection dans la province d'Alger, une colonne commandée par le général Yusuf partit pour Laghouat. Le 8 mai, elle campait sous les murs de la ville, et le chef de bataillon Thomassin, commandant supérieur du cercle, lui amenait le goum des Larbâa. Pour arriver à une action efficace, la colonne devait marcher rapidement et emporter avec elle des vivres et de l'eau en quantité suffisante pour lui permettre de camper où bon lui semblerait. Mais l'équipage de chameaux n'existait plus que de nom, et on dut recourir aux réquisitions dans les tribus. L'organisation du convoi fut très lente, les Harazlia ayant mis beaucoup de mauvaise volonté pour fournir les animaux requis.

La colonne définitivement constituée, le général Yusuf se porta vers le Djebel-Amour pour faciliter les opérations des troupes de la division d'Oran. Par ses marches et contre-marches, il inquiéta à un tel point les insurgés que les gens du Djebel-Amour quittèrent Si-Lala, pour courir à la défense de leurs villages.

Le général avait transformé Tadjerouna en biscuitville et tirait ses approvisionnements de Laghouat; mais

les convois étaient fréquemment attaqués et la lutte était souvent très vive, en particulier dans l'affaire du 26 mai, qui eut lieu non loin d'Aïn-Madhi.

Citons à ce sujet l'ordre du jour du général Yusuf :

« M. le capitaine Letellier, chef du bureau arabe de Laghouat, parti ce matin à trois heures et demie du camp, avec les goums des Larbâa, pour se rendre à la rencontre d'un convoi venant de Laghouat, sous l'escorte de cinquante hommes du 1er de tirailleurs algériens et de cinquante spahis, commandés par M. le capitaine Pallas, du 1er spahis, a trouvé le convoi attaqué à peu de distance d'Aïn-Madhi par une troupe de cinq cents révoltés du Djebel-Amour. Le goum des Larbâa, conduit avec vigueur par le capitaine Letellier, a chargé l'ennemi à fond et l'a mis en pleine déroute. Les insurgés ont perdu cent soixante hommes environ, tués ou blessés, et ont laissé entre les mains de nos cavaliers vingt-quatre prisonniers, cent soixante-douze fusils et un drapeau.

» Le détachement de spahis, en chargeant vigoureusement l'ennemi de son côté au moment de l'arrivée du goum, a puissamment contribué au succès.

» Le détachement du 1er tirailleurs, commandé par M. le sous-lieutenant Pierron, a montré la plus grande fermeté dans la défense du convoi, dont l'attaque avait coûté quatorze hommes à l'ennemi. Cette affaire fait le plus grand honneur aux détachements du 1er de tirailleurs et du 1er de spahis qui avaient été attaqués, la nuit précédente, à Tadjemout, par des contingents du Djebel-Amour, ainsi qu'au goum des Larbâa, qui a montré la plus grande ardeur à marcher à l'ennemi. »

A la suite des mouvements exécutés par les colonnes d'Oran et d'Alger, les tribus du Djebel-Amour et l'agha Ed-Din demandèrent l'aman ; Si-Lala et Si-Mohammed se retirèrent dans le Sahara, avec les Oulad-Sidi-Cheikh.

Avant de revenir à Laghouat, le général Yusuf voulut châtier les habitants d'El-Maïa, qui avaient tenu une conduite équivoque pendant cette campagne. La cavalerie régulière et les goums, sous les ordres du colonel Abdelal, partirent d'Aïn-Madhi dans la soirée du 2 juin et surprirent le ksar d'El-Maïa, le 3, au point du jour. La razzia fut complète.

La cavalerie rentra au camp d'Aïn-Madhi dans l'après-midi du 3, après avoir fait une marche de plus de quarante lieues en trente-six heures.

Le 9 juin, la colonne Yusuf campa sous les murs de Laghouat.

Après une pointe faite sur le territoire des Oulad-Chaïb et la destruction du ksar Ben-Hammad, dont les habitants avaient saccagé le poste de Chellala, la colonne gagna Boghar. Elle fut dissoute le 1er juillet.

L'insurrection était loin cependant d'être étouffée et les rebelles ne tardèrent pas à rentrer en campagne. Pour empêcher l'agitation de gagner le Sud de la province d'Alger, une colonne d'observation sous les ordres du colonel Archinard, du 1er tirailleurs, se porta sur le haut Chélif. Mais Ben-Nacer-ben-Chora venait de quitter la Tunisie et avait rejoint Si-Lala près d'Ouargla. Il s'était mis aussitôt en relations avec quelques-uns des Larbâa et avait préparé leur défection. Les Larbâa et les gens du Djebel-Amour étaient alors campés sur les eaux de Tagguin. La colonne Archinard se trouvait tout près d'eux à Charef lorsque, le 6 août, Si-Lala et Ben-Nacer, à la tête d'un goum de mille cinq cents chevaux, arrivent sur les campements de Tagguin ; les Larbâa se joignent à eux et tombent sur les gens du Djebel-Amour, qui, pour la plupart, font cause commune avec les insurgés. L'agha Ed-Din s'enfuit avec quelques-uns des siens. La défection des Larbâa s'était opérée avec la rapidité de la foudre, et sans que rien eût pu la faire prévoir. Préparée par un petit nombre de séditieux, partisans de Ben-Nacer, elle avait été pour la majorité le résultat

d'une surprise et d'un entraînement auquel les masses sont souvent sujettes. Les Larbâa laissaient d'ailleurs entre nos mains la plus grande partie de leurs biens et de leurs troupeaux, encore sur l'Oued-M'zi.

Les tribus du cercle de Boghar avec les gens du Djebel-Amour suivent leur exemple. Les caravansérails situés entre Boghar et Djelfa sont pillés et incendiés ; plusieurs Européens sont massacrés. L'agitation gagne les Ouled-Naïl, et leur bachagha, Si-Chérif-bel-Arch, n'ose plus répondre de leur fidélité. Les Mekhalif-el-Djorb, appelés sous les murs de Laghouat un mois auparavant, y restent, maintenus par la force des choses, mais prêts à faire défection dès que l'occasion se présentera. Le M'zab est également troublé; les villes de la confédération, sauf Berrian, fournissent aux dissidents des vivres et des munitions, et leurs fantassins se joignent aux cavaliers de Ben-Nacer. L'agha Bou-Dissa, qui, après l'affaire de Tagguin s'est réfugié à Laghouat, fait également défection et va rejoindre Si-Lala. « Les causes de cette nouvelle crise sont multiples, dit le colonel Margueritte dans une lettre adressée au maréchal Randon; un certain malaise pèse sur le peuple arabe depuis deux ou trois ans; il provient de l'introduction dans ses mœurs d'un excès de réglementation et de sujétions nouvelles insuffisamment appuyées par la force ou indiquées par la nécessité. Le fanatisme, assoupi pendant une assez longue période, s'est réveillé par l'action de ses plus fervents adeptes, sans que l'on se soit assez préoccupé de le combattre. L'autorité, divisée, a montré dans ses luttes nos faiblesses au peuple arabe, et s'est dépouillée ainsi de son prestige.

» Les essais de nos formes administratives et judiciaires, faits sur la plupart des chefs arabes et sur les tribus qui avoisinent nos centres, ont été l'occasion de prêts usuraires, de transactions de toutes sortes auxquelles les Juifs, avec leur funeste habileté, ont su les entraîner et la source de mille vexations imputées en

mauvaise part à l'autorité française. Les Arabes, dans l'ignorance de nos formes judiciaires, sont convaincus que nous avons organisé ce système pour les pousser ainsi avec préméditation vers une ruine complète. Toutes ces causes d'inquiétude et de malaise, habilement exploitées par les ennemis de notre domination, avaient déjà disposé les Arabes à prêter l'oreille à toute suggestion faisant espérer le changement de cet état de choses, et, il faut bien le dire, la satisfaction de leur besoin naturel d'agitation ».

La possibilité d'une attaque sur Djelfa et la nécessité de surveiller les Oulad-Naïl déterminèrent le colonel Archinard à se porter de Charef sur Djelfa.

Le 12 septembre, le général Yusuf le rejoignit avec trois bataillons d'infanterie (chasseurs à pied, 1er zouaves, 1er tirailleurs), cinq escadrons (trois du 3e hussards, un du 1er chasseurs d'Afrique et un du 1er spahis), et deux sections d'artillerie, l'une de montagne, l'autre de campagne; l'effectif total était de deux mille six cents hommes et de sept cent cinquante chevaux. La cavalerie était sous les ordres du colonel Margueritte, du 1er chasseurs d'Afrique.

Les insurgés tenaient la campagne entre Laghouat et Boghar, harcelant nos convois, détruisant les établissements isolés; le caravansérail de Sidi-Makhlouf et la bergerie de Tadmit avaient été pillés et incendiés.

La tactique de Si-Mohammed pendant cette campagne d'été fut de faire toujours le vide devant nos colonnes et d'arriver ainsi, si les généraux français tombaient dans l'erreur de le poursuivre, à mettre nos troupes sur les dents.

Mais le général Yusuf connaissait trop bien les Sahariens pour se laisser tromper. Il savait que, en attendant la saison d'automne, il ne s'agissait que de maintenir les rebelles dans la région qui est au sud de Laghouat et du Djebel-Amour et de les priver ainsi des ressources

des Hauts-Plateaux, indispensables pendant l'été à ces tribus et à leurs nombreux troupeaux.

Le 19 septembre, le général Yusuf était à Zenina, refoulant devant lui les tribus insurgées qui se repliaient précipitamment sur Tadjemout, où Si-Lala devait retrouver son neveu Si-Mohammed. Le bruit courait que ces deux chefs avaient l'intention d'attendre sur cette position la colonne Yusuf pour lui offrir le combat avec toutes leurs forces réunies. Le général marcha donc directement sur Tadjemout.

« Le 21, la colonne venait coucher à El-Hadjeb, bivouac situé à quelques kilomètres de Tadjemout, sans avoir rencontré autre chose sur la route que les traces toutes fraîches de nombreux troupeaux ayant suivi récemment la même direction (1).

» Une démonstration avait été faite par les rebelles sur Tadjemout, mais à l'exemple de Zenina, ce ksar avait résisté et s'était défendu. Quant à l'ennemi, au lieu d'attendre la colonne, ainsi qu'on s'était efforcé de lui en prêter l'intention, il avait complètement disparu de ces parages par les routes du sud et en prenant comme direction principale celle d'Aïn-Madhi. L'approche de la colonne Yusuf avait suffi pour déterminer cette retraite.

» La colonne alla camper, le 22, sous Tadjemout.

» Le général ne pouvait songer à poursuivre le marabout ; la situation de ses approvisionnements ne lui permettait pas d'ailleurs de s'enfoncer davantage dans le sud.

» Cependant, pour donner toutes facilités à Si-Lala d'exécuter son prétendu projet d'attaque, le général manœuvra pendant deux jours autour de Tadjemout; le 23, il prenait son bivouac sur l'Oued-M'zi, à quatre kilomètres du ksar, aux abords duquel le chef des rebelles devait engager la lutte; mais ce dernier n'ayant point reparu, le général se décida à se porter sur Laghouat,

(1) *Histoire de l'insurrection des Oulad-Sidi-Cheikh*, par le colonel Trumelet.

dans le but de prendre les vivres qui lui étaient nécessaires pour se rendre au-devant du convoi que le colonel Archinard amenait à Djelfa.

» Le général arrivait à Laghouat le 24 et y faisait séjour le 25.

» Mais, ayant appris dans la journée par ses éclaireurs que Si-Mohammed avait paru à Tadjemout et qu'il l'y attendait, le général organise sans retard une colonne légère, dans la composition de laquelle il entre un bataillon de marche, formé de trois compagnies de zouaves, et d'un pareil nombre de compagnies de tirailleurs, et il remet de nouveau le cap, le 26, sur ce ksar. Vers deux heures, un millier de cavaliers arabes, qui, depuis quelque temps déjà, suivent ou longent la colonne, se tenant toutefois hors de portée, semblent épier le moment opportun pour tenter quelque entreprise; ils entament le feu, mais de trop loin pour qu'il soit dangereux. Le général ordonne à ses goums d'escarmoucher avec eux pour les attirer plus à sa portée; mais après une heure de cette tiraillerie inoffensive, les rebelles disparaissent.

» La colonne légère campe à Recheg, sur l'Oued-M'zi, où elle séjourne le 27.

» Le lendemain 28, elle reprenait son camp sous Laghouat. »

Le 29, le général Yusuf partit pour Djelfa, à la requête du colonel Le Poitevin de la Croix, commandant la colonne de Bou-Saâda, qui essayait d'empêcher les Oulad-Madhi et les Oulad-Ameur, insurgés de la province de Constantine, d'aller rejoindre le marabout Si-Mohammed. Le colonel de la Croix les avait battus à plusieurs reprises; mais ils avaient pu lui échapper et fuyaient dans la direction de l'ouest, en longeant la rive sud du Zahrès-Chergui, se dirigeant vers Aïn-Malakoff (1).

(1) Puits artésien, situé près du Zahrès-Gharbi.

A cette nouvelle, le général Yusuf envoya au général Liébert, campé à Guelt-es-Stel, et au colonel Guiomar, du 77e de ligne, qui commandait à Djelfa, l'ordre de marcher de suite sur Aïn-Malakoff pour couper la retraite aux dissidents.

Une colonne légère fut également mise sous les ordres du colonel Margueritte pour concourir au même but.

Le 6 octobre, à cinq heures du soir, le colonel Guiomar quitta Djelfa avec toutes les troupes disponibles de la garnison.

Le 7 octobre, à cinq heures du matin, le général Liébert reçut le courrier du général Yusuf et partit immédiatement avec sa cavalerie, son artillerie et un bataillon d'infanterie.

L'opération réussit complètement ; l'ennemi, pris entre les colonnes Liébert et Guiomar, ne put résister et s'enfuit en laissant entre nos mains ses bagages et ses troupeaux. La colonne Margueritte arriva sur le théâtre de l'action à trois heures de l'après-midi, après avoir fait une marche de quinze lieues, la nuit dans des gorges presque impraticables, le jour dans des sables d'un parcours des plus pénibles. Elle aida les autres colonnes à conduire les prisonniers et les nombreux troupeaux qu'elles avaient de la peine à ramener.

A la suite de cette brillante affaire, les insurgés de Constantine demandèrent l'aman et regagnèrent leur territoire.

Pendant la marche de la colonne Yusuf vers le nord, le marabout Si-Mohammed vint camper à Tadmit et entraîna les Oulad-Naïl, dont les tribus se portèrent à Zenina et à Charef. Le bachagha Si-Chérif-Bel-Arch, qui se mit à la poursuite des fuyards, tomba dans une embuscade et fut tué. C'était une perte sensible pour nous, car, depuis qu'il avait fait sa soumission, Si-Chérif s'était toujours montré brave, intelligent et dévoué à nos

intérêts (1). Son jeune frère, Si-Belkacem-bel-Arch, le remplaça.

Le 14 octobre, le général Yusuf réorganisa sa colonne, à laquelle il adjoignit celle du colonel Archinard, et fit ses préparatifs de départ pour le Sud. Il avait sous ses ordres cinq bataillons d'infanterie, six escadrons de cavalerie (3e hussards, 1er chasseurs d'Afrique, 1er de spahis), deux sections d'artillerie de montagne, au total quatre mille trois cent cinquante hommes et huit cent trente chevaux. Un goum de trois cents cavaliers du Tell accompagnait la colonne. Le convoi était énorme. Privé qu'on était des ressources indigènes, il avait fallu organiser quatre compagnies auxiliaires du train, et employer comme moyen de transport des chevaux, des mulets et même des voitures. Ce convoi, constitué dans des conditions aussi défectueuses, devait singulièrement ralentir la marche de la colonne et l'empêcher d'atteindre les dissidents.

« L'intention du général Yusuf était d'agir directement contre le marabout; et la longue ligne qu'occupaient ses contingents entre Charef et Tadmit, lui permettait indifféremment de se diriger sur l'un ou sur l'autre de ces points. Il avait tout d'abord fait choix de la première de ces directions, laquelle présentait cet avantage, en poussant le mouvement jusqu'à Zénina, de tourner la position des rebelles, de leur couper la ligne des eaux et des pâturages du nord, et de les rejeter soit dans le sud, soit dans l'ouest, sur la colonne du commandant de la province d'Oran, que le général Yusuf supposait devoir opérer, à ce moment, à l'ouest du Djebel-Amour (2).

» Mais, le 15 octobre, au moment du départ, le général dut renoncer à se diriger sur Charef; une pluie torrentielle avait, pendant la nuit, détrempé le sol et défoncé la route qui court en défilé dans les montagnes boisées

(1) Sa conduite n'avait donné lieu à quelques reproches que lors de l'affaire de Djelfa, en 1861.

(2) *Le général Yusuf*, par le colonel Trumelet.

du Sen-el-Lebba; un épais brouillard enveloppait en outre les montagnes et ne permettait pas de voir à deux pas devant soi. Dans ces conditions, et avec son énorme convoi, le général ne pouvait s'aventurer dans cette direction. Il se décida donc à reprendre la route de Tadmit, combinaison qui lui donnait la chance, assez problématique d'ailleurs, de séparer en deux tronçons les forces des rebelles.

» C'est alors que va commencer cette série de marches et de contre-marches dans les traces du marabout, et dont le but est de lui enlever le boire et le manger, en le dépistant successivement des lignes d'eaux et des pâturages, et de réduire à la misère, en ne leur laissant ni repos, ni trêve, les populations insurgées, dont les troupeaux, épuisés de fatigue et mal nourris, vont dépérir et fondre en peu de jours. »

Le 17 octobre, la colonne Yusuf était à Tadmit; toutes les hauteurs étaient occupées par les insurgés, qui couvraient la retraite de leurs troupeaux. Le 18, la colonne continua son mouvement vers le sud, poussant devant elle les cavaliers ennemis.

Le 19, dans la marche sur Tadjemout, elle fut attaquée subitement par de nombreux cavaliers; ce n'était qu'une démonstration, et deux compagnies du 2e bataillon de chasseurs à pied suffirent pour disperser l'ennemi.

Pendant la grand'halte, à El-Oglat, les cavaliers ennemis vinrent de nouveau escarmoucher avec nos grand'-gardes; le général lança sur eux les goums conduits par l'agha Ben-Yahia et soutenus en arrière par la cavalerie régulière. Les cavaliers ennemis refusèrent la lutte et s'enfuirent.

Mais leur but était atteint; car, en forçant la colonne à se déployer, ils en avaient retardé la marche et permis aux tribus qui étaient venues faire boire leurs troupeaux à Tadjemout de se mettre hors de portée.

La colonne campa à quatre kilomètres de Tadjemout; le lendemain, lorsqu'elle voulut continuer sa marche

vers le sud, elle se vit arrêtée sur la rive gauche de l'Oued-M'zi, qu'une crue subite rendait infranchissable; il fallut se résigner à camper. Un fort parti ennemi, embusqué dans les tamaris de la rive droite, fut délogé à coups de fusil par deux compagnies de zouaves et de chasseurs à pied et contraint à se retirer.

Le 21 octobre, la colonne traversa l'Oued-M'zi et marcha dans les traces de l'émigration ; mais les insurgés avaient une trop grande avance pour qu'il fût possible de les atteindre ; aussi, après avoir constaté qu'ils s'étaient fractionnés en deux groupes, l'un avec Si-Mohammed sur l'Oued-Zegoun, l'autre avec Ben-Nacer-ben-Chora sur l'Oued-en-Nsa, le général reprit le chemin de Laghouat.

Le gouvernement, inquiet de voir le Djebel-Amour en complète rébellion, prescrivit au général Yusuf de combiner ses opérations avec la colonne d'Oran, pour en finir avec ce pays d'insurrection. La colonne d'Alger devait envahir le Djebel-Amour par le Sud-Est, pendant que celle d'Oran y pénétrerait par l'Ouest.

Le 29 octobre, le général Yusuf quitta Laghouat et marcha sur Aïn-Madhi, où il arriva le 1er novembre. Il y reçut une lettre du général Deligny, dans laquelle celui-ci lui annonçait qu'il lui était impossible de faire un mouvement quelconque sur le Djebel-Amour, mais qu'il avait donné l'ordre au général Martineau, alors à Brézina, de se porter sur Taouïala, résidence ordinaire de l'agha Ed-Din.

Le 3 novembre, la colonne pénétra dans le Djebel-Amour, par les gorges de l'Oued-er-Reddad, et alla camper sous les murs du ksar El-Richa. Les tribus et les ksours de l'Ouest, effrayés par cette marche rapide et hardie, firent leur soumission.

Le 5, la colonne fut arrêtée dans sa marche sur Taouïala par une crue subite de l'Oued-el-Megatel. L'agha Ed-Din alla reprendre possession de sa maison

de commandement de Taouïala, et la colonne rentra à Laghouat.

Le 12 novembre, le général reçut au camp d'Er-Reg, sur la rive gauche de l'Oued-M'zi, la soumission d'un grand nombre de dissidents du cercle de Boghar, des Oulad-Naïl et des Larbâa. Les Harazlia seuls restèrent avec Si-Lala. Quant aux Beni-M'zab, tout en protestant de leur fidélité à notre cause, ils continuèrent à recevoir Ben-Nacer-ben-Chora et à lui fournir tout ce dont il pouvait avoir besoin. Pour les punir, le Gouverneur général fit mettre momentanément le séquestre sur toutes leurs caravanes.

Le 16 novembre, le général Yusuf se porta à Tadjerouna à la rencontre des généraux Deligny et Martineau et leur amena des vivres et des moyens de transport.

Si-Mohamed se retira sur l'Oued-Zergoun et, le 20 novembre, le général Yusuf reprit la route de Laghouat.

La plus grande partie des tribus de la division d'Alger était rentrée dans le devoir; le rôle de la colonne de Laghouat devenait moins important.

Le Gouverneur général prescrivit, en conséquence, au général Yusuf de former une colonne mobile et d'en donner le commandement au colonel Margueritte, que son long séjour dans le pays désignait tout particulièrement pour remplir cette mission.

La colonne mobile, forte de quinze cents hommes, fut constituée avec trois bataillons d'infanterie (1er zouaves, chasseurs à pied et 1er tirailleurs), deux escadrons du 1er chasseurs d'Afrique et une section d'artillerie de montagne. Son rôle était, selon les circonstances, l'observation ou l'action ; elle devait concourir aux opérations des colonnes d'Oran et contribuer à leur ravitaillement ; toutefois, elle devait éviter de découvrir le Sud de la province, afin d'assurer la tranquillité des tribus rentrées dans le devoir.

Le 29 novembre, cette colonne campait au Ras-el-

Aïoun, au nord de Laghouat. Le général Yusuf et le colonel Archinard rentraient dans le Tell.

Cette seconde partie des opérations, signalée seulement par le fait d'armes d'Aïn-Malakoff, n'en avait pas moins été fertile en résultats. Les insurgés de Constantine, arrêtés et contraints de demander l'aman, la pacification du Djebel-Amour et du Sud de la province d'Alger, étaient les fruits de cette campagne. Toutefois, les résultats obtenus n'étaient pas en rapport avec les forces mises en mouvement, et la marche très lente de la colonne d'Alger avait souvent permis aux insurgés d'échapper à un désastre. Cela tenait, non à de l'hésitation de la part du général Yusuf, comme le prétendirent quelques esprits inquiets et malveillants, mais bien à l'insuffisance des moyens de transport et à la difficulté des ravitaillements. Privé des ressources indigènes (presque toutes les tribus étaient en insurrection), le général Yusuf avait dû utiliser des mulets et des voitures de toutes sortes, et les grandes difficultés qu'on avait rencontrées dans la marche de ces convois spéciaux n'avaient été surmontées que grâce à l'énergie et à l'intelligence des colonels Archinard et de la Croix d'abord, du général Ducrot ensuite, qui avait été chargé de cette difficile mission.

Malgré tout, nos postes et nos colonnes avaient été régulièrement ravitaillés et avaient même pu venir en aide aux troupes d'Oran, bien moins privilégiées qu'eux sous ce rapport.

II

Dès sa prise de commandement de la colonne mobile, le colonel Margueritte s'occupa de l'organisation de son convoi, et demanda avec instance au maréchal de Mac-Mahon, gouverneur général, la création à Laghouat d'un équipage de mille chameaux dans les mêmes con-

ditions et par les mêmes procédés que ceux employés en 1853 par le commandant du Barail ; en attendant la réponse, il organisa un convoi d'eau avec quatre cents chameaux choisis parmi ceux qui provenaient de la razzia d'Aïn-Malakoff.

Bien lui en prit, car le 3 décembre, la colonne mobile reçut l'ordre de conduire à Tadjerouna un convoi de vivres destinés à la colonne Deligny. L'opération se fit sans aucun incident.

Le 24 décembre, le gouverneur général accepta en principe l'idée de la création d'un équipage de chameaux, mais en en renvoyant l'exécution à l'époque où l'on pourrait constituer un maghzen dans le Sud, question qui lui paraissait liée à celle de la création d'un équipage de chameaux. Il autorisa cependant le colonel Margueritte à recevoir des tribus qui faisaient leur soumission, et en déduction de leurs amendes de guerre, cent chameaux pour parer aux premiers besoins des convois de la colonne du Sud. Mais, poussé par la nécessité de se mouvoir rapidement avec sa colonne, le commandant supérieur de Laghouat avait déjà formé un équipage de neuf cent cinquante chameaux. Délivré du grave souci de l'organisation du convoi, le colonel Margueritte employa l'influence qu'il avait acquise autrefois dans le pays pour faire rentrer les Larbâa dans le devoir. Il trouva un précieux auxiliaire en Lakhdar-ben-Mohammed, le fils de notre fidèle Mohammed-ben-Taïeb, caïd des Maamra, et peu à peu les dissidents des Larbâa vinrent faire leur soumission.

L'ordre rétabli dans le cercle, le commandant supérieur résolut de harceler les dissidents et de les contraindre à se retirer plus au Sud. Ils étaient alors campés sur l'Oued-Zergoun. Le 28 décembre 1864, le colonel Margueritte quitta Laghouat, emportant quinze jours de vivres. Le 3 janvier, il apprit à El-Menia, par des bergers arabes, que les dissidents se trouvaient plus au Sud, dans la direction de Kert, et qu'ils ignoraient complè-

tement l'approche de la colonne. Après un séjour forcé à El-Menia par suite d'une violente tempête, la colonne reprit la route du Sud et alla camper aux puits de Ben-Debbane ; le goum des Larbâa, lancé en avant, tomba sur le camp ennemi, mit les défenseurs en complète déroute, les poursuivit jusqu'aux puits de Kert et revint avec de nombreuses prises.

Le 14 janvier, la colonne entra à Laghouat.

Sur la demande du général Deligny, la colonne mobile quitta son camp du Ras-el-Aïoun le 20 janvier et fit une nouvelle pointe sur l'Oued-Zergoun, au cours de laquelle le goum des Larbâa razza les Chambâ de Metlili, à quelques lieues au sud d'El-Menia.

Menacé par les colonnes Deligny et Margueritte, Si-Mohammed se replia dans la direction de l'Ouest, et vint camper au pied du Garet-Sidi-Ech-Cheikh, près des ksours ruinés de Benoud. Le 4 février, le général Deligny se porta dans cette direction avec trois escadrons de cavalerie régulière, commandés par le chef d'escadron de Gallifet et huit cents chevaux des goums.

Vers dix heures du matin, il arriva en vue du camp ennemi. Gardant ses escadrons en réserve, il lança les goums à la charge. Une furieuse mêlée s'engagea ; Si-Mohammed tomba bientôt mortellement blessé et fut emporté par les siens.

La panique s'empara alors des dissidents, qui s'enfuirent abandonnant leurs tentes et leurs troupeaux. Le butin fut immense. Avant de mourir, Si-Mohammed fit reconnaître comme chef par les principaux des dissidents son jeune frère Si-Ahmed-ben-Hamza.

Si-Lala était à Ouargla avec Ben-Nacer-ben-Chora, lorsqu'il apprit la mort de son neveu ; il partit aussitôt pour rejoindre Si-Ahmed ; mais attaqué à Hassi-bou-Rouba par le goum des Larbâa, il fut complètement battu et ne parvint que difficilement à gagner l'Oued-

Gharbi, où se trouvait Si-Ahmed. Découragés par cette défaite, les Saïd-Atba, les Mekhalif et les Beni-M'zab firent leur soumission ; le colonel Margueritte rentra à Laghouat.

Dans les premiers jours de mars, Si-Lala s'avança de nouveau vers le Djebel-Amour ; le colonel de Colomb marcha à sa rencontre avec la colonne de Géryville (25 mars), l'attaqua près de Chellala, le battit plusieurs fois et le força à se replier précipitamment vers le Sud-Ouest.

Le 2 avril, le colonel Margueritte avait également quitté Laghouat, dans le but de tomber sur les troupeaux des dissidents et de faciliter, par cette diversion, les opérations de la colonne de Géryville. Le 5 avril, il fut rejoint à El-Haouita par un goum de douze cents cavaliers, sous les ordres de Si-Belkacem-bel-Arch. Le 12, la colonne arriva au ksar de Si-El-Hadj-Ed-Din, sur l'Oued-Segguer, après être passé aux puits de l'Oued-Guimen, à Tadjerouna, El-Maïa, El-Meguerchi et Kert. Les goums, envoyés en reconnaissance, poussèrent hardiment jusqu'à quatre-vingts kilomètres et eurent la bonne fortune de rencontrer une émigration de dissidents sur laquelle ils firent un butin considérable.

La colonne rentra à Laghouat, le 26 avril.

A la fin de mars, les Harazlia et les derniers dissidents de la province d'Alger firent leur soumission et vinrent camper sous les murs de Laghouat.

Jugeant l'insurrection étouffée, le colonel Margueritte, qui était en campagne depuis le 22 août 1862, date de son départ pour le Mexique, s'empressa de demander un congé et quitta Laghouat, le 21 juin 1865. Le lieutenant-colonel de Sonis le remplaça.

La colonne mobile était alors campée au nord de l'oasis, au pied du versant méridional du Ras-el-Aïoun, au point appelé actuellement le « Vieux-Camp ».

« Ne pouvant songer, faute de bois, à se construire

des baraques, écrivait un officier de la colonne (1), nos soldats ont pétri du sable avec l'eau du ruisseau, fabriqué des briques qu'ils ont fait cuire au soleil, à la mode du pays, et en un clin d'œil, une multitude de gourbis, de formes variées et pittoresques, se sont élevés. Chacun dans ses maçonneries suivait sa fantaisie : celui-ci bâtissait un châlet, celui-là un panthéon, l'un se creusait un terrier, l'autre se dressait une tour ; on vit surgir des petits alcazars, des minarets, des casemates, des huttes sauvages. L'art gothique fraternisa avec l'architecture sarrasine, il naquit des ordres nouveaux.

» On a tiré parti de tout, on a fabriqué des portes et des fenêtres avec des caisses de biscuit, des ferrures avec des cercles de tonneaux ; on a fait des vérandas avec des roseaux, des contre-vent avec des joncs et de l'alfa. Chaque corps de troupe a son emplacement, ses rues, ses petits monuments habités par les officiers. Le camp est très sain, d'une remarquable propreté, il y règne une grande animation et presque une fraîcheur relative dans les appartements, autour desquels les gazelles, apprivoisées par le soldat, jouent avec lui et bondissent comme des balles élastiques sur leurs fines jambes d'acier. »

Au mois d'août 1865, les deux fils de Tedjini voulant s'affranchir de la tutelle du caïd Si-Rian, demandèrent la remise de ses comptes de gestion ; soutenus par la plupart des habitants d'Aïn-Madhi et par Ben-Nacer-ben-Salem, frère de Cheikh-Ali, ils portèrent leur réclamation au général commandant la subdivision de Médéa et obtinrent gain de cause. Si-Ahmed devint le chef de la zaouïa d'Aïn-Madhi et, pour enlever à Si-Rian tout esprit de retour, lui acheta les propriétés qu'il possédait dans ce ksar. Si-Rian se retira à Laghouat avec sa famille.

---

(1) M. Charles Lagarde.

A son arrivée à Laghouat, le lieutenant-colonel de Sonis eut à s'occuper de l'équipage de chameaux.

Le gouverneur général avait sanctionné tout récemment la création faite par le colonel Margueritte ; mais le nombre de chameaux de l'équipage était insuffisant pour les besoins de la colonne. En effet, depuis qu'elle avait pour objectif les oasis et les ksours des Ouled-Sidi-Cheikh, elle était forcée de se munir d'un fort équipage d'eau, et ne pouvait se mettre en mouvement sans avoir avec elle un convoi de dix-huit cents chameaux environ ; il fallait recourir aux réquisitions non payées, qui imposaient de très lourdes charges aux tribus.

Instruit par l'expérience de ses prédécesseurs, le lieutenant-colonel de Sonis poursuivit avec beaucoup de suite la réorganisation d'un équipage attaché à la colonne mobile du Sud, réorganisation basée sur un nouveau mode d'administration.

Mais il rencontra au début une opposition sourde de la part de l'administration de l'armée. En effet, le convoi de la colonne Margueritte était placé sous le commandement et la direction du chef du bureau arabe de Laghouat. Or, au moment où le colonel de Sonis vint prendre le commandement de la colonne, des propos très malveillants avaient été tenus par le sous-intendant de Laghouat sur l'administration du convoi, et ce fonctionnaire en avait même réclamé l'administration directe, comme étant un convoi auxiliaire de la colonne. Sur cette réclamation, le lieutenant-colonel de Sonis fit remettre aux services administratifs, le 30 septembre 1865, l'équipage fort de 1,086 chameaux.

Mais en même temps il adressait au gouverneur général des propositions pour sa réorganisation. La réponse se fit attendre, et la colonne de Laghouat dut participer aux opérations des troupes d'Oran.

Au mois d'octobre 1865, chargé de conduire un convoi à Géryville, le lieutenant-colonel de Sonis partit avec

une colonne composée du 2e bataillon de chasseurs à pied, d'un bataillon du 1er zouaves, d'un escadron du 4e chasseurs à cheval, d'un peloton de spahis et d'une section d'artillerie. Les services administratifs ne purent fournir, pour les transports, que six cents chameaux de la smala ; on fut forcé d'en requérir douze cents dans les tribus.

La colonne parcourut le Sud du Djebel-Amour et poussa jusqu'à Si-El-Hadj-Ed-Din, pour couper la route de l'Est aux dissidents poursuivis par les colonnes de Colomb et Lacretelle. Le 3 décembre, elle razza radicalement une fraction des Oulad-Zian à Béïga, sur la rive gauche de l'Oued-Segguer.

Rentrée à Laghouat, le 3 décembre, elle en repartit aussitôt pour Metlili, où se trouvaient Si-Lala et les Chambâ. Le 9 janvier 1866, la colonne était à Metlili, que les dissidents avaient évacué à son approche.

Le lendemain, au point du jour, le lieutenant-colonel lança son goum en reconnaissance, sous la conduite du capitaine Le Roux, chef du bureau arabe de Laghouat.

A quelques kilomètres de Metlili, le goum atteignit les Chambâ, qui, pour protéger la retraite de leurs troupeaux, occupèrent une ligne de collines rocheuses ; aux sommations du capitaine Le Roux, ils répondirent par des coups de fusil, et il fallut recourir à la force.

Mais, mal secondé par ses cavaliers indigènes, le capitaine Le Roux échoua dans une première attaque, et dut attendre l'arrivée de la cavalerie régulière et de deux compagnies d'infanterie. Les positions ennemies furent bientôt enlevées et les dissidents, chargés pendant leur retraite dans le lit de l'Oued-Sebseb, furent mis en complète déroute. On fit un butin considérable.

La colonne séjourna à Metlili du 9 au 11 janvier, et rentra à Laghouat le 28.

Quelques semaines plus tard, Si-Ahmed, soutenu par de nombreux fantassins marocains, marcha sur Géryville et attaqua, le 16 mars, à Ben-Attab, le colonel de

Colomb. La lutte fut des plus vives et nos troupes n'échappèrent à un désastre que grâce à l'énergie de leur chef. Toutefois, le succès fut chèrement payé; quarante-deux hommes, dont un officier, furent tués et cinquante-quatre blessés.

Après cette affaire, le marabout Si-Ahmed se retira vers le Sud. Pour empêcher sa jonction avec Ben-Nacer-ben-Chora, qui tenait toujours la campagne au M'zab, le lieutenant-colonel de Sonis quitta Laghouat, le 25 mars, avec deux bataillons d'infanterie (1er zouaves et 12e chasseurs à pied), quatre escadrons de cavalerie, une section d'artillerie et neuf cents chevaux des goums, en tout deux mille sept cents hommes. Le convoi comprenait dix-neuf cents chameaux, dont cent cinquante seulement appartenaient à l'équipage. La colonne passa à Tadjerouna et descendit ensuite l'Oued-Zergoun. A Thir-el-Habchi, le 31 mars, on apprit que Si-Lala était campé sur l'Oued-Gharbi.

Pour éviter de lui donner l'éveil, le lieutenant-colonel de Sonis lança aussitôt un goum dans la direction du M'zab, avec ordre de répandre le bruit de l'arrivée de la colonne, puis, l'effet produit, de rejoindre celle-ci le plus rapidement possible. Pour laisser à cette fausse nouvelle le temps de se répandre, la colonne resta trois jours à Thir-el-Habchi.

Le 3 avril, elle marcha sur l'Oued-Segguer, dans la direction de Si-el-Hadj-Ed-Din. Le 14, elle fut rejointe en ce point par le goum et apprit que Si-Lala était toujours campé sur l'Oued-Gharbi, près des redirs de Bou-Aroua. Le lieutenant-colonel de Sonis laissa ses bagages au ksar de Si-el-Hadj-Ed-Din, sous la garde d'une compagnie de chasseurs à pied et partit aussitôt avec la cavalerie, trois compagnies de zouaves, le goum et un convoi d'eau; l'infanterie et l'artillerie le suivirent à distance avec le convoi de vivres et de munitions.

La marche fut rendue extrêmement pénible par la privation d'eau, et quand la colonne légère arriva, le 18,

à Bou-Aroua, que les dissidents venaient de quitter, il fut impossible de pousser plus loin sans prendre de repos. Le goum des Larbâa seul continua la poursuite et atteignit les dissidents le 19. Il leur tua quelques hommes, fit de nombreuses prises et les mena battant jusqu'à Ras-el-Meharoug. Le 22 avril, il rejoignit la colonne au camp de Mengoub, sur l'Oued-el-Benoud, et rendit compte de son succès.

Le lieutenant-colonel de Sonis résolut alors de se porter à Ras-el-Meharoug pour rejeter vers l'Ouest les bandes insurgées. Le 22, au soir, la colonne se remit en route, mais l'infanterie, montée sur des chameaux, ne comprenait plus que deux compagnies, l'une de zouaves, l'autre de chasseurs à pied.

Le 23, à six heures du soir, la colonne arriva à Ras-el-Meharoug. Si-Lala en était parti le matin même, et avait pris la direction de l'Ouest pour gagner l'Oued-En-Namous. La provision d'eau de la colonne était presque épuisée; il fallut revenir sur ses pas. Le goum seul continua la poursuite, et, le 25 avril, atteignit Si-Lala vers Garet-el-Guefoul, sur l'Oued-En-Namous.

Bien que surpris, Si-Lala put s'échapper; sa tente, son trésor, ses bagages particuliers, quatre cent cinquante chameaux et de nombreux moutons tombèrent entre les mains des Larbâa.

Le lieutenant-colonel de Sonis n'avait plus, dès lors, d'agglomérations ennemies importantes à sa proximité; en ruinant les rebelles par des razzias répétées, en les poursuivant plus avant dans le désert, il les avait mis pour longtemps dans l'impossibilité de nuire.

Si-Ahmed et Si-Zoubir, son oncle, s'étaient retirés sur la frontière du Maroc; Si-Lala et Ben-Nacer étaient à El-Goléa. Ben-Nacer, impatient de reprendre la lutte, se rendit à Insalah, espérant recruter des partisans au Touat et chez les Touaregs; mais El-Hadj-Akhenoucken et Cheikh-Othman, nos alliés, le contraignirent à quitter

le pays. Il se retira à Nefzioua, dans le Sud de la Tunisie, pour y attendre les événements.

Si-Lala resta à El-Goléa, guettant l'occasion de rentrer au M'zab, d'où ses principaux partisans avaient été chassés.

Le 8 mai, le lieutenant-colonel de Sonis rentra à Laghouat.

Les différentes sorties de la colonne, depuis le mois d'octobre 1865, avaient prouvé combien la direction et la surveillance de l'équipage de chameaux étaient chose difficile pour les services administratifs. Bien que, lors du ravitaillement de Géryville, en octobre 1865, le lieutenant-colonel de Sonis n'eût emmené avec lui que six cents chameaux de la smala, que dans sa marche sur Si-el-Hadj-Ed-Din, du 22 octobre au 31 décembre 1865, il n'en eût que quatre cents, et cent seulement dans la récente expédition sur l'Oued-Gharbi (tous les autres chameaux étaient fournis par les réquisitions), il constata, le 9 mai 1866, qu'il ne restait plus que deux cent vingt-sept chameaux à l'équipage.

Or, le 10 avril 1866, le gouverneur général, approuvant les propositions qui lui avaient été faites en octobre 1865, donna l'ordre de constituer définitivement l'équipage et de le rattacher aux centimes additionnels. Le commandant supérieur fut donc forcé de rendre compte qu'il ne restait plus que deux cent vingt-sept chameaux à l'effectif, non compris cinq cents chameaux environ provenant de la dernière razzia de Metlili.

Bien qu'aucun procès-verbal de perte n'eût été établi depuis que l'intendance avait pris la direction de ce service, le lieutenant-colonel de Sonis prouva cependant très facilement que cette réduction considérable de l'effectif de l'équipage provenait non des pertes subies en expédition, mais bien d'une gestion défectueuse; car, se doutant de ce qui allait arriver, il avait eu soin de faire faire, par le chef du bureau arabe de Laghouat,

des situations d'effectif chaque fois que les chameaux de la smala étaient employés à la colonne.

Pour liquider la situation, il dut vaincre l'hostilité de l'intendance, qui fit traîner la question en longueur, et ce fut en poursuivant le paiement par l'État des réquisitions faites en 1866, dans les tribus (lesquelles lui abandonnèrent cet argent pour être enfin débarrassées des réquisitions), qu'il parvint à constituer définitivement l'équipage avec approbation de l'autorité supérieure (29 novembre 1866).

Les sokhars furent licenciés et remplacés par vingt-six tirailleurs et un détachement de spahis pris dans l'escadron de Laghouat.

Le lieutenant-colonel trouvait que le bât arabe, dont on faisait usage, avait de graves inconvénients au point de vue de la conservation en bon état des flancs de l'animal. Il imagina un modèle de bât analogue à celui employé pour les mulets du train, en tenant compte, bien entendu, de la forme particulière du dos du chameau. L'avantage particulier de ce bât, dont les panneaux en bois étaient naturellement rigides, consistait surtout dans la facilité d'accrocher avec des chaînettes les tonnelets de l'équipage d'eau ; ceux-ci, portant sur le bât en bois, ne blessaient pas les flancs de l'animal ; le chargement était d'ailleurs beaucoup plus commode. Mais bien que les bâts fussent rembourrés, ils ne s'adaptaient pas à la bosse du chameau comme le bât arabe, et il fallait à chaque instant les rembourrer de nouveau. A la suite d'expériences qui parurent concluantes, la fabrication de ces bâts fut suspendue, et on en revint au bât arabe.

C'est alors que l'administration de la guerre proposa la transformation de l'équipage de chameaux en une compagnie auxiliaire du train, dirigée par des cadres français et placée sous la dépendance des services administratifs. Cette demande fut repoussée, et le lieutenant-colonel de Sonis obtint définitivement gain de cause. En

juillet 1867, la composition du personnel et le mode d'administration de l'équipage furent définitivement arrêtés. La direction en fut confiée à un des officiers du bureau arabe de Laghouat, qui eut sous ses ordres un bachamar, maréchal des logis indigène de spahis, deux brigadiers indigènes, vingt spahis et cent tirailleurs chameliers, appartenant au 1er régiment.

Ce cadre était calculé sur les bases d'un effectif de deux mille chameaux, de telle sorte qu'il y avait un spahi pour cent chameaux, et un tirailleur pour vingt animaux ; on pouvait encadrer un nombre de sokhars requis, tel qu'il y en eût un pour quatre chameaux. Les spahis étaient surtout chargés de la garde du convoi au pâturage, en route et en station, les tirailleurs de la surveillance des chameliers requis pour le chargement des animaux et de la marche du convoi. Les tirailleurs furent recrutés dans les tribus du Sud ; on engagea même des hommes mariés qui habitèrent avec leur famille à la smala de l'équipage, ce qui offrit l'avantage de trouver, au moment du départ, des chameliers auxiliaires parmi les parents de ces tirailleurs.

L'équipage était placé sous la surveillance d'un conseil d'administration composé de quatre membres :

Le commandant du cercle, président ;

Le commandant de place de Laghouat, membre ;

Le receveur des contributions diverses, trésorier ;

Le chef du bureau arabe de Laghouat, secrétaire.

L'équipage avait un budget spécial, présenté par le conseil d'administration, dont les recettes, ainsi que les dépenses, se fondaient en deux articles dans le budget des centimes additionnels de la subdivision de Médéa. La comptabilité de l'équipage était d'une grande simplicité.

Cette création du lieutenant-colonel de Sonis fut bientôt en butte à de nombreuses critiques. Les uns attaquèrent le système de comptabilité, d'autres blâmèrent la création elle-même, d'autres, enfin, trouvèrent que l'équipage était beaucoup trop à la disposition du commandant

supérieur et pas assez à celle des services administratifs.

En 1869 même, l'intendant de la division d'Alger demanda que l'équipage fût mis à la disposition des services administratifs, sur une simple demande du fonctionnaire de l'intendance de Laghouat attaché à la colonne mobile, qui, une fois la réquisition faite, aurait la direction et la surveillance de l'équipage.

Dans ces conditions, il était difficile au commandant de la colonne de composer le convoi, d'après les besoins du moment. C'est ce que fit ressortir le lieutenant-colonel de Sonis dans son rapport ; l'autorité supérieure se rangea à son avis, et répondit à la demande de l'intendance par une fin de non-recevoir.

III

Au mois de janvier 1867, une grande agitation se produisit au M'zab et, le 15 janvier, les deux sofs Chergui et Gharbi, qui divisaient cette région, en vinrent aux mains dans les rues de Ghardaïa. La lutte fut acharnée et coûta la vie à soixante-dix personnes environ.

Le lieutenant-colonel de Sonis manda à Laghouat les djemâa et les principaux chefs, punit d'amendes sévères les coupables et parvint à rétablir l'ordre.

La plus grande tranquillité ne cessa de régner pendant le reste de l'année. Le 6 novembre 1868, la ville et l'oasis de Laghouat furent érigées en commune mixte, avec le commandant supérieur pour maire, et des revenus analogues à ceux des communes ordinaires. La commune mixte fonctionna à partir du 1er janvier 1869 et eut une administration et un budget complètement distincts de ceux du cercle, qui fut constitué en commune subdivisionnaire.

Dans le courant d'octobre 1868, on apprit la mort, à Tafilalet, de Si-Ahmed-ben-Hamza, de son frère Ed-Din et de la mère de Si-Hamza.

On prétendit qu'ils avaient été enlevés par le choléra, mais il paraît plus probable qu'ils moururent empoisonnés. Le chef de la maison de Sidi-Cheikh et l'héritier légitime du pouvoir religieux de cette famille était un enfant, Si-Hamza-ben-Bou-Beker, petit-fils de Si-Hamza, né en 1859. Ce fut son oncle, Si-Kaddour, cinquième fils de Si-Hamza, qui s'empara du pouvoir et se posa en chef de l'insurrection; il garda avec lui son jeune neveu Si-Hamza.

On apprit en même temps que Si-Lala avait quitté les environs d'El-Goléa pour faire sa jonction avec Si-Kaddour et tenter un nouveau mouvement vers le Nord.

L'ordre fut aussitôt donné aux Larbâa et aux Oulad-Naïl, alors dans les pâturages du Sud, de se rassembler et de gagner l'Oued-M'zi. Tout fut préparé pour une sortie éventuelle de la colonne. Mais à la fin de novembre, les nouvelles devinrent plus rassurantes, et les tribus reprirent leurs emplacements dans le Sud.

Mais dans les premiers jours de janvier 1869, des bruits vagues, démentis d'ailleurs aussitôt que produits, annoncèrent un mouvement des dissidents vers le Nord et les préparatifs faits par Si-Kaddour et Si-Lala pour tenter un coup de main sur les Larbâa.

Le 21 janvier, ces bruits furent confirmés par Sliman-ben-Messaoud, caïd des Chambâ. Ordre fut immédiatement donné aux Larbâa de se replier sur l'Oued-M'zi, en laissant leur maghzen en position à Tilghemt. Le goum des Oulad-Naïl fut également convoqué et, dès le 27 janvier, la colonne mobile de Laghouat fit ses préparatifs de départ.

Le 28, on apprit par une dépêche du gouverneur général, que les dissidents avaient envahi le Djebel-Amour, battu et mis en fuite les cavaliers de l'agha Ed-Din.

Les colonnes de Géryville, Tiaret, Téniet, Boghar et Laghouat furent mobilisées et les ordres donnés pour leur mise immédiate en mouvement et leur action combinée sur le Djebel-Amour. Les travailleurs du poste

de Mokhta-el-Oust rentrèrent à Laghouat et les caravansérails furent mis en état de défense.

Le chef du maghzen des Larbâa, Lakhdar-ben-Mohammed, fils de l'ancien caïd des Maamra, partit de suite en reconnaissance à Tadjerouna, accompagné seulement des deux caïds, Aïssa-ben-Naïdja et Kaddour-ben-Bou-Beker, et de deux cavaliers. A El-Haouïta, il rallia vingt-trois cavaliers du maghzen et arriva à Tadjerouna, le 29 au soir. Il envoya aussitôt des éclaireurs dans différentes directions, surtout vers le Sud et l'Ouest, et constata que l'ennemi n'avait pas encore paru. Le 30, à une heure de l'après-midi, la colonne mobile quitta Laghouat et alla camper à Recheg, sur la rive gauche de l'Oued-M'zi, à vingt-quatre kilomètres de Laghouat.

La composition de la colonne était la suivante :

DÉSIGNATION DES CORPS	OFFICIERS	TROUPE	CHEVAUX	MULETS	CHAMEAUX
État-major de la colonne	6	2	8	»	»
2e Bataillon d'infanterie légère d'Afrique (une compagnie)	2	142	»	»	»
1er Tirailleurs algériens (2e bataillon)	18	475	5	»	»
2e Génie	»	11	»	11	»
3e d'artillerie (deux bouches à feu de 4 de montagne rayé)	1	59	9	32	»
1er Chasseurs d'Afrique (1er escadron)	5	90	103	»	»
1er Spahis (1er escadron)	4	64	68	»	»
2e Escadron du train des équipages	2	41	8	52	»
Ambulance	2	10	»	»	»
Administration	1	6	1	»	»
Maghzen et goum des Larbâa	»	31	31	»	»
Équipage de chameaux. Spahis	»	10	10	»	860
Équipage de chameaux. Tirailleurs	»	50	»	»	
Équipage de chameaux. Chameliers auxiliaires	»	165	»	»	
TOTAUX.	41	1.156	243	95	860

Cette colonne était numériquement très faible et disposait de bien peu d'éclaireurs arabes, les goums ne l'ayant pas encore rejointe. « En outre, je n'avais, écrivait le lieutenant-colonel de Sonis, ni chef de bureau arabe, ni officier d'ordonnance, ni chef d'état-major, et pas un seul officier supérieur dans ma colonne. Je venais de recevoir pour chef de bureau arabe un jeune lieutenant qui n'avait jamais vu le Sud, excellent garçon du reste. Les adjoints étaient aussi nouveaux que lui et ne savaient pas un mot d'arabe. Voilà dans quelles conditions je partais pour me trouver en face des trois marabouts réunis. »

C'est au camp de Recheg que le lieutenant-colonel de Sonis eut des nouvelles de l'ennemi, et apprit que les dissidents occupaient le défilé de l'Oued-Er-Reddad, où passe la route d'El-Richa à Aïn-Madhi.

« Si-Ahmed-Tedjini, dit-il dans son rapport, m'avait déjà annoncé que des coureurs avaient paru dans la plaine, qu'ils avaient enlevé ses troupeaux et plusieurs groupes de chameaux ; qu'aidés de quelques cavaliers des Larbâa, la population avait repris les moutons, mais non les chameaux. Si-Ahmed ajoutait qu'il manquait de poudre et il me demandait des cartouches. Cette demande de munitions m'étonna d'autant plus que je l'en avais pourvu tout récemment.

» Je fis dire aux marabouts de tenir, ce qui leur était facile, grâce à leurs murailles. Je leur annonçai que je campais dans les environs, puisque j'étais à Recheg, que je me mettais en route le lendemain et que je barrerais le passage à l'ennemi. En même temps je leur annonçai l'envoi d'un convoi de poudre, bien qu'il me parût difficile qu'ils en manquassent réellement. »

Le convoi fut escorté par l'escadron de chasseurs d'Afrique ; mais, arrivé à Tadjerouna, il reçut l'ordre de rejoindre immédiatement la colonne ; le lieutenant-colonel n'avait aucune confiance dans le dire de Si-Ahmed-Tedjini, et redoutait une trahison.

Le 31, la colonne marcha dans la direction d'Aïn-Madhi, laissant à Recheg l'escadron de spahis pour attendre un convoi de munitions qui venait de Laghouat. En arrivant à la hauteur du Guern-el-Haouïta, on apprit que le ksar El-Haouïta était investi par un goum ennemi, auquel les habitants avaient fermé leurs portes.

« Je ne pouvais dans cet état de choses, rapporte le lieutenant-colonel de Sonis, continuer à marcher en laissant sur mes derrières et aussi près de moi un ennemi qui, après avoir fait grand mal à un de nos ksours, pouvait inquiéter les escadrons de nos convois. Suspendant la marche à l'endroit où je me trouvais, appelé Mderreg-Marrou, j'y installai mon bivouac. Puis, après avoir pris mes dispositions pour la défense du camp, je montai à cheval avec la cavalerie qui venait de rejoindre et partis pour aller faire une reconnaissance.

» On venait de voir un parti d'une trentaine de cavaliers sortir d'Aïn-Madhi à bride abattue, et se diriger, croyait-on, sur El-Haouita. Je me portai à leur rencontre en dérobant mon mouvement, afin de les surprendre.

» On avançait en silence et avec précaution, les cavaliers cheminant à couvert au pied des accidents du terrain ; j'allais me trouver en face du goum signalé, et déjà nous étions lancés à la charge contre lui, près de l'aborder, lorsque soudain j'arrêtai la marche. Je venais de reconnaître nos troupes ; c'étaient les Larbâa commandés par Lakhdar. J'eus bien juste le temps d'empêcher le feu de nos cavaliers, auxquels heureusement j'avais donné l'ordre de ne tirer qu'à bout portant. »

Lakhdar rendit compte de sa mission. Ce même jour, 31 janvier, il avait quitté Tadjerouna et se dirigeait vers Aïn-Madhi, lorsqu'il aperçut autour de ce ksar une foule considérable.

Croyant que c'était la colonne de Laghouat, il continua sa marche, mais arrivé à un kilomètre du ksar, il reconnut les dissidents ; il poussa néanmoins en avant, espérant se jeter dans Aïn-Madhi et aider Si-Ahmed-

Tedjini et son frère à résister à l'ennemi. Arrivé aux portes du ksar, il apprit que ces deux marabouts avaient fait leur soumission à Si-Lala et l'avaient reçu dans leurs murs. A cette nouvelle, Lakhdar et ses cavaliers partirent au galop pour échapper à l'ennemi, qui, revenu de sa surprise, les poursuivit pendant quelque temps.

« La nouvelle de la trahison des marabouts me parut très-grave (1). Si-Aḥmed-Tedjini n'ignorait pas cependant que j'étais tout près de lui et que ma colonne allait dégager sa situation. Il avait de la poudre, contrairement à ce qu'il m'avait affirmé, et les murailles d'Aïn-Madhi lui permettaient d'attendre en toute sécurité l'issue des événements.

» Rentré immédiatement au camp avec mes escadrons et le petit goum des Larbâa, je réunis les officiers pour leur faire part de cet état de choses; je leur demandai d'y faire face en déployant toute l'énergie possible. Je ne puis me rappeler sans émotion ce que me dit alors le goum des Larbâa, commandé par Lakhdar. De retour de la reconnaissance, dans laquelle ils avaient pu mesurer de l'œil les forces de l'ennemi, ces braves gens m'entourèrent et me serrant la main : « Demain, me dirent-ils, nous mourrons à côté de toi ! »

» Je m'attendais à une attaque de nuit. Cette nuit du 31 janvier au 1er février fut pleine d'inquiétude et de travaux. Je fis entourer mes grand'gardes d'un retranchement fait à la hâte; je les engageai à tenir bon et pris mes dispositions pour les appuyer au replier, si besoin était. Comme je redoutais beaucoup le désordre que les chameaux et chameliers auxiliaires de l'équipage pourraient produire dans le camp au cas d'une attaque nocturne, je fis coucher et lier fortement toutes les bêtes, et j'ordonnai aux chameliers, gens fort tumultueux et

(1) Rapport du lieutenant-colonel de Sonis.

mal disciplinés, de se coucher eux-mêmes à côté de leurs animaux, en ayant soin d'observer le plus profond silence. Enfin, nous nous disposâmes à recevoir l'ennemi de notre mieux. »

Dans la soirée, Si-Ahmed-Tedjini envoya au commandant de la colonne un émissaire chargé d'excuser sa conduite et de lui dire qu'il avait fait sa soumission à Si-Lala dans la crainte de voir ses jardins ravagés, ses arbres coupés et ses troupeaux enlevés.

« Dis à ton maître, répondit le lieutenant-colonel, qu'étant Français, il sera considéré comme traître à sa patrie. Tout ce que je pourrai faire sera de tenir compte de sa situation en face de forces supérieures. Dis-lui que je regrette qu'au lieu de s'inspirer de la peur, il ne se soit pas inspiré du souvenir de son père, lequel, ayant eu les forces d'Abdelkader si longtemps à ses portes, avait constamment refusé de se rendre. Dis-lui que demain matin la colonne de Laghouat se mettra en route, qu'avec l'aide de Dieu elle culbutera l'ennemi et campera sur le terrain d'où elle l'aura chassé. Dis-lui que si j'ai à lui donner un conseil, c'est qu'il rachète sa faute par une conduite tout autre, me réservant de le traiter ensuite en conséquence. »

On sut d'ailleurs plus tard que les marabouts d'Aïn-Madhi avaient spontanément reçu Si-Lala dans leur ksar ; que les dissidents leur avaient rendu les chameaux enlevés le 27 et que Si-Ahmed avait visité, en compagnie de Si-Lala, les khouans de l'ordre de Tedjini qui avaient rallié les Oulad-Sidi-Cheikh. A l'annonce de l'approche de la colonne, Si-Lala et Si-Kaddour rappelèrent tous leurs contingents dispersés dans le Djebel-Amour, afin de livrer bataille devant Aïn-Madhi et réunirent en quelques heures 3,000 cavaliers et un millier de fantassins. Sans se laisser intimider par cette supériorité numérique, le lieutenant-colonel de Sonis résolut de marcher à l'ennemi, comptant beaucoup sur la discipline de ses troupes et sur la puissance redoutable du fusil Chasse-

pot, qui allait paraître pour la première fois sur un champ de bataille en Algérie.

Pour éviter toute surprise et offrir une plus grande résistance à la cavalerie ennemie, il adopta, pour la marche du 1er février, les dispositions suivantes. La colonne marcha en carré, la première face occupée par la compagnie du 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, les trois autres faces par le bataillon de tirailleurs. L'infanterie fut répartie sur les faces du carré par demi-sections, de façon à présenter des groupes maniables, faciles à commander et dont les feux pouvaient converger au besoin sur les points les plus menacés. Les compagnies des première et quatrième faces marchèrent en ligne déployée; les autres par demi-sections en ligne, échelonnées les unes derrière les autres et prêtes à faire à droite ou à gauche pour se trouver face à l'ennemi. Dans l'intérieur du carré, une petite colonne, dite colonne du centre, fut formée par la section d'artillerie, le détachement du génie, l'ambulance et le train des équipages. Une section de tirailleurs, intercalée au milieu de la première face et marchant en tête de la colonne du centre, fut chargée, avec le petit détachement du génie, de la garde de l'artillerie et des munitions.

La cavalerie, en colonne par demi-pelotons, fut placée à l'intérieur du carré, parallèlement aux deuxième et troisième faces, l'escadron du 1er chasseurs d'Afrique près la troisième face, celui du 1er spahis près la deuxième.

La cavalerie devait combattre à pied et combler les vides qui pourraient se produire sur les différentes faces; toutefois si les dissidents parvenaient à pénétrer dans le carré, les cavaliers devaient monter à cheval et fondre sur l'ennemi. Quant au convoi, il fut placé à l'intérieur du carré, les animaux serrés les uns sur les autres pour occuper le moins de place possible. Le plus grand silence fut prescrit, et les chameliers auxiliaires mena-

cés d'être mis à mort s'ils se laissaient aller au moindre désordre.

« La colonne ainsi formée devait être une forteresse marchant lentement, mais à coup sûr, et ne devait s'arrêter que sur l'emplacement du bivouac de l'ennemi (1). Nous devions suppléer au nombre par la tactique et la solidité, nous bornant d'abord à un combat défensif dans lequel la cavalerie aussi bien que l'infanterie devait agir par son feu, mais savamment ménagé. Tous étaient armés de chassepots, arme nouvelle et inconnue des dissidents.

» Après une heure environ de marche, nos éclaireurs signalèrent la sortie de l'ennemi hors du camp. Il arrivait en lignes rangées, et nous pûmes bientôt entendre le bruit des pas de son infanterie. En ce moment, nous nous trouvions engagés dans une vallée profonde, sorte de cuvette bordée de tous côtés par des collines rocheuses. La seule issue facile était un col large de cinquante à soixante mètres, qui sert habituellement de passage aux caravanes; mais l'ennemi en avait déjà pris possession; en effet, nous pûmes distinguer bientôt une trentaine de cavaliers qui en couronnaient le sommet, tandis que les forces ennemies, massées derrière la montagne, nous attendaient au passage.

» Je vis le péril dans toute son horreur; il m'était facile de prévoir qu'arrivés à une centaine de mètres du col, nous recevrions une décharge à bout portant, tandis que l'ennemi, se dérobant rapidement à notre feu, nous disputerait le terrain et, grâce à l'avantage de la position, annulerait la supériorité de nos armes et nous ferait beaucoup de mal.

» Sur notre droite se trouvait une autre vallée, très large et aussi basse que celle où nous cheminions, mais séparée de nous par des collines rocailleuses et très raides. Là pouvait être le salut, mais il fallait y arri-

(1) Rapport spécial du lieutenant-colonel de Sonis.

ver sans être coupé et en gagnant de vitesse sur l'ennemi.

» Donnant le change à celui-ci, je continuai à faire prononcer ma direction à gauche comme pour nous engager décidément dans le col, où il nous attendait. Mais en même temps, réunissant tous les chefs de détachement, j'ordonnai qu'aussitôt qu'à un signal de moi les tambours et les clairons sonneraient la charge, tout le monde fît à droite sur la colline indiquée, l'escaladât au pas de course et s'y établît promptement et définitivement.

» Nous étions environ à soixante mètres de l'ennemi, qui, nous voyant à sa portée, poussa un hourra de triomphe ; il croyait nous tenir. Je fis sonner la charge. A ce signal soudain, la colonne tourne à droite et le mouvement s'exécute avec un ensemble et une rapidité merveilleuse. En quelques minutes, la deuxième face du carré avait couronné les hauteurs, puis les avait dépassées pour se former en bataille sur l'autre versant parallèlement aux crêtes de rochers.

» Les chameaux poussés en avant par la troisième face avaient aussi pris place sur les flancs de la montagne. Ainsi, notre carré se trouvait formé sur les deux pentes de cette chaîne, dans une position très forte, commandant par ses feux les deux vallées situées à droite et à gauche. En outre, le sommet de la chaîne présentait un plateau rocailleux de deux à trois mètres de largeur, ce qui était à la colonne ce que la passerelle est à un vaisseau de guerre.

» Ce plateau très en vue et sur lequel je me plaçai, me rendit très facile le commandement, d'ordinaire fort difficile par un convoi si nombreux. J'y fis venir les deux pièces de montagne. Cependant à cette vue, le premier mouvement de l'ennemi avait été de reculer, puis il alla se former en trois groupes, à quatorze cents mètres de notre position. Je fis mettre en batterie les deux pièces de montagne qui ouvrirent le feu contre

lui ; la colonne, de son côté, engagea avec les Arabes une vive fusillade. Il était neuf heures un quart.

» L'ennemi fit d'abord une attaque sur la première face, puis une seconde attaque simultanée sur les trois premières faces, puis enfin réunit ses forces contre la quatrième. Dans ce dernier mouvement, le commandant de la quatrième face ayant fait avancer ses troupes d'une centaine de mètres, pour aller débusquer des fantassins cachés derrière un pli de terrain, son éloignement produisit dans le carré un vide considérable qui, laissant un libre passage à nos chameaux, faillit un instant compromettre notre succès. »

A la vue de ce désordre, l'ennemi accourut et la situation fut un moment très grave, mais les deux pièces de montagne furent amenées rapidement sur le point menacé, les deux escadrons se jetèrent sur les cavaliers ennemis qui avaient pénétré dans l'espace laissé libre, les mirent en pleine déroute et l'ordre fut rétabli dans le carré.

Une dernière charge exécutée par les dissidents vint, comme les précédentes, se briser sur les faces du carré, et bientôt les cavaliers ennemis découragés battirent en retraite sur Aïn-Madhi, poursuivis par le feu de notre infanterie ; seuls, des fantassins marocains, embusqués derrière les rochers, continuèrent à tirailler contre la quatrième face ; le capitaine Maillard, qui la commandait, lança sur eux une section du 1er tirailleurs, sous les ordres du lieutenant Bergé, mais l'ennemi ne se laissa pas aborder et s'enfuit précipitamment.

A onze heures, le combat était fini ; nous n'avions que deux officiers et neuf hommes blessés, pas un seul mort ; les dissidents, au contraire, avaient fait des pertes considérables, et bien qu'ayant, selon leur habitude, emporté leurs blessés et une partie des morts, ils avaient abandonné soixante-dix cadavres sur le terrain.

C'était une belle victoire, due non seulement à la longue portée des armes et au tir de l'artillerie, mais encore

et surtout à la discipline des troupes, au sang-froid et à la sûreté de coup d'œil du lieutenant-colonel de Sonis, qui avait, dans ces circonstances critiques, fait un choix heureux d'une position défensive.

« Ce qu'il y eut de remarquable durant toute cette action, dit-il dans son rapport, ce fut le calme parfait avec lequel chacun remplit son devoir. Le silence le plus complet répondait seul aux hurlements de ces barbares, qui, le matin encore, se promettaient un nouveau massacre comme celui de la troupe du colonel Beauprêtre. »

Ce combat eut lieu en un endroit appelé Oum-el-Debdeb, qui se trouve au nord du Guern-el-Haouïta et à quelques kilomètres au sud-est d'Aïn-Madhi.

La colonne prit immédiatement la route d'Aïn-Madhi, et vers une heure de l'après-midi, s'installa sous les murs du ksar, à l'emplacement même du bivouac de Si-Lala.

Les deux Tedjini, mandés par le lieutenant-colonel, arrivèrent consternés. Si-Ahmed essaya en vain de justifier sa conduite; quant à Si-el-Bachir, il sollicita et obtint de suivre la colonne dans la poursuite des dissidents, afin de racheter sa faute dans la mesure du possible et peut-être aussi dans l'espoir de séparer sa cause de celle de son frère.

Le commandant supérieur, dans son ignorance des intentions du gouverneur général, ne prit aucune mesure de rigueur contre les marabouts d'Aïn-Madhi, se réservant d'agir quand il aurait reçu des ordres.

Les bagages et la plus grande partie du convoi furent laissés sous bonne garde dans une ferme du caïd Rian, à quelques centaines de mètres d'Aïn-Madhi, et le même jour, vers les quatre heures du soir, la colonne se mit à la poursuite des fuyards. La nécessité d'emmener un équipage d'eau empêcha le lieutenant-colonel de Sonis de monter les fantassins à chameau et de marcher très vite; mais il espérait que le lieutenant-colonel Colonieu arriverait à temps, avec la colonne de Géryville, pour

barrer la route aux fuyards et qu'alors il pourrait peut-être les atteindre sur l'Oued-Segguer, vers Si-el-Hadj-Ed-Din.

Le 2 février, au matin, la colonne arriva à Tadjerouna et fut rejointe par le goum des Larbâa, qui, placé sous les ordres de Lakhdar-ben-Mohammed, se porta aussitôt en avant ; le 3, la colonne traversa El-Maïa, que les dissidents avaient pillé la veille et alla camper sur l'Oued-Er-Reçan ; le 4, après avoir renouvelé sa provision d'eau aux puits d'El-Meguerchi, elle campa en un point appelé El-Laïet, et le 5, elle arriva à Si-el-Hadj-Ed-Din.

Informé par Lakhdar que les dissidents avaient passé la nuit à Brézina, le lieutenant-colonel de Sonis marcha sur ce point, mais Si-Lala et Si-Kaddour, prévenus, s'enfuirent vers El-Abiod-Sidi-Cheikh. La colonne de Géryville venait seulement d'atteindre Ressoul et se trouvait dans l'impossibilité de couper la retraite à l'ennemi. Dans ces conditions, une poursuite plus longue était inutile et la colonne de Laghouat retourna à Aïn-Madhi, où elle arriva le 10 février. Si-Ahmed-Tedjini fut arrêté ; son frère, Si-el-Bachir, fut autorisé à rester à Aïn-Madhi, dont Si-Rian redevint le caïd ; le 12, la colonne rentra à Laghouat.

Le 26 février, le lieutenant-colonel de Sonis fut nommé colonel du 6e régiment de chasseurs.

L'enquête faite ultérieurement au sujet de ces événements, démontra que la défection des fils de Tedjini était complotée depuis quelque temps déjà et n'était nullement le résultat d'un entraînement provoqué par la présence des marabouts des Oulad-Sidi-Cheikh. Le plan des dissidents était d'utiliser l'influence religieuse des fils de Tedjini pour déterminer la défection des Larbâa et des Oulad-Naïl et de transporter ensuite à Figuig la zaouïa d'Aïn-Madhi.

Plusieurs personnages importants des Larbâa et des Oulad-Naïl étaient dans le secret. Cela nous expliqua

pourquoi les goums s'étaient rassemblés si lentement et étaient arrivés trop tard pour pouvoir être utiles.

Si-Ahmed fut dirigé sur Alger et envoyé plus tard à Bordeaux. Dix-huit indigènes, ses confidents ou ses conseillers, furent internés dans le Tell, et des mesures de rigueur furent prises envers tous ceux qui étaient compromis dans cette affaire.

IV

Au mois de mai 1870, l'annexe de Djelfa forma un cercle autonome qui eut sous sa dépendance le bachaghalik des Oulad-Naïl. Au mois d'avril de cette même année, une certaine agitation se manifesta au M'zab et dans les tribus du Sud. On parlait beaucoup d'un jeune homme, surnommé Bou-Choucha (parce qu'il portait tous ses cheveux), qui se disait fils de Mohammed-ben-Abdallah. Cet aventurier, que l'on appelait déjà le chérif d'Insalah, avait fait son apparition au mois de mars 1869, et avait parcouru les oasis du Tidikelt et du Touat, annonçant partout qu'il était envoyé pour chasser les chrétiens. Il réussit à grouper autour de lui un certain nombre de Touaregs, de Chambâ de Metlili et d'El-Goléa et, en avril 1870, marcha vers le nord, ralliant en route tous les aventuriers du Sahara.

Le caïd de Metlili, Sliman-ben-Messaoud, bien qu'appuyé par les fantassins du M'zab, ne put résister et se retira à Ghardaïa.

Le 10 mai, le chérif vint camper sur l'Oued-Sebseb, non loin de Metlili. Lakhdar-ben-Mohammed se porta aussitôt à sa rencontre avec trois cents cavaliers des Larbâa et des Mekhalif-el-Djorb et, le 12 mai, vers midi, arriva sur l'Oued-Sebseb. Après un court engagement avec un poste qui gardait les puits, il fit boire ses chevaux, puis attaqua l'ennemi. Le chérif, prévenu de son

arrivée, s'était placé dans un endroit aux abords difficiles. L'engagement dura de une heure jusqu'à cinq heures du soir ; à quatre reprises différentes les charges des Larbâa, dirigées avec une grande vigueur par le caïd Lakhdar, les conduisirent au milieu des ennemis et ils purent voir le chérif de près et l'interpeller à la manière des héros d'Homère ; c'était un jeune homme de vingt-trois ans, presque imberbe, vêtu d'une gandoura verte et armé seulement d'un pistolet.

Mais la disproportion des forces était trop grande, le terrain très difficile était peu favorable à l'action de la cavalerie. Les chevaux, harassés de leur longue course et du combat, étaient à bout de forces, et Lakhdar dut, bien malgré lui, renoncer à la lutte ; à cinq heures du soir, il reprit le chemin du M'zab et rentra à Laghouat, le 17 au matin. Il avait eu un tué et trois blessés, le chérif avait une cinquantaine d'hommes hors de combat. A la suite de cette affaire, la plupart des Chambâ l'abandonnèrent, et il se retira à Aoulef, dans le Touat, à vingt-cinq ou trente lieues au sud-ouest d'Insalah.

Nos revers, en 1870, contraignirent le gouverneur général à enlever à la colonne de Laghouat un escadron de chasseurs d'Afrique et un bataillon du 38e de ligne. Mais grâce à Cheikh-Ali et au caïd Lakhdar, les Beni-Laghouat et les Larbâa restèrent animés des meilleures intentions. Une collecte faite pour nos blessés produisit dans la seule ville de Laghouat trois mille deux cents francs donnés par quatre cents souscripteurs indigènes. On pouvait donc envisager l'avenir avec tranquillité, malgré la faiblesse de la garnison, lorsqu'un incident vint réveiller les haines des partis, qui paraissaient éteintes à jamais.

Le décret du 24 octobre 1870, déclarant tous les israélites citoyens français, avait déjà causé une certaine émotion à Laghouat, quand, le 10 décembre 1870, le conseil municipal eut la fâcheuse idée d'émettre un vote favorable à la transformation de la commune mixte en

commune de plein exercice. Cheikh-Ali, chef des Hallaf, et Mouley-Ali (1), chef des Serghin, avaient émis des votes contraires dans la séance du conseil.

Une manifestation dirigée par Cheikh-Ali vint le lendemain, 11 décembre, protester sur la place Randon contre la transformation proposée. La présence en cet endroit des adversaires de Cheikh-Ali amena une scène tumultueuse, dans laquelle Mouley-Ali et plusieurs des siens furent blessés.

Le commandant supérieur traduisit les fauteurs du désordre devant la commission disciplinaire de Médéa ; ils furent acquittés. Cette mesure porta le désordre à son comble. Les Larbâa entrèrent dans la querelle et se divisèrent en deux camps ; Lakhdar prit fait et cause pour les Serghin. Si l'on songe que l'idée de notre affaiblissement commençait à prendre racine dans le pays, que la garnison de Laghouat était réduite à son strict minimum et que les mauvaises nouvelles (guerre civile à Paris, désordres à Alger, insurrection en Kabylie) étaient connues et commentées par les indigènes, on comprendra que la situation du chef d'escadron Carrus, administrateur du district (2), était fort délicate. Pour prévenir tout désordre, il fit rentrer en ville l'artillerie de la colonne. Des patrouilles parcoururent Laghouat, et la circulation des indigènes dans les rues après dix heures du soir fut défendue.

Ces mesures produisirent un très bon effet. Bientôt les nouvelles du Nord devinrent meilleures. On apprit le débarquement des troupes de renfort à Alger, les succès du général Cerez contre El-Mokrani, et la situation se détendit peu à peu. Lakhdar et Cheikh-Ali

---

(1) Si-Mouley-Ali-ben-Ahmed-ben-Cheikh, descendant du marabout Si-El-Hadj-Aïssa et chef des Serghin, est mort le 30 juillet 1885 et a été remplacé à la tête de son parti par Ahmed-ben-Mouley-Ali, caïd de Ksar-el-Hiran.

(2) Du 1er janvier au 1er août 1871, le titre de commandant supérieur fut remplacé par celui d'administrateur du district.

se réconcilièrent. Mouley-Ali lui-même céda aux instances de l'administrateur du district et fit la paix avec son rival. Le calme fut bientôt complètement rétabli.

Au mois de février 1871, le chérif d'Insalah reparut dans les environs d'Ouargla et s'empara de ce ksar, malgré la résistance des habitants. Ngouça et Rouissat reconnurent son autorité.

Redoutant une tentative sur le M'zab, le chef d'escadron Carrus convoqua le maghzen des Larbâa et l'envoya prendre position à Tilghemt. A l'annonce des succès du nouveau chérif, Ben-Nacer-ben-Chora, notre infatigable et irréconciliable adversaire, quitta le Sud de la Tunisie, vint rejoindre Bou-Choucha à Ouargla, et le décida à marcher sur Touggourt. Leur victoire à El-Guemar, leur entrée triomphale à Touggourt, la défaite du caïd Ali-Bey sous les murs de ce ksar, causèrent une vive émotion à Laghouat et au M'zab. La situation devint même inquiétante, lorsqu'on apprit que Bou-Choucha était rentré à Ouargla, le 4 août, et qu'il se préparait à marcher sur Metlili et le M'zab.

L'administration du district réclama aussitôt l'envoi de quelques troupes à Laghouat, affirmant que le simple bruit de leur départ donnerait une grande force morale à nos partisans au M'zab, où depuis plusieurs années aucune troupe française n'avait paru et où il était nécessaire d'affirmer et de raffermir notre autorité. En effet, l'annonce de la formation, à Biskra, d'une colonne française destinée à opérer contre Touggourt et la retraite précipitée de Ben-Nacer-ben-Chora, qui était resté dans ce ksar, rassurèrent les esprits et maintinrent les Larbâa et les Beni-M'zab dans le devoir.

A la fin de novembre, Si-Kaddour et les Oulad-Sidi-Cheikh vinrent camper à El-Abiod et leurs éclaireurs menacèrent El-Maïa et Tadjerouna. La colonne de Djelfa, commandée par le chef de bataillon de Laminerz, vint aussitôt camper à Ksar-el-Hiran, pendant que la colonne de Laghouat, sous les ordres du commandant de Langle,

se portait sur Tadjeroun et Brézina. Elle s'installa en ce point, le 16 décembre 1871, coupant les routes du Nord-Est à Si-Kaddour, alors à El-Mengoub, pendant que la colonne de Géryville, postée à El-Abiod-Sidi-Cheikh, lui fermait les routes du Nord-Ouest et lançait ses goums en avant. Les Larbâa descendirent le cours de l'Oued-Segguer et firent plusieurs razzias sur les dissidents. Le 23 décembre, les Oulad-Sidi-Cheikh furent surpris à El-Mengoub par Si-Sliman-ben-Kaddour et Si-Maamar, qui commandaient nos goums de la province d'Oran ; leur défaite fut complète ; Si-Lala et Si-Kaddour faillirent être faits prisonniers ; ils se réfugièrent au Touat.

La colonne de Laghouat reprit la route de l'Est et rentra dans sa garnison, le 10 janvier 1872.

Le 17 janvier, la colonne de Ksar-el-Hiran quitta son camp pour concourir aux opérations des troupes de Biskra. Le 25, elle arriva à Metlili, précédée et couverte par le goum des Larbâa, sous les ordres de Lakhdar-ben-Mohammed, nommé sous-lieutenant. Le 24, les Larbâa enlevèrent quelques tentes révoltées à Hassi-ben-Mekloufa et sur l'Oued-el-Fehal. Poursuivant leur marche en avant, ils tombèrent, le 26, sur un groupe considérable de dissidents, à Hassi-Berkaouï, sur l'Oued-el-Teguir, leur tuèrent 15 hommes et leur enlevèrent 250 chameaux et 4,000 moutons. Le 30 janvier, Lakhdar rejoignit la colonne à Metlili.

Quelques jours après, celle-ci marcha sur Hassi-Berkaouï. Sur l'avis que les dissidents étaient campés à Hassi-Zirara, à neuf journées de marche de Hassi-Berkaouï dans la direction d'El-Goléa, le sous-lieutenant Lakhdar fut encore envoyé en avant avec les goums, soutenus par quelques chasseurs d'Afrique et spahis de la colonne. Il rencontra les insurgés à Chabet-el-Hamid, au sud-est de Hassi-Zirara, dans un pays extrêmement difficile ; il fallut mettre pied à terre pour déloger l'ennemi de ses positions ; les dissidents eurent douze hom-

mes tués et vingt blessés. Lakhdar n'eut que trois cavaliers blessés et revint avec un butin considérable.

Pendant ce temps, le général de la Croix reprit Touggourt et Ouargla avec la colonne de Biskra et continua sa marche vers le Sud. Il battit Bou-Choucha à Tamesguida et à Aïn-eth-Taïba et le rejeta dans le Touat.

Les principaux coupables, faits prisonniers dans cette campagne, furent passés par les armes ; cette sévérité eut d'heureux résultats, et Bou-Choucha, abandonné peu à peu par les siens, se retira à Timimoun.

Le général de Gallifet, dans sa marche sur Ouargla et El-Goléa, du 20 novembre 1872 au 7 février 1873, rétablit définitivement le calme dans le cercle de Laghouat.

A la fin du mois de mars 1873, le chérif Bou-Choucha fut fait prisonnier à El-Meilok, à quatre journées au sud-ouest d'Insalah, par Mohammed-ben-Dris, agha d'Ouargla, et son frère Saïd-ben-Dris, après une poursuite de vingt-sept jours dans un pays inconnu et dangereux.

Le 4 mai, Saïd-ben-Dris amena son prisonnier à Laghouat. On apprit alors que Bou-Choucha était né à El-Richa, au Djebel-Amour, et que son véritable nom était Mohammed-ben-Toumi-ben-Brahim. Le 6 mai, on le dirigea sur Alger.

Par décision du gouverneur général, en date du 25 mars 1874, l'aghalik d'Ouargla, qui jusqu'alors avait fait partie de la province d'Oran, puis de celle de Constantine, fut rattaché à la division d'Alger ; Saïd-ben-Dris en devint l'agha à la place de son frère Mohammed, nommé à Touggourt.

Le 13 novembre 1875, le gouverneur général décida la suppression des communes subdivisionnaires. Elles furent remplacées par des communes indigènes, à raison d'une par cercle. Cette disposition entra en vigueur le 1er janvier 1875.

Le cercle de Laghouat eut, dès lors, une commune mixte et une commune indigène. Le commandant supé-

rieur, administrateur de ces deux communes, était assisté d'un conseil municipal distinct pour chacune d'elles. Elles s'administrèrent d'après les règles en vigueur pour les communes de plein exercice.

A la suite d'une tournée d'inspection, faite dans l'extrême Sud, au printemps de l'année 1875, par le général Loverdo, commandant la subdivision de Médéa, les Chambâ d'El-Goléa et de Metlili furent distraits de l'aghalik d'Ouargla et formés en un commandement unique, à la tête duquel fut mis un caïd des caïds, Sliman-ben-Messaoud, alors caïd de Metlili, qui avait fait preuve d'un grand dévouement à nos intérêts lors des événements des dernières années.

La réunion de toutes les fractions des Larbâa sous un même commandement par la création d'un aghalik, mesure déjà proposée au mois de juin 1870, fut demandée de nouveau par le général de Loverdo.

Les différents groupes qui formaient la tribu des Larbâa étaient alors commandés par neuf caïds, indépendants l'un de l'autre. Dans les circonstances ordinaires et lorsque les Larbâa n'étaient pas trop éloignés de Laghouat, le commandant supérieur du cercle pouvait imprimer l'unité d'action nécessaire pour assurer la sécurité réciproque de ces groupes et la protection de leurs immenses troupeaux. Mais s'il survenait un événement imprévu qui nécessitât une prompte solution, il devenait difficile de donner immédiatement les ordres nécessaires pour faire concourir toutes les fractions à la défense commune. Il était indispensable pour la sécurité de notre Sud que la tribu des Larbâa, qui nous couvrait de ce côté, eût une grande cohésion, et cette condition d'existence était d'autant plus nécessaire aux Larbâa qu'ils étaient entourés d'ennemis.

D'un côté, ils avaient comme voisins les Oulad-Naïl et les tribus guerrières de l'Ouest, dont ils étaient séparés par des haines séculaires ; de l'autre, le Sahara, où notre politique et l'emploi que nous avions fait de leur

goum pendant ces dernières années, ne leur avaient pas laissé un seul allié.

Cette situation toute particulière et la création chez eux d'un maghzen, constamment en campagne, leur avaient donné une véritable organisation militaire, qui les prédisposait à l'unité de commandement et à une forte organisation administrative.

Nous avions d'ailleurs de grands avantages, au point de vue de notre action dans le Sud, à grouper les Larbâa sous un chef unique, afin que leur goum fût, en temps de guerre, l'avant-garde de notre colonne, et en temps de paix une menace perpétuelle pour tous les fauteurs de désordre du Sahara.

Le candidat proposé par le général de Loverdo était précisément le caïd des Maamra, Lakhdar-ben-Mohammed-ben-Taïeb, alors sous-lieutenant au 2e spahis.

Lakhdar appartenait à l'une des principales familles des Larbâa. Ben-Nacer-ben-Chora, l'ancien agha des Larbaâ de l'Est, était son cousin. Il avait remplacé en mai 1870, dans le commandement des Maamra, son père Mohammed-ben-Taïeb, qui était caïd de cette fraction depuis 1849. Engagé aux spahis en 1857, Lakhdar fut nommé, en 1864, maréchal des logis et chef du maghzen des Larbâa. Dans cette pénible et difficile mission, il se montra toujours digne de la confiance sans borne qui lui fut toujours témoignée. Dans aucune circonstance, on ne constata chez lui ni défaillance, ni hésitation, et il fit partie des quelques Larbâa qui nous restèrent toujours fidèles.

Nous avons vu avec quelle intelligence et quelle vigueur il s'était comporté dans les différentes affaires où il avait pris part, à Oum-el-Debdeb et à l'Oued-Sebseb en particulier. Pendant la pénible période de 1870 à 1872, il ne donna à ses gens que d'excellents conseils, et ses brillants services lui valurent le grade de sous-lieutenant et la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Le 26 juillet 1875, Lakhdar fut nommé agha des Larbâa, et son frère Hamza-ben-Mohammed, brillant cavalier, brave et dévoué, le remplaça comme caïd des Maamra.

Le cercle de Laghouat fut partagé en trois groupes principaux :

1° L'aghalik d'Ouargla, confié à Saïd-ben-Dris ;

2° Le caïdat des caïdats des Chambâ, dont le chef fut Sliman-ben-Messaoud ;

3° L'aghalik des Larbâa.

Cheïkh-Ali resta bachagha de Laghouat et des Ksours. Quant au M'zab, on continua à le traiter comme par le passé en respectant la convention acceptée par le maréchal Randon en 1853 ; on maintint le système de non-intervention dans les affaires intérieures en exigeant seulement un tribut annuel et un concours loyal pour le maintien de la tranquillité publique.

Les Oulad-Salah, serviteurs dévoués des marabouts d'Aïn-Madhi, furent à peu près les seuls parmi les Larbâa qui virent d'un mauvais œil la nomination de Lakhdar ; ils affectèrent de vouloir se rapprocher de Cheïkh-Ali et de Si-Ahmed-Tedjini, qui avait obtenu, en 1872, l'autorisation de rentrer à Aïn-Madhi. Le 4 novembre 1875, ce marabout quitta brusquement Aïn-Madhi, à la fin des fêtes de l'Aïd-el-Kebir, et se présenta au milieu des Oulad-Salah, campés autour de Tadjemout. Le bruit de l'assassinat du caïd Si-Rian par Si-Ahmed se répandit aussitôt ; les esprits commencèrent à s'échauffer et on parla même de se révolter. Impuissant à dominer la situation, le caïd de cette tribu se rendit à Laghouat. Le chef de bataillon Emond d'Esclevin, commandant supérieur, ordonna aussitôt les dispositions nécessaires pour la mise en mouvement immédiate de la colonne mobile. Le 5 au matin, il reçut une lettre de Si-Ahmed expliquant sa venue au milieu des Oulad-Salah par une simple tentative de conciliation entre eux et l'agha Lakhdar. Ordre lui fut donné de se rendre immé-

diatement à Laghouat. Ne recevant aucune réponse, le commandant supérieur alla camper à Recheg le 6 à quatre heures du soir avec toute la colonne. Mais le soir même le marabout arriva au camp et, le lendemain 7 novembre, la colonne rentra à Laghouat. Le calme se rétablit peu à peu chez les Oulad-Salah, et Si-Ahmed-Tedjini reçut une sévère admonestation.

Le 12 février, le général de Loverdo partit de Laghouat avec une compagnie du 1er tirailleurs algériens (120 hommes), un peloton de spahis, quelques cavaliers des Larbâa et un petit équipage d'eau. Il visita le M'zab, Metlili et Ouargla, réglant partout les questions en litige. Il rentra à Laghouat le 21 mars.

Au mois d'août 1879, une certaine agitation eut lieu, particulièrement à Tadjemout et chez les Oulad-Salah, à l'occasion de l'exécution d'un arrêt de la Cour d'Alger, condamnant Si-Rian à restituer aux marabouts d'Aïn-Madhi une somme de cent treize mille francs; cette agitation n'eut pas de suite.

Du 19 décembre 1879 au 5 février 1880, le général de la Tour d'Auvergne, commandant la subdivision de Médéa, parcourut le Sud du cercle avec une colonne forte d'un bataillon du 1er zouaves, deux compagnies du 1er tirailleurs algériens, un escadron du 1er spahis et mille cavaliers des goums. Au début de la nouvelle levée de boucliers des Oulad-Sidi-Cheikh en 1881, l'attitude hésitante de Si-Ahmed-Tedjini nécessita son envoi à Alger.

Toutefois, les accusations portées contre lui ayant été reconnues non fondées, il put revenir à Aïn-Madhi; mais pour plus de sûreté, on mit dans ce ksar une petite garnison commandée par un officier. Des troubles sanglants ayant éclaté au M'zab au mois de décembre 1882, l'annexion de ce pays fut décidée; on créa à Ghardaïa un cercle qui embrassa le M'zab, l'aghalik d'Ouargla et le caïdat des caïdats des Chambâ. Il forma une commune indigène autonome à la date du 1er juin

1884 (1). Enfin en 1883, lors de la mort de l'agha Ed-Din du Djebel-Amour, on soupçonna des relations suspectes entre Si-Ahmed-Tedjini et Si-Kaddour-ben-Sahraoui, agha des Harrar et de Tiaret. L'enquête très-délicate et fort difficile qui fut faite, démontra qu'au moment de l'arrestation de Si-Kaddour, il n'y avait eu entre eux qu'un échange de cadeaux et qu'ils en étaient encore à se pressentir avant de concerter une entente définitive.

Si-El-Bachir-Tedjini, interné depuis 1882 à la zaouia de Temacin, pour avoir dans un moment d'ivresse furieuse, tiré un coup de fusil sur son frère Si-Ahmed, fut autorisé le 6 juin 1884 à rentrer à Aïn-Madhi.

Il nous reste, pour terminer cette étude, à dire un mot de l'équipage de chameaux, et à montrer comment on a été amené à la suppression de cette création, qui avait rendu de si utiles services à la colonne de Laghouat.

Lors de la discussion de la loi des cadres du 13 mars 1875, le désir de faire disparaître ce qu'on appelait des non-valeurs fit supprimer les tirailleurs de l'équipage; il fallut les remplacer par des hommes payés à raison de un franc par jour par la commune indigène de Laghouat, au budget de laquelle était rattaché le budget spécial de l'équipage. C'était une augmentation de mille huit cents francs que le budget de la commune indigène devait difficilement supporter. Une subvention donnée par le budget de la guerre ne pouvait produire les mêmes résultats que l'adjonction des tirailleurs à l'équipage; car, pour assurer la marche régulière des convois il fallait des hommes soumis à la discipline militaire, sachant bien qu'on les poursuivrait comme déserteurs s'ils prenaient la fuite, ce que faisaient souvent les convoyeurs requis dans les tribus.

Néanmoins et malgré cet état de choses défectueux, l'équipage put encore fournir au mois de mai 1881, lors des débuts de l'insurrection du Sud oranais, un convoi

(1) Arrêté du gouverneur général du 22 avril 1884.

de trois cent trente chameaux, ce qui permit au commandant Labeau de sortir de Laghouat avec une colonne forte de quatre cent quatre-vingt-seize hommes et de deux cent trente-deux chevaux, quarante-huit heures après avoir reçu l'ordre de mouvement. C'était fort heureux, car les Larbâa étaient alors disséminés sur l'Oued-En-Nsa et l'Oued-M'zab, et il eût fallu huit ou dix jours pour réunir les moyens de transport nécessaires, en procédant par réquisitions.

La marche rapide de la colonne sur Tadjerouna eut pour résultat d'empêcher les bandes insurgées de prendre pied dans le Djebel-Amour, ainsi qu'elles en avaient eu l'intention, et de maintenir dans le devoir quelques tribus de l'annexe d'Aflou, qui étaient alors très hésitantes sur le parti à prendre.

Mais, dès que la route de Laghouat eut été rendue carrossable, l'administration militaire fit faire presque tous ses transports par le train des équipages ; d'autre part, les approvisionnements du commerce de Laghouat furent dès lors assurés par le roulage civil.

Les chameaux appartenant à l'équipage ne furent plus employés qu'aux convois de la colonne annuelle de manœuvres et à quelques ravitaillements des postes du Sud.

Les recettes devinrent dès lors insuffisantes et l'effectif de l'équipage alla en diminuant. Au commencement de l'année 1890, il n'était plus que de quatre cent quatre-vingt-deux chameaux, chamelles et jeunes chameaux de tout âge, fournissant deux cent cinquante porteurs environ.

Une grande partie du matériel était hors de service et les dépenses de l'exercice 1889 excédaient les recettes de dix mille francs environ. Un tel état de choses ne pouvait se prolonger sans compromettre la situation financière de la commune indigène de Laghouat, déjà assez précaire. D'autre part, les habitudes sédentaires prises par les indigènes permettaient d'espérer que, dans

l'avenir, il serait toujours possible d'obtenir des tribus les moyens de transport dont nous pourrions avoir besoin.

Dans ces conditions, la solution toute naturelle des difficultés signalées était la suppression pure et simple de l'équipage de chameaux de Laghouat.

Cette suppression fut décidée, sur la demande faite, le 3 mars 1890, par le général Poizat, commandant la division d'Alger.

APPENDICE Ier

PRÉDICTIONS FAITES PAR LE MARABOUT SI-EL-HADJ-AÏSSA (1)
(Extraites du livre en vers qu'il a laissé)

1er Extrait

Préparez pour les Chrétiens leur repas du matin et leur repas du soir ;
Car, je le jure par le péché, ils viennent à l'Oued-el-Heumar.
La joie brille dans les yeux de leurs femmes,
Leurs soldats allument leurs feux sur nos rochers,
Ils retournent ensuite dans leurs magnifiques cités, dans leurs brillantes demeures.
Levez-vous et voyez dans un nuage de poussière briller mille étendards :
Ce sont les Chrétiens sortis d'Alger et qui se dirigent sur l'Oued-el-Heumar.
Vous qui entendez mes paroles, ne dites pas :
« Nous ne sommes pas près de voir ces choses » ;
Car je les ai vues, je les vois de mes deux yeux.
Alger devient la plus magnifique des cités ;
Elle rejette de son sein les fidèles
Et se remplit de Chrétiens qui viennent en foule de l'autre côté de la mer.
Malheur à cette magnifique cité : Alger se remplit de Chrétiens !
Les mosquées des Musulmans sont abandonnées pour les temples des infidèles.
Le sommeil du Turc a été troublé ;
Il a été vaincu ; son règne est passé.
Il a comblé la mesure de ses injustices.
Rien ne résiste à la présence de Dieu.
Alger était défendu par de braves guerriers ;
La puissance des Turcs semblait augmenter avec leurs crimes.
Ils étaient adonnés à tous les vices ;
Ils abusaient des hommes, des femmes et du vin.
Ils oubliaient leurs croyances et négligeaient tous leurs devoirs.
Une armée de Chrétiens, protégée de Dieu, s'avance vers nous.
Ils sont partout vainqueurs, rien ne peut les arrêter un instant.

(1) Voyez Marey, *Expédition de Laghouat*, p. 67.

Les Turcs sont humiliés. Leurs fautes les ont précipités dans l'abîme.
Leurs femmes mêmes sont abandonnées sans protection.
La puissance des Chrétiens n'aura pas de limite.
Alger, la superbe Alger, a été pendant longtemps soumise à la tyrannie des Turcs.
Leur puissance s'étendait à une année de marche ;
Leur renommée s'était étendue dans tous les empires au delà des mers.
Alger, mettant sa confiance en Dieu, attendait un meilleur avenir.

2e Extrait

Tout ce qui arrivera est écrit.
Quand tu verras arriver le jour du jugement, sois sans crainte.
Ne demande pas ce que fera Dieu, tu ne dois pas le savoir.
L'ange Tedzel viendra, n'en doute pas.
La porte du bien sera fermée, le mal seul se répandra.
Le règne des Turcs est passé.
A Alger il ne reste plus de croyants !
Malheur à son beau port !
Malheur à ses murailles !
Malheur à la glorieuse cité ! Malheur à ses maîtres !
C'est aujourd'hui comme s'ils ne t'avaient jamais possédée :
Tu es devenue la demeure des Chrétiens.
Ils ont chassé la religion et ses défenseurs ;
Ils ont détruit tes maisons, tes bains, tes jardins.
C'est en vain qu'autrefois tes vaisseaux couvraient les mers.
Malheur à tes braves corsaires qui faisaient fuir devant eux les enfants de l'Espagne !
Chacun d'eux t'amenait au port un vaisseau chargé d'esclaves
Et un autre vaisseau chargé de grands, faits prisonniers.
Telle est la volonté de Dieu, louanges à Dieu ! Ce qu'il fait est en dehors de nous.

3e Extrait

Une armée innombrable arrive.
Le Français et l'Espagnol traversent la mer.
Malheur aux Turcs ! Leur gloire est obscurcie.
Ils étaient souverains du monde.
Mais, n'en doutez pas, les Chrétiens arrivent.
A l'aspect de leurs mille étendards
Alger deviendra déserte.

L'armée des Chrétiens grossira et rien ne leur résistera.
Les mosquées seront abandonnées.
La paix règne dans le pays des Chrétiens ;
Ils ne sont plus inquiétés ; ils n'ont plus à craindre les corsaires
Qui répandaient la terreur chez eux,
Qui fondaient sur leur pays et revenaient en ramenant leurs filles en esclavage ;
Car les capitaines de ces corsaires étaient braves.
Tout ce qui arrive à Alger arrive par la volonté de Dieu.

4° Extrait

Alger tombe au pouvoir des Chrétiens !
Dieu n'a pas permis que son empire durât.
La religion des fidèles est morte à Alger,
A Alger qui jusque-là était l'obstacle où s'arrêtaient les efforts de l'ennemi.
Mes yeux ont vu ;
J'atteste ce qu'ont vu mes yeux.
La France vient faire la récolte dans nos champs.
L'armée des Chrétiens s'avance avec de grandes forces
Pour chasser les habitants d'Alger.
Ils entrent par force. Les riches sont dépouillés.
Les Turcs ont perdu leur puissance.
A Alger on adore les idoles,
Après avoir adoré le Livre et la vraie religion.
Telle est la volonté de Dieu ! Louanges à lui ! Ce qu'il fait est au-dessus de notre portée !

APPENDICE II

1° LETTRE DU CHÉRIF D'OUARGLA A SIDI-CHEIKH-BEN-EL-TAÏEB

« Louanges à Dieu unique !

» De la part de Mohammed-ben-Abdallah-ben-el-Madani, à celui qui fait la guerre pour la cause de Dieu, à notre frère et ami, celui qui suit dignement la voix de Dieu, celui qui abandonne les dignités du monde sans y regarder, celui qui adore la religion de son Dieu et de

son prophète, à Sidi-Cheikh-Bel-Taïeb, à tous ses frères !

» Salut sur vous, avec les grâces de Dieu très-haut et ses bénédictions !

» Je vous annonce une bonne nouvelle qui vous réjouira. Répandez-la, afin que tous se réjouissent avec vous. La vraie religion est victorieuse. Dieu et son prophète nous ont accordé leurs bienfaits et ont protégé ceux qui font la guerre sainte. Que Dieu soit exalté dans cette heure et la fasse toujours durer pour nous ! (S'il plaît à Dieu !).

» Je vous informe, ô mon frère, que j'ai été à la Mecque dans le but d'y étudier. J'y suis resté quatre ans. A la fin de la dernière année, j'ai reçu l'ordre de notre cheikh, qui est le chérif Si-Mohammed-ben-Senoussi (que Dieu soit satisfait de lui et qu'il nous soit propice par lui !), d'aller dans le pays d'Alger pour y prêcher la guerre sainte. Je suis parti et arrivé à Ouargla. A mon arrivée, j'ai trouvé cette ville en la possession des Français (que Dieu les anéantisse !) J'y restai néanmoins environ deux mois ; je me tenais caché. Je prêchais à une partie des gens de cet endroit pour les faire rentrer dans la voie de Dieu et de son prophète. Dieu a fait le bien et leur bonheur.

» Le khalifa pour les Français, ayant su ce que nous faisions, a été arrêté par mon ordre et mis en prison. J'ai fait détruire son ksar. J'ai fait tous les siens prisonniers. J'ai ramené à moi toute la population de la ville. Elle était séparée par des inimitiés qui avaient fait deux partis qui combattaient journellement l'un contre l'autre. J'ai fait cesser cette inimitié. Dieu a mis la paix entre eux et a complètement lavé leurs cœurs de la haine et de la discorde. Ils ont marché comme des frères, que Dieu en soit loué !

» Tout cela n'a été fait que par la bonté du cheikh, que Dieu soit satisfait de lui et qu'il nous soit propice par lui ! Nous avons une grande armée, composée des Touaregs,

des Tarouds, des ksours des Beni-M'zab, tous les Larbâa et les Harazlia. Nous avons pris deux fois les gens de Touggourt, nous avons fait beaucoup de butin. Nous avons pris les troupeaux des Oulad-Naïl. Dieu seul peut savoir le nombre de moutons et de chameaux qu'il y a. Les Français (que Dieu les extermine !) ont envoyé contre nous trois colonnes : la première du Djebel-Amour, la deuxième des Beni-Laghouat et la troisième de tous les Oulad-Naïl. Nous nous sommes rencontrés avec elles le soir du samedi, la veille du dimanche, 10 du mois de rabia-et-tani (17 janvier). Dieu et son prophète nous ont protégés contre ces colonnes ; nous les avons prises en entier, chameaux, troupeaux, poudre et enfin tout ce qu'il y avait. Nous en avons tué environ trois cents ; nous avons perdu dix-huit guerriers. Nous vous donnons ces nouvelles. Que ceux d'entre vous qui veulent venir vers nous pour faire la guerre sainte arrivent. Ils seront dignement reçus. Si vous y mettez de la paresse et si vous avez peur, restez assis !

» Dieu sait et lit ce qu'il y a dans tous les cœurs.

» Saluez de notre part mes oncles, Sidi-el-Hadj-Ahmed, Sidi-el-Hadj-Cheikh-ben-el-Madani et ses frères ; saluez aussi tous ceux qui aiment et désirent la guerre sainte et l'élévation de notre religion. (Écrit dans la deuxième dizaine du mois de Dieu, rabia-et-tani, an 1268 de l'hégire). »

2° LETTRE DU CHÉRIF D'OUARGLA A SI-MOHAMMED-BEN-EL-MEKKI, CHEZ LES BENI-IZNASSEN

« Louanges à Dieu unique !

» De la part de Mohammed-ben-Abdallah-ben-el-Madani à nos frères et amis, la totalité des tribus des Beni-Idj-Nassen (Iznassen), les chérifs et les autres ! Je choisis parmi eux Si-Mohammed-ben-el-Mekki, El-Hadj-Mimoun et tous les chefs des Beni-Iznassen et tous les chefs des Angad pour m'adresser à eux.

» Salut sur vous avec la grâce de Dieu et ses bénédictions !

» Je vous annonce une bonne nouvelle qui vous réjouira; répandez-la, afin que tous se réjouissent comme nous. La vraie religion est victorieuse. Dieu et son prophète nous ont accordé leurs bienfaits et ont protégé ceux qui font la guerre sainte.

» Nous vous faisons savoir que nous étions à Tlemcen ; nous y étions sous l'autorité et nous croyions au mensonge, jusqu'à ce que Dieu par sa bonté nous eût fait sortir de ces ténèbres, pour nous accorder la lumière, que Dieu en soit loué pour cela ! De cette ville nous sommes allés à Alexandrie pour y étudier, puis à la Mecque, pour y accomplir le saint pèlerinage. Nous avons vu le saint tombeau à la Mecque, puis la Caâba à Médine la fleurie.

» Que Dieu nous rende voisins avec vous à tout jamais dans cet endroit ! Nous sommes restés là quatre ans, étudiant. J'ai été prendre les conseils du cheikh, le chérif Sidi-Mohammed-ben-el-Senoussi, le prédicateur et le professeur, que Dieu soit satisfait de lui et qu'il nous soit propice par lui !

» Il est le maître de l'heure. Il m'ordonna d'aller dans le pays d'Alger pour y prêcher la guerre sainte ; nous l'avons quitté et nous nous sommes mis en route. Il m'avait ordonné d'habiter Ouargla ; mais à notre arrivée près de cette ville, nous l'avons trouvée en possession des Français, que Dieu les extermine ! Le khalifa pour les Français était là ; malgré cela, je suis resté dans la ville deux mois environ. J'étais caché et je prêchais la guerre sainte à une partie des chefs de la ville, pour les amener à défendre la religion et à faire la guerre pour le seigneur des Musulmans, que la prière de Dieu soit sur lui ! Nous avons réussi complètement ; nous avons été salués d'une salutation de prophète ! Je me suis emparé du khalifa des Français (que Dieu les confonde !) et je l'ai mis en prison. J'ai détruit sa ville, j'ai fait ses gens

prisonniers, malgré qu'ils fussent en très grand nombre et que je n'aie que très peu de monde. Tous les Arabes d'Ouargla et ceux de leurs ksours, ceux de Touggourt et de leurs ksours, les sept ksours des Beni-M'zab, tous les Larbâa, les Oulad-Naïl, les Kabyles des Touaregs, les Kabyles des Tarouds, tout cela est sous la puissance de Dieu et de son prophète et tous sont soumis à nos cheikhs. Ils font la guerre par le sentier de Dieu !

» Les Français (que Dieu les extermine !) ont envoyé contre nous trois colonnes : la première du Djebel-Amour, la seconde des Beni-Laghouat et la troisième du pays des Oulad-Naïl. Elles se sont avancées vers nous pour nous combattre. Nous nous sommes rencontrés le samedi soir, le 10 de rabia-et-tani (17 janvier) ; nous nous sommes bien battus, nous avons été protégés contre eux par Dieu et son prophète, nous les avons complètement défaits, nous avons pris tout ce qu'ils avaient en troupeaux, en armes, en tentes, en chameaux. Nous avons tué environ trois cents de leurs soldats, nous avons perdu dix-huit guerriers. Que Dieu leur accorde le repos ! Nous demandons à tous une prière pour le bien ! Dieu nous accordera le bien à nous et aux autres.

» Saluez de notre part le seigneur Cheikh-ben-Ali-el-Ghacel qui est chez les Oulad-Ghaz. Saluez aussi tous les tolbas du Riff et de notre pays. Je suis esclave de Dieu et leur serviteur. Je suis aussi leur ami et me compte comme la poussière de leurs semelles ! (Écrit dans la deuxième dizaine du mois de Dieu, rabia-et-tani, an 1268 de l'hégire). »

3° LETTRE DU CHÉRIF D'OUARGLA A SIDI-MOHAMMED-BEN-MOULOUK, MOKADDEM DE SIDI-M'AHMED-BEN-ALI-ZICIN, AU PAYS DES ATTIA.

« Louanges à Dieu unique !

» De la part de Mohammed-ben-Abdallah-ben-el-Madani à nos frères et amis, les meilleurs des tolbas, ceux qui éclairent les ténèbres ! Dieu vous a placés sur la

terre comme des points lumineux et pour adoucir les cœurs. Moi, je suis votre serviteur et moins que la poussière de vos sandales, je ne pense qu'à suivre vos traces, la nuit et le jour. A leurs altesses tous les tolbas du Riff, de tout le pays arabe et enfin de partout, que le salut soit sur vous, avec la grâce de Dieu très-haut et ses bénédictions ! Nous vous annonçons une bonne nouvelle qui vous réjouira, et répandez-la afin que tous se réjouissent comme vous.

» J'étais dans le pays de Tlemcen, accomplissant la volonté de Dieu jusqu'à ce qu'il eût pitié de moi et me fît sortir des ténèbres pour me rendre à la lumière. Que Dieu soit loué pour cela ! J'espère de votre bonté et de votre générosité que vous me conserverez votre amitié comme je la garde au fond du cœur. Que Dieu la fasse toujours durer ! Je suis parti pour m'exiler et pour aller accomplir le saint pèlerinage.

» Dieu nous est venu en aide, car nous y sommes arrivés en bonne santé, moi et mes enfants. J'ai visité le tombeau sacré ; nous avons pris dans nos mains la balustrade du Seigneur de tous, que Dieu soit avec lui ! J'ai été précédé dans le pèlerinage par le maître de son heure qui est notre cheikh, le complet, le chérif Sidi-Mohammed-el-Senoussi, le prédicateur et le professeur, que Dieu soit satisfait de lui et qu'il nous soit propice par lui ! Je restai auprès de lui quatre années à étudier et à désirer mourir près de lui.

» Un jour, il m'ordonna de venir le trouver, je me présentai devant lui, je lui baisai sa main généreuse et son pied heureux. Il me dit : O mon fils, pars, va vers le pays d'Alger, tu y verras le pays pris. Mais Dieu le délivrera par ta main (s'il plaît à Dieu !).

» Il m'ordonna ensuite d'habiter Ouargla. Je marchai vers cette ville et je la trouvai sous la domination des Français (que Dieu les anéantisse !). Ils y ont un khalifa qui ordonne et rend la justice comme il lui plaît. Il a beaucoup de monde avec lui. Moi, serviteur de Dieu,

j'étais étranger et complètement seul. Je fus protégé de Dieu, je restai à Ouargla deux mois caché et prêchant la guerre sainte à quelques chefs de la ville, jusqu'à ce que Dieu leur ayant donné la foi, ils entendirent la voix et entrèrent dans le bon chemin, qui est celui de la guerre sainte. Nous nous entendîmes pour faire triompher la religion du Seigneur des Seigneurs, que la prière de Dieu soit sur lui et salut! Je fis saisir le khalifa des Français (que Dieu les confonde !) et je le fis emprisonner jusqu'à présent.

» Je fis détruire sa ville, qui est grande, et je fis une répartition de ses gens dans les villes. Toutes les tribus nous ont fait leur soumission, les villes aussi. Nous avons razzé beaucoup d'Arabes; Dieu seul sait le nombre que nous avons tué! Les Français (qu'ils soient détruits!) sont très abattus et très serrés sur tous les chemins.

» Les Français (que Dieu les anéantisse !) ont envoyé contre nous trois colonnes : la première du Djebel-Amour, la deuxième des Beni-Laghouat et la troisième du côté des Naïl. Nous nous sommes rencontrés avec eux, le samedi 10 de rabia-et-tani; nous nous sommes battus et très rudement. Dieu nous a rendus victorieux; nous les avons détruits, nous avons tué environ trois cents soldats, le camp est resté en notre pouvoir; les armes, la poudre, les chevaux, les chameaux sont à nous.

» Ceci nous vient de la faveur du cheikh (que Dieu soit satisfait de lui !). Nous vous demandons des prières pour la durée du bien, que Dieu nous accorde la victoire ! Nous vous informons que les Français (que Dieu les confonde !) ont été tellement secoués dans ce moment qu'ils sont dans les montagnes. Ils ont perdu la tête et l'esprit. Les Kabyles des Zouaouas se battent avec eux aux portes d'Alger, en sorte qu'ils sont bloqués. (Écrit dans la deuxième dizaine du mois de Dieu, rabia-et-tani (1268 de l'hégire) (1). »

(1) Archives du gouvernement général de l'Algérie.

APPENDICE III

RAPPORT SUR LE COMBAT DE MEGGARIN, LIVRÉ LE 29 NOVEMBRE 1854, AUX CONTINGENTS RÉUNIS DU CHEIKH DE TOUGGOURT ET DU CHÉRIF MOHAMMED-BEN-ABDALLAH.

« Mon Colonel,

» Le 26 novembre, en arrivant à Meggarin, où vous m'aviez donné l'ordre de me porter afin de couvrir la récolte des dattes des Selmia et des Rahman, j'appris que le chérif, depuis quelque temps à El-Oued, avait réussi à déterminer un certain nombre de cavaliers et de fantassins à le suivre au secours de Touggourt.

» Tout me portait à croire qu'en me portant à Taibet, oasis sur la route de Souf à Touggourt, je parviendrais à arrêter ce mouvement et à appuyer les négociations que vous m'aviez autorisé à entamer avec les gens de El-Oued.

» Je donnai l'ordre au caïd Si-Ahmed-bel-Hadj de s'établir avec quatre cents cavaliers et quatre cents fantassins dans la position de Téla, afin de couvrir mes communications avec votre colonne, et je me suis mis en route le 27, à deux heures de l'après-midi, avec le reste de mes forces. Après avoir eu à traverser pendant une heure et demie des dunes de sable très difficiles, j'établis mon bivouac à quatre heures et demie à Rezzeg, terrain découvert et abondant en fourrages.

» Je m'étais fait précéder à Taibet par Si-el-R'Arbi, beau-frère de Si-Mohammed-el-Aïd, dont l'influence sur les Oulad-Sidi-Ahmed, propriétaires de l'oasis de Taibet, vous est connue. Si-el-R'Arbi m'avait assuré le meilleur accueil à Taibet; j'y marchais donc avec la plus grande confiance, lorsque, vers deux heures de la nuit, je reçus un courrier de Si-el-R'Arbi, qui m'annonçait qu'à peine

avait-il mis le pied dans Taibet, que le goum du chérif y avait fait irruption, bientôt suivi de nombreux contingents qu'il amenait de El-Oued. Prévenu à Taibet par le chérif, je ne pouvais plus songer à y marcher; pour y arriver, il me fallait traverser des dunes plus difficiles encore que celles que j'avais traversées la veille. Taibet elle-même est entourée de collines de sable qui en marquent les abords.

» Ce n'était pas le terrain où je devais engager la cavalerie qui faisait ma force, et je ne pouvais compter sur mes sagas pour enlever un village comme celui de Taibet, composé de plus de quatre cents maisons. Il ne me restait plus qu'à me replier sur Meggarin, où je ralliais, dans la journée du 28, les forces que j'avais laissées à Tela. Par suite de l'hostilité sourde de Meggarin, que je ne pouvais mettre en doute, et en même temps par suite de l'obligation d'être maître de l'eau, j'avais pris sur le flanc de l'oasis, à environ une demi-heure du village, une position qui conciliait assez bien toutes choses. J'avais une autre raison de m'éloigner un peu de Meggarin : c'était de rendre plus facile la surveillance de mes fantassins des tribus, dont l'ardeur de pillage aurait pu soulever bien des embarras.

» Le 28, dans l'après-midi, le chérif fit son entrée dans Touggourt avec ses nombreux contingents.

» Le 29, au matin, grâce à l'oasis de Touggourt qui leur permettait de dérober complètement tous leurs mouvements, Soliman et le chérif réunirent toutes leurs forces, que des renseignements positifs permettent d'évaluer à plus de quatre cents cavaliers et deux mille fantassins.

» Mon mouvement de retraite de l'avant-veille leur avait inspiré la plus grande confiance; mon nombreux convoi de chameaux et de mulets était une proie qui alléchait ardemment leurs bandes; enfin, les vices de ma position même n'avaient pas échappé au chérif.

» Aussi Soliman et lui nous avaient-ils désignés à

leurs gens comme une proie aussi riche que facile à saisir. Pendant que Soliman et le chérif, à la tête de leurs cavaliers réunis, devaient nous menacer dans la plaine, leurs nombreux fantassins cheminaient presque invisibles dans les replis de terrain qui bordent la Sebkha et devaient gagner le kra de Meggarin (longue bande de palmiers qui se réunit à l'oasis), se jeter dans les villages, assaillir et tourner notre camp.

» Après avoir donné l'ordre à mes fantassins de garder le camp et de border l'oasis, je réunis tous mes goums et je me portai en avant avec mes escadrons de spahis et la compagnie de tirailleurs en réserve. Aussitôt que je vis paraître les cavaliers ennemis, je lançai dessus le goum de Si-Ahmed-bel-Hadj, afin de déblayer le terrain. Si-Ahmed-bel-Hadj fut ramené. Les sagas, animés par sa retraite, s'élancent en masses des ravins où elles étaient tapies et cherchent à atteindre le village. Ce fut le moment critique de la journée ; l'hésitation de quelques minutes pouvait tout compromettre. Je dirige la compagnie de tirailleurs dans le marabout de Sidi-Ali-ben-Kanoun, qui domine le village et en même temps prend au flanc le côté par lequel l'ennemi cherchait à y pénétrer.

» La compagnie de tirailleurs indigènes se jette hardiment dans le marabout, arrête les assaillants par un feu roulant et bien dirigé, tandis qu'elle riposte aux habitants du village, qui tirent sur elle à l'abri de leurs murailles. En même temps, je lance le peloton de M. le sous-lieutenant Amar, du 3e spahis, qui charge avec la plus grande vigueur ; les Saharis et les Oulad-Saoula flanquent à gauche cette attaque, mais ils s'arrêtent à tirailler de loin. M. Amar se trouve un moment seul au milieu de l'ennemi, qui avec acharnement reporte ses drapeaux en avant; mais en ce moment s'avance mon deuxième échelon, à droite l'escadron du capitaine de Courtivron, à gauche le goum de Sidi-Mokhtar et Si-bou-Diaf. Le capitaine de Courtivron s'élance, arrive bien

massé au milieu de la cavalerie et de l'infanterie ennemies qui se croyaient déjà sûres de la victoire; la plaine est balayée. Saisissant ce moment de prendre l'offensive avec le plus grand à-propos, le capitaine Vindriois, de la compagnie de tirailleurs indigènes, se jette en avant avec une section, tandis qu'avec l'autre, le lieutenant Jouhanneau escalade le village intrépidement. Les sagas des R'amra, quelques Oulad-Djellal suivent les tirailleurs dans Meggarin et en chassent les habitants, auxquels s'étaient joints déjà des fantassins du dehors. Dès ce moment, le succès n'était plus douteux. Soliman et le chérif fuyaient à toute vitesse, abandonnant leurs propres fantassins, qui, débordés, enveloppés dans la plaine, cherchent à se sauver dans toutes les directions. Ce ne fut plus qu'une poursuite. M. le lieutenant Rabotte, détaché de l'escadron du capitaine Cavel, la poussa jusqu'au delà de la Sebkha.

» Cependant le capitaine Seroka vint m'avertir qu'un grand rassemblement de fantassins, avec leurs drapeaux et leur musique, s'étaient réfugiés dans un jardin du kra de Meggarin et se montraient disposés à y vendre chèrement leur vie. Tout faisait croire qu'il y avait là un personnage important; nous sûmes depuis que c'était le mokaddem de Nezla, un des plus chauds partisans de Soliman et qu'il y a été tué. Si-Mokhtar et Si-bou-Diaf avaient cerné à distance cette partie de l'oasis, de telle façon que pas un n'essayait d'en sortir. Je fis arriver les tirailleurs au pas de course et mettre pied à terre au capitaine Cavel, avec une partie de son escadron. Entraînés hardiment par leurs chefs, spahis et tirailleurs se précipitèrent et franchirent les murailles sous le feu désespéré de ces fantassins qui se sentaient perdus. Quelques-uns à peine échappèrent, tous les autres sont restés morts sur le terrain. Ce fut le dernier épisode de la journée; il était alors près de deux heures de l'après-midi ; le combat avait commencé à neuf heures et demie. La perte de Soliman et du chérif a été bien

plus forte que je ne l'avais supposé d'abord ; ils la portent eux-mêmes à près de cinq cents morts et ils ne comptent pas leurs blessés. Un incident peut donner une idée de ce que la déroute de l'ennemi a eu d'affreux.

» La multitude des fuyards se pressait avec une telle confusion sur le pont de Bab-el-Kr'odra, unique issue pour rentrer dans Touggourt, que treize hommes étouffés dans la presse sont tombés morts dans le fossé. Ce fait m'a été confirmé depuis notre entrée à Touggourt. Cinq drapeaux (deux du chérif et trois de Soliman), près de mille fusils, plus de cent sabres sont les trophées du combat de Meggarin. Ce brillant succès nous coûte dix morts et trente-huit blessés.

» *Signé :* MARMIER. »

LISTE DES DOCUMENTS CONSULTÉS

1° DOCUMENTS MANUSCRITS

Archives du Gouvernement général de l'Algérie.

Archives de la section des affaires indigènes de la division d'Alger.

2° OUVRAGES IMPRIMÉS

BAUNARD (Mgr). — *Le général de Sonis* (Paris).

Carte de l'Algérie, au 800,000e, dressée au Dépôt de la guerre en 1876, revue en 1882.

Carte de l'Algérie (feuille de Djelfa), au 200,000e, dressée au Dépôt de la guerre.

DARIER-CHATELAIN (le lieutenant). — *Historique du 3e régiment de tirailleurs algériens.*

DAUMAS (le général). — *Le Sahara algérien* (Paris, Langlois et Fortin, 1845, in-8°).

DESCOUBÈS (le commandant). — *Historique du 1er régiment de zouaves* (Paris, 1882, in-8°).

FROMENTIN. — *Un été dans le Sahara* (Paris, Lemerre, 1874, in-8°).

HARCOURT (B. D'). — *Une colonne d'expédition dans le Désert,* dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars 1869.

Historique du 1er spahis.

HUE (F.). — *Le 1er régiment de chasseurs d'Afrique.*

Le Livre d'or des tirailleurs indigènes de la province d'Alger (Alger, Bastide, 1860, in-8°).

MAREY-MONGE (le général). — *Expédition de Laghouat dirigée aux mois de mai et juin 1844* (Alger, 1844, in-8°).

MARGUERITTE (le général). — *Les Chasses en Algérie* (Alger, 1869, in-8°).

MERCIER (Ernest). — *Histoire de l'Afrique septentrionale* (Paris, Leroux, 1888-1891, 3 vol. in-8°).

PEIN (le colonel). — *Lettres familières sur l'Algérie* (2e édit., Alger, Jourdan, 1893, in-8°).

PELLISSIER DE REYNAUD. — *Annales algériennes* (Paris, 1854, 3 vol. in-8°).

PHILEBERT (le général). — *Le général Margueritte* (Paris, Spectateur militaire, 1882, in-8°).

Revue africaine, tomes I et II (Alger, Bastide, 1856-1858, in-8°).

ROUSSET (C.). — *Histoire de la conquête de l'Algérie de 1841 à 1857* (Paris, Plon, 1889, 2 vol. in-8°).

Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves.

TRUMELET (le colonel). — *Histoire de l'insurrection des Oulad-Sidi-Ech-Cheikh de 1864 à 1880* (Alger, Jourdan, 1884, in-8°).

— *Les Français dans le Désert* (2e édit., Paris, Garnier, 1885, in-8°).

— *Le général Yusuf* (Paris, Ollendorf, 1890, 2 vol. in-8°).

VILLE (M.). — *Exploration géologique du M'zab, du Sahara et de la région des steppes de la province d'Alger* (Paris, Imp. nat., 1882, in-4°).

TABLE DES MATIÈRES

GÉNÉRALITÉS

I. — Notes sur la géographie et la géologie de la région de Laghouat.

II. — Description de l'oasis.

III. — Organisation politique du cercle.

CHAPITRE I

I. — Histoire des peuples de la région de Laghouat dans l'antiquité et jusqu'à l'invasion hilalienne (XIe siècle après J.-C.). — Fondation de Laghouat.

II. — Le marabout Si-el-Hadj-Aïssa. — Rivalités des Beni-Laghouat et des habitants d'El-Assafia. — Les Hallaf et les Serghin. — Luttes intestines à Laghouat. — Guerre contre les Beni-M'zab.

III. — Intervention des Turcs. — Siège de Laghouat par Mohammed-el-Kebir, bey d'Oran (1785). — Nouvelles luttes intestines à Laghouat. — Arrivée d'Ahmed-ben-Salem au pouvoir (1828).

CHAPITRE II

I. — Intervention d'Abd-el-Kader. — Siège d'Aïn-Madhi. — Lutte d'Ahmed-ben-Salem contre El-Hadj-el-Arbi et Abd-el-Baki, khalifas de l'émir. — Siège du Ksar-el-Hiran.

II. — Expédition pacifique du général Marey-Monge à Laghouat (mai et juin 1844). — Ahmed-ben-Salem est nommé khalifa. — Organisation politique de la région de Laghouat.

III. — Intervention du général Yusuf en 1846. — Rivalité d'Ahmed-ben-Salem et de Ben-Nacer-ben-Chora (1846-1850). — Défection des Hadjadj et des Harazlia. — Défaite des dissidents par Si-Chérif-bel-Arch (septembre 1850). — Plaintes des tribus contre le khalifa. — Défection de Ben-Nacer-ben-Chora (septembre 1851).

CHAPITRE III

I. — Mohammed-ben-Abdallah, sultan d'Ouargla. — Sa jonction avec Ben-Nacer-ben-Chora. — Défaite de Si-Chérif-bel-Arch à

Aguerab (17 janvier 1852). — Opérations des colonnes de Ladmirault et Deligny au printemps 1852. — Internement de Si-Hamza à Oran. — Nouvelle organisation politique. — Ben-Nacer-ben-Salem, agha des Ksours. — Mort d'Ahmed-ben-Salem.

II. — Arrestation à Laghouat d'un agent de l'Angleterre. — Défaite du sultan d'Ouargla à Metlili (22 mai 1852). — Défection de Yahia-ben-Maamar. — Le général Yusuf à Laghouat. — Cheikh-Ali et Ben-Hamida. — Incursion du sultan d'Ouargla dans le Djebel-Amour. — Défection des Beni-Laghouat. — Entrée du sultan d'Ouargla à Laghouat.

CHAPITRE IV

I. — Expédition de Laghouat. — Formation des différentes colonnes. — Le général Yusuf et la colonne de Djelfa. — Défaite des dissidents à Ksar-el-Hiran (19 novembre 1852). — La colonne Yusuf sous les murs de Laghouat. — Arrivée du commandant Pein. — Opérations des colonnes de la province d'Oran. — Le général Pélissier à Laghouat (2 décembre 1852).

II. — Reconnaissance de la place (3 décembre 1852). — Plan d'attaque. — Opérations des 3 et 4 décembre 1852. — Attaque de l'Ouest (général Pélissier). — Attaque de l'Est (général Yusuf). — Prise de Laghouat (4 décembre 1852).

CHAPITRE V

I. — Razzia de Si-Hamza sur les dissidents (4 décembre 1852). — Soumission des Beni-M'zab. — Proposition du général Pélissier pour l'occupation définitive de Laghouat. — Rentrée des colonnes dans le Tell. — Rôle du commandant supérieur de Laghouat. — Création d'un équipage de chameaux. — Mort de Si-Mohammed-Tedjini. — Création du cercle de Laghouat (22 juillet 1853).

II. — Reprise de la lutte contre Mohammed-ben-Abdallah. — Expédition d'Ouargla. — Victoire de Si-Hamza. — Organisation politique du Sud. — Mohammed-ben-Abdallah et Soliman-ben-Djellab. — Défection des Oulad-Amelakhoua. — Leur défaite à Tinjerth (17 octobre 1854).

III. — Expédition de Touggourt. — Défaite du Chérif d'Ouargla à Meggarin (29 novembre 1854). — Travaux d'embellissement à Laghouat. — Le commandant Margueritte. — Réorganisation de l'équipage de chameaux. — Relations avec le Sud. — Affaire de Djelfa. — Mohammed-ben-Abdallah est fait prisonnier par Si-Bou-Beker, fils de Si-Hamza.

CHAPITRE VI

I. — Insurrection des Oulad-Sidi-Cheikh (février 1864). — Opérations de la 1re colonne de Laghouat (avril-juin 1864). — Combat d'Aïn-Madhi (26 mai 1864). — Défection des Larbâa (6 août 1864). — Le général Yusuf et la 2e colonne de Laghouat (septembre à novembre 1864). — Défection des Oulad-Naïl. — Soumission des dissidents de la province d'Alger. — Formation de la colonne mobile de Laghouat (29 novembre 1864).

II. — Le colonel Margueritte à Laghouat. — Pointes sur l'Oued-Zergoun. — Arrivée du lieutenant-colonel de Sonis. — Opérations de la colonne mobile (1866). — Défaite de Si-Lala par les goums. — Réorganisation de l'équipage de chameaux. — Son rattachement au budget des centimes additionnels.

III. — Incursion des Oulad-Sidi-Cheikh dans le Djebel-Amour (janvier 1869). — Sortie de la colonne mobile. — Défection des marabouts d'Aïn-Madhi. — Défaite des dissidents à Oum-el-Debdeb (1er février 1869). — Arrestation et internement de Si-Ahmed-Tedjini.

IV. — Bou-Choucha, chérif d'Insalah. — Combat de l'Oued-Sebseb. — Désordres à Laghouat. — Prise du chérif Bou-Choucha. — Rattachement de l'aghalik d'Ouargla à la division d'Alger. — Lakhdar-ben-Mohammed est nommé agha des Larbâa. — Conduite équivoque de Si-Ahmed-Tedjini. — Suppression de l'équipage de chameaux.

APPENDICES

I. — Prédictions faites par le marabout Si-el-Hadj-Aïssa, de Laghouat.

II. — Trois lettres du chérif d'Ouargla.

III. — Rapport du chef d'escadron Marmier, du 3e spahis, sur le combat de Meggarin (29 novembre 1854).

ALGER. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.